This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKE

Voltaire

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

THE NEW
PUBLIC LIBRA
247230
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1902

Dessiné d'après Houdon par J. M. Moreau le Gr. et Gravé par Ed. Boisson, 1786.

PHILOSOPHIE

GENERALE:

METAPHYSIQUE,

MORALE,

ET THEOLOGIE.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS avons raſſemblé dans une ſeule partie les ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont pour objet la métaphyſique, la morale, et la religion.

Le premier, intitulé *Traité de métaphyſique*, n'a jamais été imprimé; il avait été compoſé pour madame la marquiſe *du Châtelet*, à qui M. de *Voltaire* l'offrit avec cet envoi:

L'auteur de la métaphyſique
Que l'on apporte à vos genoux,
Mérita d'être cuit dans la place publique,
Mais il ne brûla que pour vous.

Cet ouvrage eſt d'autant plus précieux, que n'ayant point été deſtiné à l'impreſſion, l'auteur a pu dire ſa penſée toute entière. Il renferme ſes véritables opinions, et non pas ſeulement celles de ſes opinions qu'il croyait pouvoir développer ſans ſe compromettre.

On y voit qu'il était fortement perſuadé de l'exiſtence d'un être ſuprême, et même de l'immortalité de l'ame; mais ſans ſe

diſſimuler les difficultés qui s'élèvent contre ces deux opinions, et qu'aucun philoſophe n'a encore complètement réſolues.

La métaphyſique eſt la ſeule partie de la philoſophie qui ait été cultivée en Europe dans les ſiècles d'ignorance, parce que ſa liaiſon avec les études théologiques, ne permit pas de la négliger; et l'on doit aux ſcolaſtiques la juſtice d'avouer que nous avons appris d'eux à employer dans la philoſophie des définitions préciſes, à ſuivre une marche régulière, à claſſer nos idées, et même à en faire l'analyſe, quoique leur méthode pour cette analyſe ait été défectueuſe. Le ſage *Locke* nous enſeigna la véritable méthode; mais à peine ſon ouvrage fut-il connu, que frappés des vérités utiles qu'il renferme, convaincus par lui des bornes étroites où la nature nous a reſſerrés, dégoûtés enfin pour jamais de tous les vains ſyſtêmes dont il leur avait montré le vide ou l'extravagance, la plupart des philoſophes crurent que *Locke* avait dit tout ce qu'on pouvait ſavoir; qu'il n'y avait rien de plus à trouver en métaphyſique, et qu'il fallait ſe borner à l'entendre et à l'éclaircir.

Cette opinion devenue preſque générale nous paraît peu fondée. La métaphyſique

n'eſt que l'application du raiſonnement aux faits que l'obſervation nous fait découvrir en réfléchiſſant ſur nos ſenſations, nos idées, nos ſentimens; et perſonne ne peut ſuppoſer que tous ces faits aient été obſervés, analyſés, comparés entre eux. Il ſerait même peu philoſophique de regarder comme invariables les bornes que *Locke* a données à l'eſprit humain. Il en eſt de la métaphyſique comme des autres ſciences, dont elle ne diffère que par ſon objet, et non par ſa certitude ou par ſa méthode. On peut dire de chacune : voilà ce à quoi, dans l'état actuel des lumières, l'eſprit humain peut eſpérer de parvenir; s'il creuſe plus avant, il court riſque de ſe perdre. Mais il ſerait téméraire de fixer la limite de ce qui ſera poſſible un jour.

La manière dont nos paſſions naiſſent, ſe développent, ſe changent en véritables habitudes, ſont exaltées par l'enthouſiaſme, abandonnent leur objet pour s'attacher à ce qui ne peut être conſidéré que comme un moyen; les effets de cette erreur qui n'eſt point ſeulement perſonnelle, mais qui embraſſe quelquefois des ſiècles et des nations entières :

La nature de l'évidence, de la probabilité, et les moyens d'en évaluer les différens

degrés dans les différens genres de nos connaiſſances :

La véritable origine de nos idées morales ; le degré de préciſion dont elles ſont ſuſceptibles ; les vérités générales et indépendantes de l'opinion qui en réſultent ; la méthode de tirer de ces vérités des conſéquences qui embraſſent toute l'étendue de la légiſlation et de l'adminiſtration politique, ſans preſque rien laiſſer d'arbitraire à décider par des vues d'utilité particulière ou d'intérêt local et paſſager :

Les phénomènes de la mémoire et de la liaiſon des idées, ſur leſquels il nous reſte encore tant de choſes à découvrir :

La différence qui ſépare par des nuances infiniment petites, l'état de veille, celui de ſommeil, le ſommeil plus profond des rêves, la méditation même de l'état de veille ordinaire où l'ame eſt ouverte aux impreſſions des objets extérieurs ; les phénomènes que préſentent ces différens états qu'il faut comparer avec ceux d'évanouiſſement, d'apoplexie, de mort apparente :

La manière de concilier la ſimplicité de l'ame, qui paraît prouvée par le ſentiment du *moi*, avec cette foule de phénomènes qui ſemblent annoncer qu'elle eſt en quelque ſorte une eſpèce de réſultat de l'organiſa-

tion, et ſur-tout avec ces expériences ſur les animaux, qui montrent qu'un être coupé en deux, en trois, forme autant d'êtres vivans ſéparés, à chacun deſquels appartient, dès cet inſtant, un *moi* diſtinct du *moi* général, qui ſemblait appartenir à la réunion de toutes ces parties:

Les queſtions relatives à la liberté, à la nature de nos opérations, queſtions qu'une analyſe plus exacte de nos idées peut réſoudre, en nous apprenant, non à tout expliquer, mais à bien nous entendre, et à diſtinguer ce qu'il nous reſte à chercher ou ce qu'il faut ſe réſoudre à ignorer:

L'examen de la queſtion ſi importante de la perfectibilité indéfinie de l'eſprit humain, enviſagée non-ſeulement comme la ſuite de la perfection des méthodes, de l'étendue toujours croiſſante de la maſſe des vérités connues, mais comme une perfectibilité vraiment phyſique:

Les queſtions enfin qu'on peut ſe propoſer ſur la permanence des ames, ſur la fin qu'on croit apercevoir dans l'univers; l'examen de l'eſpèce de probabilité qu'on peut acquérir ſur ces queſtions dont la ſolution directe nous échappe, et des moyens de parvenir à ce degré de probabilité ou d'en approcher:

Tous ces objets et bien d'autres encore offrent aux métaphyſiciens de grandes recherches à faire ; recherches qui ſeraient utiles, puiſqu'elles conduiraient toutes à mieux connaître l'eſprit ou le cœur humain, et les moyens de mieux diriger l'éducation, d'en étendre l'influence et les effets, de perfectionner et d'améliorer l'eſpèce humaine. Nous ſommes donc bien éloignés de l'opinion ſi commune qui fait regarder la métaphyſique comme une ſcience inutile, vaine, preſque dangereuſe pour les progrès de l'eſprit humain.

Aux écrits de M. de *Voltaire* ſur la métaphyſique, ſuccèdent les nombreux ouvrages dans leſquels il combat la religion chrétienne. Nous ne nous ſommes permis aucune réflexion ſur ce dernier objet.

Nous nous bornerons à obſerver que, s'il y a quelque vérité bien prouvée en morale, c'eſt qu'aucune erreur générale et durable ne peut être utile à l'eſpèce humaine ; et que, ſi une erreur particulière ou paſſagère peut l'être à quelques individus, ce n'eſt point l'ordre naturel des choſes, mais les anciennes erreurs des hommes qu'il en faut accuſer.

Cette vérité, et l'opinion qui fait regarder l'eſpèce humaine comme ſuſceptible

d'être perfectionnée, ſont la baſe néceſſaire de toute philoſophie. Si en effet les hommes ſont deſtinés à des alternatives éternelles de lumières et de ténèbres, de paix et de brigandage, de bon ſens et de folie; dès-lors l'homme de bien eſt réduit à s'abandonner à cet ordre néceſſaire, et ſes devoirs ſe borneront à reſter dans le point où il ſe trouve placé, en y feſant le moins de mal qu'il lui eſt poſſible. Si l'erreur eſt néceſſaire aux hommes, s'il faut les tromper pour qu'ils ne dégénèrent point en bêtes féroces, alors l'homme éclairé, qui a un eſprit juſte et un cœur droit, ſe mêlera-t-il à la troupe des impoſteurs? Non, ſans doute; il gémira d'être réduit à ne vivre que pour lui-même. Une vie tranquille, inactive, deviendra donc le partage de tous ceux à qui la nature aura donné des talens et des vertus, et elle-même aura rendu inutiles les plus beaux de ſes dons.

Mais ſi l'erreur ne peut être d'une utilité générale, tout homme a le droit, tout homme eſt même ſtrictement obligé de combattre ce qu'il regarde comme des erreurs. Ceux qui croient qu'un auteur ſe trompe en s'élevant contre les opinions générales, doivent le réfuter, mais en reſpectant ſes intentions et ſa perſonne;

toute démarche pour empêcher certains ouvrages d'être lus et de ſe répandre, devient et un crime contre les droits de la raiſon humaine, et un aveu ſecret du peu de confiance qu'on a dans les preuves des opinions qu'on profeſſe.

On trouvera dans les différens écrits théologiques de M. de *Voltaire* beaucoup de répétitions et quelques contradictions apparentes.

Ces contradictions n'ont d'autre cauſe que la liberté plus ou moins grande avec laquelle il a cru devoir ſe permettre d'établir ſes opinions. Toutes les fois qu'un écrivain ne peut dire ſous ſon nom tout ce qu'il croit être la vérité, ſans s'expoſer à une perſécution injuſte, les ouvrages qu'il publie doivent être lus et jugés comme des ouvrages dramatiques. Ce n'eſt point l'auteur qui parle, mais le perſonnage ſous lequel il a voulu ſe cacher. L'obligation de dire la vérité aux hommes, de ne jamais les tromper, eſt toujours la même; mais chaque forme d'ouvrage eſt ſuſceptible d'une vérité différente. On peut être de bonne ou mauvaiſe foi dans un roman comme dans une hiſtoire, dans une tragédie comme dans un livre de morale;

mais ce n'eſt point de la même manière.

Quant aux répétitions, tous ces ouvrages ont été publiés à part et ſucceſſivement; ils ſe répandaient difficilement et avec lenteur dans la capitale, dans les provinces, dans pluſieurs Etats de l'Europe, où les opinions nouvelles étaient ſaiſies aux portes des villes comme des marchandiſes prohibées, et où des hommes chargés de ce qu'ils appelaient *la police des livres*, s'étaient arrogé le droit de penſer pour le reſte de leurs concitoyens. Souvent ceux entre les mains de qui tombait par haſard un de ces ouvrages, n'avaient pu connaître les autres : il n'était donc point inutile d'y répéter les mêmes choſes.

Quand il s'agit de combattre des opinions reçues, la vérité qu'on y oppoſe, ſi elles ſont fauſſes, ne diſſipe point l'erreur à l'inſtant où cette vérité ſe montre; il faut la préſenter ſouvent, et ſous des faces différentes, ſi l'on veut l'établir ou la répandre. Un ſeul ouvrage ſuffit à la réputation d'un auteur, mais il en faut pluſieurs pour conſommer la révolution qu'on veut opérer dans les eſprits. Or ce ne peut jamais être la vanité d'auteur, de philoſophe, qui engage à combattre les croyances religieuſes; elles ſont par leur

nature ou divines ou abſurdes ; il eſt impoſſible par conſéquent à un homme ſenſé de mettre quelque amour-propre à ne les pas croire.

Le dernier des écrits contenus dans cette collection eſt intitulé, *Hiſtoire véritable de l'établiſſement du chriſtianiſme :* il n'a jamais été publié ; une partie ſeulement était imprimée à la mort de l'auteur ; le reſte s'eſt trouvé dans ſes papiers écrits de ſa main. L'on peut regarder cette hiſtoire comme ſon dernier ouvrage, et les maximes qui le terminent, comme ſes derniers ſentimens et ſes derniers vœux pour le bonheur de l'humanité.

TRAITÉ

DE

METAPHYSIQUE.

INTRODUCTION.

Doutes ſur l'homme.

Peu de gens s'aviſent d'avoir une notion bien entendue de ce que c'eſt que l'homme. Les payſans d'une partie de l'Europe n'ont guère d'autre idée de notre eſpèce que celle d'un animal à deux pieds, ayant une peau biſe, articulant quelques paroles, cultivant la terre, payant, ſans ſavoir pourquoi, certains tributs à un autre animal qu'ils appellent *roi*, vendant leurs denrées le plus cher qu'ils peuvent, et s'aſſemblant certains jours de l'année pour chanter des prières dans une langue qu'ils n'entendent point.

Un roi regarde aſſez toute l'eſpèce humaine comme des êtres faits pour obéir à lui et à ſes ſemblables. Une jeune pariſienne, qui entre dans le monde, n'y voit que ce qui peut ſervir

à ſa vanité; et l'idée confuſe qu'elle a du bonheur, et le fracas de tout ce qui l'entoure, empêchent ſon ame d'entendre la voix de tout le reſte de la nature. Un jeune turc, dans le ſilence du ſérail, regarde les hommes comme des êtres ſupérieurs, obligés par une certaine loi à coucher tous les vendredis avec leurs eſclaves; et ſon imagination ne va pas beaucoup au-delà. Un prêtre diſtingue l'univers entier en eccléſiaſtiques et en laïques; et il regarde, ſans difficulté, la portion eccléſiaſtique comme la plus noble, et faite pour conduire l'autre, &c. &c.

Si on croyait que les philoſophes euſſent des idées plus complètes de la nature humaine, on ſe tromperait beaucoup: car ſi vous en exceptez *Hobbes*, *Locke*, *Deſcartes*, *Bayle*, et un très-petit nombre d'eſprits ſages, tous les autres ſe font une opinion particulière ſur l'homme, auſſi reſſerrée que celle du vulgaire, et ſeulement plus confuſe. Demandez au père *Mallebranche* ce que c'eſt que l'homme; il vous répondra que c'eſt une ſubſtance faite à l'image de DIEU, fort gâtée depuis le péché originel, cependant plus unie à DIEU qu'à ſon corps, voyant tout en DIEU, penſant, ſentant tout en DIEU.

Paſcal regarde le monde entier comme un aſſemblage de méchans et de malheureux,

créés pour être damnés, parmi lesquels cependant DIEU a choisi de toute éternité quelques ames, c'est-à-dire une sur cinq ou six millions pour être sauvée.

L'un dit : l'homme est une ame unie à un corps ; et quand le corps est mort, l'ame vit toute seule pour jamais.

L'autre assure que l'homme est un corps qui pense nécessairement ; et ni l'un ni l'autre ne prouvent ce qu'ils avancent. Je voudrais, dans la recherche de l'homme, me conduire comme je fais dans l'étude de l'astronomie : ma pensée se transporte quelquefois hors du globe de la terre, de dessus laquelle tous les mouvemens célestes paraîtraient irréguliers et confus. Et après avoir observé le mouvement des planètes, comme si j'étais dans le soleil, je compare les mouvemens apparens que je vois sur la terre avec les mouvemens véritables que je verrais si j'étais dans le soleil. De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de sa sphère et hors d'intérêt, et de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, et sur-tout des préjugés de philosophe.

Je suppose, par exemple, que, né avec la faculté de penser et de sentir que j'ai présentement, et n'ayant point la forme humaine, je descends du globe de Mars ou de Jupiter.

Je peux porter une vue rapide sur tous les siècles, tous les pays, et par conséquent sur toutes les sottises de ce petit globe.

Cette supposition est aussi aisée à faire pour le moins, que celle que je fais quand je m'imagine être dans le soleil pour considérer delà les seize planètes qui roulent régulièrement dans l'espace autour de cet astre.

CHAPITRE PREMIER.

Des différentes espèces d'hommes.

DESCENDU sur ce petit amas de boue, et n'ayant pas plus de notion de l'homme, que l'homme en a des habitans de Mars ou de Jupiter, je débarque vers les côtes de l'Océan, dans le pays de la Cafrerie, et d'abord je me mets à chercher un *homme*. Je vois des singes, des éléphans, des nègres, qui semblent tous avoir quelque lueur d'une raison imparfaite. Les uns et les autres ont un langage que je n'entends point, et toutes leurs actions paraissent se rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choses par le premier effet qu'elles font sur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres, c'est l'éléphant qui est l'animal raisonnable ; mais pour

ne

ne rien décider trop légèrement, je prends des petits de ces différentes bêtes ; j'examine un enfant nègre de six mois, un petit éléphant, un petit singe, un petit lion, un petit chien ; je vois, à ne pouvoir douter, que ces jeunes animaux ont incomparablement plus de force et d'adresse, qu'ils ont plus d'idées, plus de passions, plus de mémoire que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus sensiblement tous leurs désirs ; mais au bout de quelque temps, le petit nègre a tout autant d'idées qu'eux tous. Je m'aperçois même que ces animaux nègres ont entre eux un langage bien mieux articulé encore, et bien plus variable que celui des autres bêtes. J'ai eu le temps d'apprendre ce langage ; et enfin, à force de considérer le petit degré de supériorité qu'ils ont à la longue sur les singes et sur les éléphans, j'ai hasardé de juger, qu'en effet c'est-là *l'homme ;* et je me suis fait à moi-même cette définition :

L'homme est un animal noir qui a de la laine sur la tête, marchant sur deux pattes, presque aussi adroit qu'un singe, moins fort que les autres animaux de sa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, et plus de facilité pour les exprimer ; sujet d'ailleurs à toutes les mêmes nécessités, naissant, vivant et mourant tout comme eux.

. . Après avoir passé quelque temps parmi cette

eſpèce, je paſſe dans les régions maritimes des Indes orientales. Je ſuis ſurpris de ce que je vois : les éléphans, les lions, les ſinges, les perroquets, n'y ſont pas tout à fait les mêmes que dans la Caſrerie, mais l'homme y paraît abſolument différent : ils ſont d'un beau jaune, n'ont point de laine, leur tête eſt couverte de grands crins noirs. Ils paraiſſent avoir ſur toutes les choſes des idées contraires à celles des nègres. Je ſuis donc forcé de changer ma définition, et de ranger la nature humaine ſous deux eſpèces : la jaune avec des crins, et la noire avec de la laine.

Mais à Batavia, Goa et Surate, qui ſont les rendez-vous de toutes les nations, je vois une grande multitude d'européans qui ſont blancs et qui n'ont ni crins ni laine, mais des cheveux blonds fort déliés avec de la barbe au menton. On m'y montre auſſi beaucoup d'américains qui n'ont point de barbe ; voilà ma définition et mes eſpèces d'hommes bien augmentées.

Je rencontre à Goa une eſpèce encore plus ſingulière que toutes celles-ci ; c'eſt un homme vêtu d'une longue ſoutane noire, et qui ſe dit fait pour inſtruire les autres. Tous ces différens hommes, me dit-il, que vous voyez ſont tous nés d'un même père ; et de-là il me conte une longue hiſtoire. Mais ce que me dit cet animal,

me paraît fort ſuſpect. Je m'informe ſi un nègre et une négreſſe, à la laine noire et au nez épaté, font quelquefois des enfans blancs, portant cheveux blonds et ayant un nez aquilin et des yeux bleus; ſi des nations ſans barbe ſont ſorties des peuples barbus, et ſi les blancs et les blanches n'ont jamais produit des peuples jaunes. On me répond que non, que les nègres tranſplantés, par exemple, en Allemagne, ne font que des nègres, à moins que les Allemands ne ſe chargent de changer l'eſpèce, et ainſi du reſte. On m'ajoute que jamais homme un peu inſtruit n'a avancé que les eſpèces non mélangées dégénéraſſent, et qu'il n'y a guère que l'abbé *Dubos* qui ait dit cette ſottiſe dans un livre intitulé : *Réflexions ſur la peinture et ſur la poëſie*, *&c.*

Il me ſemble alors que je ſuis aſſez bien fondé à croire qu'il en eſt des hommes comme des arbres ; que les poiriers, les ſapins, les chênes et les abricotiers, ne viennent point d'un même arbre, et que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, et les hommes ſans barbe, ne viennent pas du même homme. (1)

(1) Toutes ces différentes races d'hommes produiſent enſemble des individus capables de perpétuer, ce qu'on ne peut pas dire des arbres d'eſpèce différente; mais y a-t-il eu un temps où il n'exiſtait qu'un ou deux individus de chaque eſpèce? c'eſt ce que nous ignorons complètement.

CHAPITRE II.

S'il y a un Dieu.

Nous avons à examiner ce que c'eſt que la faculté de penſer dans ces eſpèces d'hommes différentes ; comment lui viennent ſes idées, s'il a une ame diſtincte du corps, ſi cette ame eſt éternelle, ſi elle eſt libre, ſi elle a des vertus et des vices, &c. Mais la plupart de ces idées ont une dépendance de l'exiſtence ou de la non exiſtence d'un Dieu. Il faut, je crois, commencer par ſonder l'abyme de ce grand principe. Dépouillons-nous ici plus que jamais de toute paſſion et de tout préjugé, et voyons de bonne foi ce que notre raiſon peut nous apprendre ſur cette queſtion : *Y a-t-il un Dieu, n'y en a-t-il pas ?*

Je remarque d'abord qu'il y a des peuples qui n'ont aucune connaiſſance d'un Dieu créateur ; ces peuples, à la vérité, ſont barbares, et en très-petit nombre : mais enfin ce ſont des hommes ; et ſi la connaiſſance d'un Dieu était néceſſaire à la nature humaine, les ſauvages hottentots auraient une idée auſſi ſublime que nous d'un Etre ſuprême. Bien plus, il n'y a aucun enfant chez les peuples policés qui

ait dans ſa tête la moindre idée d'un Dieu. On la leur imprime avec peine ; ils prononcent le mot de *Dieu* ſouvent toute leur vie ſans y attacher aucune notion fixe ; vous voyez d'ailleurs que les idées de Dieu diffèrent autant chez les hommes que leurs religions et leurs lois, ſur quoi je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion : eſt-il poſſible que la connaiſſance d'un Dieu, notre créateur, notre conſervateur, notre tout, ſoit moins néceſſaire à l'homme qu'un nez et cinq doigts ? tous les hommes naiſſent avec un nez et cinq doigts, et aucun ne naît avec la connaiſſance de Dieu : que cela ſoit déplorable ou non, telle eſt certainement la condition humaine.

Voyons ſi nous acquérons, avec le temps, la connaiſſance d'un Dieu, de même que nous parvenons aux notions mathématiques et à quelques idées métaphyſiques. Que pouvons-nous mieux faire, dans une recherche ſi importante, que de peſer ce qu'on peut dire pour et contre, de nous décider pour ce qui nous paraîtra plus conforme à notre raiſon ?

Sommaire des raisons en faveur de l'existence de Dieu.

Il y a deux manières de parvenir à la notion d'un être qui préside à l'univers. La plus naturelle et la plus parfaite pour les capacités communes, est de considérer non-seulement l'ordre qui est dans l'univers, mais la fin à laquelle chaque chose paraît se rapporter. On a composé sur cette seule idée beaucoup de gros livres, et tous ces gros livres ensemble ne contiennent rien de plus que cet argument-ci : Quand je vois une montre dont l'aiguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les ressorts de cette machine, afin que l'aiguille marquât les heures. Ainsi, quand je vois les ressorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus et nourris neuf mois dans la matrice ; que les yeux sont donnés pour voir, les mains pour prendre, &c. Mais de ce seul argument je ne peux conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière avec habileté ; mais je ne peux conclure de cela seul, que cet être ait fait la matière avec rien, et qu'il soit infini en tout sens. J'ai beau chercher dans mon esprit la connexion de ces idées : *Il est probable que je suis l'ouvrage d'un*

être plus puissant que moi; donc cet être existe de toute éternité; donc il a créé tout; donc il est infini, &c. Je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette conclusion; je vois seulement qu'il y a quelque chose de plus puissant que moi, et rien de plus.

Le second argument est plus métaphysique, moins fait pour être saisi par les esprits grossiers, et conduit à des connaissances bien plus vastes; en voici le précis :

J'existe, donc quelque chose existe. Si quelque chose existe, quelque chose a donc existé de toute éternité; car ce qui est, ou est par lui-même, ou a reçu son être d'un autre. S'il est par lui-même, il est nécessairement, il a toujours été nécessairement, et c'est DIEU; s'il a reçu son être d'un autre, et ce second d'un troisième, celui dont ce dernier a reçu son *être*, doit nécessairement être Dieu. Car vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre, s'il n'a le pouvoir de créer; de plus, si vous dites qu'une chose reçoit, je ne dis pas la forme, mais son existence d'une autre chose, et celle-là d'une troisième; cette troisième d'une autre encore, et ainsi en remontant jusqu'à l'infini, vous dites une absurdité. Car tous ces êtres alors n'auront aucune cause de leur existence. Pris tous ensemble, ils n'ont aucune cause externe de leur existence; pris

chacun en particulier, ils n'en ont aucune interne ; c'eſt-à-dire, pris tous enſemble, ils ne doivent leur exiſtence à rien ; pris chacun en particulier, aucun n'exiſte par ſoi-même : donc aucun ne peut exiſter néceſſairement.

Je ſuis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui exiſte néceſſairement par lui-même de toute éternité, et qui eſt l'origine de tous les autres êtres. Delà il ſuit eſſentiellement que cet être eſt infini en durée, en immenſité, en puiſſance ; car qui peut le borner ? Mais, me direz-vous, le monde matériel eſt préciſément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi ſi la choſe eſt probable.

Si ce monde matériel eſt exiſtant par lui-même d'une néceſſité abſolue, c'eſt une contradiction dans les termes que de ſuppoſer que la moindre partie de cet univers puiſſe être autrement qu'elle eſt, car ſi elle eſt en ce moment d'une néceſſité abſolue, ce mot ſeul exclut toute autre manière d'être : or, certainement cette table ſur laquelle j'écris, cette plume dont je me ſers, n'ont pas toujours été ce qu'elles ſont ; ces penſées que je trace ſur le papier, n'exiſtaient pas même il y a un moment, donc elles n'exiſtent pas néceſſairement. Or, ſi chaque partie n'exiſte pas d'une néceſſité abſolue, il eſt donc impoſſible que le tout exiſte par lui-même. Je produis du

mouvement,

mouvement, donc le mouvement n'existait pas auparavant; donc le mouvement n'est pas essentiel à la matière; donc la matière le reçoit d'ailleurs; donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'est pas essentielle à la matière; car un rocher ou du froment ne pensent point. De qui donc les parties de la matière qui pensent et qui sentent auront-elles reçu la sensation et la pensée? ce ne peut être d'elles-mêmes, puisqu'elles sentent malgré elles; ce ne peut être de la matière en général, puisque la pensée et la sensation ne sont point de la matière; elles ont donc reçu ces dons de la main d'un Etre suprême, intelligent, infini, et la cause originaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'existence d'un Dieu, et le précis de plusieurs volumes; précis que chaque lecteur peut étendre à son gré.

Voici avec autant de brièveté les objections qu'on peut faire à ce système.

Difficultés sur l'existence de DIEU.

1°. Si DIEU n'est pas ce monde matériel, il l'a créé; (ou bien si vous voulez, il a donné à quelque autre être le pouvoir de le créer, ce qui revient au même) mais en faisant ce monde, ou il l'a tiré du néant, ou il l'a tiré

de son propre être divin. Il ne peut l'avoir tiré du néant qui n'est rien ; il ne peut l'avoir tiré de soi, puisque ce monde en ce cas serait essentiellement partie de l'essence divine ; donc je ne puis avoir d'idée de la création, donc je ne dois point admettre la création.

2°. DIEU aurait fait ce monde ou nécessairement ou librement ; s'il l'a fait par nécessité, il a dû toujours l'avoir fait ; car cette nécessité est éternelle ; donc en ce cas le monde serait éternel et créé, ce qui implique contradiction. Si DIEU l'a fait librement par pur choix, sans aucune raison antécédente, c'est encore une contradiction ; car c'est se contredire que de supposer l'être infiniment sage, faisant tout sans aucune raison qui le détermine, et l'être infiniment puissant, ayant passé une éternité sans faire le moindre usage de sa puissance.

3°. S'il paraît à la plupart des hommes qu'un être intelligent a imprimé le sceau de la sagesse sur toute la nature, et que chaque chose semble être faite pour une certaine fin, il est encore plus vrai aux yeux des philosophes, que tout se fait dans la nature par les lois éternelles, indépendantes et immuables, des mathématiques ; la construction et la durée du corps humain sont une suite de l'équilibre des liqueurs et de la force des léviers. Plus on fait de découvertes dans la structure de l'univers,

plus on le trouve arrangé, depuis les étoiles jusqu'au ciron, selon les lois mathématiques. Il est donc permis de croire que ces lois ayant opéré par leur nature, il en résulte des effets nécessaires que l'on prend pour les déterminations arbitraires d'un pouvoir intelligent. Par exemple, un champ produit de l'herbe, parce que telle est la nature de son terrain arrosé par la pluie, et non pas parce qu'il y a des chevaux qui ont besoin de foin et d'avoine ; ainsi du reste.

4°. Si l'arrangement des parties de ce monde, et tout ce qui se passe parmi les êtres qui ont la vie sentante et pensante, prouvait un créateur et un maître, il prouverait encore mieux un être barbare : car si l'on admet des causes finales, on sera obligé de dire que DIEU infiniment sage et infiniment bon a donné la vie à toutes les créatures pour être dévorées les unes par les autres. En effet, si l'on considère tous les animaux, on verra que chaque espèce a un instinct irrésistible, qui le force à détruire une autre espèce. A l'égard des misères de l'homme, il y a de quoi faire des reproches à la divinité pendant toute notre vie. On a beau nous dire que la sagesse et la bonté de DIEU ne sont point faites comme la nôtre ; cet argument ne sera d'aucune force sur l'esprit de bien des gens, qui répondront qu'ils ne

peuvent juger de la juſtice que par l'idée même qu'on ſuppoſe que DIEU leur en a donnée, que l'on ne peut meſurer qu'avec la meſure que l'on a, et qu'il eſt auſſi impoſſible que nous ne croyons pas très-barbare un être qui ſe conduirait comme un homme barbare, qu'il eſt impoſſible que nous ne penſions pas qu'un être quelconque a ſix pieds, quand nous l'avons meſuré avec une toiſe, et qu'il nous paraît avoir cette grandeur.

Si on nous réplique, ajouteront-ils, que notre meſure eſt fautive, on nous dira une choſe qui ſemble impliquer contradiction; car c'eſt DIEU lui-même qui nous aura donné cette fauſſe idée : donc DIEU ne nous aura faits que pour nous tromper. Or, c'eſt dire qu'un être qui ne peut avoir que des perfections, jette ſes créatures dans l'erreur, qui eſt, à proprement parler, la ſeule imperfection : c'eſt viſiblement ſe contredire. Enfin les matérialiſtes finiront par dire : Nous avons moins d'abſurdités à dévorer dans le ſyſtême de l'athéiſme que dans celui du déiſme; car d'un côté il faut, à la vérité, que nous concevions éternel et infini ce monde que nous voyons; mais de l'autre, il faut que nous imaginions un autre être infini et éternel, et que nous y ajoutions la création dont nous ne pouvons avoir d'idée. Il nous eſt donc plus facile,

concluront-ils, de ne pas croire un DIEU, que de le croire.

Réponse à ces objections.

LES argumens contre la création se réduisent à montrer qu'il nous est impossible de la concevoir, c'est-à-dire d'en concevoir la manière, mais non pas qu'elle soit impossible en soi; car pour que la création fût impossible, il faudrait d'abord prouver qu'il est impossible qu'il y ait un Dieu; mais bien loin de prouver cette impossibilité, on est obligé de reconnaître qu'il est impossible qu'il n'existe pas. Cet argument qu'il faut qu'il y ait hors de nous un être infini, éternel, immense, tout-puissant, libre, intelligent, et les ténèbres qui accompagnent cette lumière, ne servent qu'à montrer que cette lumière existe; car de cela même qu'un être infini nous est démontré, il nous est démontré aussi qu'il doit être impossible à un être fini de le comprendre.

Il me semble qu'on ne peut faire que des sophismes et dire des absurdités, quand on veut s'efforcer de nier la nécessité d'un être existant par lui-même, ou lorsqu'on veut soutenir que la matière est cet être. Mais lorsqu'il s'agit d'établir et de discuter les attributs de cet être dont l'existence est démontrée, c'est tout autre chose.

Les maîtres dans l'art de raisonner, les *Locke*, les *Clarke* nous disent : *Cet être est un être intelligent, car celui qui a tout produit, doit avoir toutes les perfections qu'il a mises dans ce qu'il a produit, sans quoi l'effet serait plus parfait que la cause :* ou bien d'une autre manière : *Il y aurait dans l'effet une perfection qui n'aurait été produite par rien, ce qui est visiblement absurde :* Clarke 39, Locke. *Donc, puisqu'il y a des êtres intelligens, et que la matière n'a pu se donner la faculté de penser, il faut que l'être existant par lui-même, que* DIEU *soit un être intelligent.* Mais ne pourrait-on pas rétorquer cet argument, et dire : *Il faut que* DIEU *soit matière*, puisqu'il y a des êtres matériels ; car sans cela la matière n'aura été produite par rien, et une cause aura produit un effet dont le principe n'était pas en elle. On a cru éluder cet argument en glissant le mot de perfection ; M. *Clarke* semble l'avoir prévenu, mais il n'a pas osé le mettre dans tout son jour ; il se fait seulement cette objection : *On dira que* DIEU *a bien communiqué la divisibilité et la figure à la matière, quoiqu'il ne soit ni figuré ni divisible :* et il fait à cette objection une réponse très-solide et très-aisée, c'est que la divisibilité, la figure, sont des qualités négatives et des limitations ; et que, quoiqu'une cause ne puisse communiquer à son effet aucune perfection qu'elle n'a pas, l'effet

peut cependant avoir, et doit nécessairement avoir des limitations, des imperfections que la cause n'a pas. Mais qu'eût répondu M. *Clarke* à celui qui lui aurait dit : *La matière n'est point un être négatif, une limitation, une imperfection, c'est un être réel positif, qui a ses attributs tout comme l'esprit; or, comment* DIEU *aura-t-il pu produire un être matériel, s'il n'est pas matériel?* Il faut donc ou que vous avouiez que la cause peut communiquer quelque chose de positif qu'elle n'a pas, ou que la matière n'a point de cause de son existence; ou enfin que vous souteniez que la matière est une pure négation et une limitation; ou bien si ces trois partis sont absurdes, il faut que vous avouiez que l'existence des êtres intelligens ne prouve pas plus que l'être existant par lui-même est un être intelligent, que l'existence des êtres matériels ne prouve que l'être par lui-même est matière; car la chose est absolument semblable : on dira la même chose du mouvement. A l'égard du mot de *perfection*, on en abuse ici visiblement; car qui osera dire que la matière est une imperfection et la pensée une perfection? Je ne crois pas que personne ose décider ainsi de l'essence des choses. Et puis, que veut dire *perfection*? est-ce perfection par rapport à DIEU, ou par rapport à nous?

Je sais que l'on peut dire que cette opinion

ramenerait au ſpinoſiſme ; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, et que mon raiſonnement, s'il eſt bon, ne peut devenir mauvais par les conſéquences qu'on en peut tirer. Mais de plus, rien ne ſerait plus faux que cette conſéquence ; car cela prouverait ſeulement que notre intelligence ne reſſemble pas plus à l'intelligence de DIEU, que notre manière d'être étendu ne reſſemble à la manière dont DIEU remplit l'eſpace. DIEU n'eſt point dans le cas des cauſes que nous connaiſſons ; il a pu créer l'eſprit et la matière, ſans être ni matière ni eſprit ; ni l'un ni l'autre ne dérivent de lui, mais ſont créés par lui. Je ne connais pas le *quomodò*, il eſt vrai ; j'aime mieux m'arrêter que de m'égarer ; ſon exiſtence m'eſt démontrée ; mais pour ſes attributs et ſon eſſence, il m'eſt, je crois, démontré que je ne ſuis pas fait pour les comprendre.

Dire que DIEU n'a pu faire ce monde ni néceſſairement ni librement, n'eſt qu'un ſophiſme qui tombe de lui-même dès qu'on a prouvé qu'il y a un DIEU, et que le monde n'eſt pas DIEU ; et cette objection ſe réduit ſeulement à ceci : Je ne puis comprendre que DIEU ait créé l'univers plutôt dans un temps que dans un autre ; donc il ne l'a pu créer. C'eſt comme ſi l'on diſait : Je ne puis comprendre pourquoi un tel homme ou un tel

cheval n'a pas existé mille ans auparavant ; donc leur existence est impossible. De plus, la volonté libre de DIEU est une raison suffisante du temps dans lequel il a voulu créer le monde. Si DIEU existe, il est libre ; et il ne le serait pas s'il était toujours déterminé par une raison suffisante, et si sa volonté ne lui en servait pas. D'ailleurs cette raison suffisante serait-elle dans lui ou hors de lui ? Si elle est hors de lui, il ne se détermine donc pas librement, si elle est en lui, qu'est-ce autre chose que sa volonté ?

Les lois mathématiques sont immuables, il est vrai : mais il n'était pas nécessaire que telles lois fussent préférées à d'autres. Il n'était pas nécessaire que la terre fût placée où elle est ; aucune loi mathématique ne peut agir par elle-même, aucune n'agit sans mouvement ; le mouvement n'existe point par lui-même, donc il faut recourir à un premier moteur. J'avoue que les planètes, placées à telle distance du soleil, doivent parcourir leurs orbites selon les lois qu'elles observent, que même leur distance peut être réglée par la quantité de matière qu'elles renferment. Mais pourra-t-on dire qu'il était nécessaire qu'il y eût telle quantité de matière dans chaque planète, qu'il y eût un certain nombre d'étoiles, que ce nombre ne peut être augmenté ni diminué,

que sur la terre il est d'une nécessité absolue et inhérente dans la nature des choses qu'il y eût un certain nombre d'êtres ? non, sans doute, puisque ce nombre change tous les jours : donc toute la nature, depuis l'étoile la plus éloignée jusqu'à un brin d'herbe, doit être soumise à un premier moteur.

Quant à ce qu'on objecte, qu'un pré n'est pas essentiellement fait pour des chevaux, &c. on ne peut conclure delà qu'il n'y ait point de cause finale, mais seulement que nous ne connaissons pas toutes les causes finales. Il faut ici sur-tout raisonner de bonne foi et ne point chercher à se tromper soi-même ; quand on voit une chose qui a toujours le même effet, qui n'a uniquement que cet effet, qui est composée d'une infinité d'organes, dans lesquels il y a une infinité de mouvemens qui tous concourent à la même production ; il me semble qu'on ne peut, sans une secrète répugnance, nier une cause finale. Le germe de tous les végétaux, de tous les animaux est dans ce cas : ne faut-il pas être un peu hardi pour dire que tout cela ne se rapporte à aucune fin ?

Je conviens qu'il n'y a point de démonstration proprement dite, qui prouve que l'estomac est fait pour digérer, comme il n'y a point de démonstration qu'il fait jour ; mais les

matérialiſtes ſont bien loin de pouvoir démontrer auſſi que l'eſtomac n'eſt pas fait pour digérer ; qu'on juge ſeulement avec équité, comme on juge des choſes dans le cours ordinaire, quelle eſt l'opinion la plus probable.

A l'égard des reproches d'injuſtice et de cruauté qu'on fait à DIEU, je réponds d'abord que ſuppoſé qu'il y ait un mal moral, (ce qui me paraît une chimère) ce mal moral eſt tout auſſi impoſſible à expliquer dans le ſyſtême de la matière que dans celui d'un DIEU. Je réponds enſuite que nous n'avons d'autres idées de la juſtice que celles que nous nous ſommes formées de toute action utile à la ſociété, et conformes aux lois établies par nous, pour le bien commun ; or cette idée n'étant qu'une idée de relation d'homme à homme, elle ne peut avoir aucune analogie avec DIEU. Il eſt tout auſſi abſurde de dire de DIEU, en ce ſens, que DIEU eſt juſte ou injuſte, que de dire DIEU eſt bleu ou quarré.

Il eſt donc inſenſé de reprocher à DIEU que les mouches ſoient mangées par les araignées, et que les hommes ne vivent que quatre-vingts ans, qu'ils abuſent de leur liberté pour ſe détruire les uns les autres ; qu'ils aient des maladies, des paſſions cruelles, &c. ; car nous n'avons certainement aucune idée que les hommes et les mouches duſſent être éternels.

Pour bien assurer qu'une chose est mal, il faut voir en même temps qu'on pourrait mieux faire. Nous ne pouvons certainement juger qu'une machine est imparfaite que par l'idée de la perfection qui lui manque : nous ne pouvons, par exemple, juger que les trois côtés d'un triangle sont inégaux, si nous n'avons l'idée d'un triangle équilatéral : nous ne pouvons dire qu'une montre est mauvaise, si nous n'avons une idée distincte d'un certain nombre d'espaces égaux, que l'aiguille de cette montre doit également parcourir. Mais qui aura une idée selon laquelle ce monde-ci déroge à la sagesse divine ?

Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il se trouve des difficultés ; mais dans l'opinion contraire, il y a des absurdités ; et c'est ce qu'il faut examiner avec application, en faisant un petit précis de ce qu'un matérialiste est obligé de croire.

Conséquences nécessaires de l'opinion des matérialistes.

Il faut qu'ils disent que le monde existe nécessairement et par lui-même, de sorte qu'il y aurait de la contradiction dans les termes, à dire qu'une partie de la matière pourrait n'exister pas, ou pourrait exister autrement

qu'elle eſt : il faut qu'ils diſent que le monde matériel a en ſoi eſſentiellement la penſée et le ſentiment ; car il ne peut les acquérir, puiſqu'en ce cas ils lui viendraient de rien ; il ne peut les avoir d'ailleurs, puiſqu'il eſt ſuppoſé être tout ce qui eſt. Il faut donc que cette penſée et ce ſentiment lui ſoient inhérens comme l'étendue, la diviſibilité, la capacité du mouvement, ſont inhérentes à la matière ; et il faut avec cela confeſſer qu'il n'y a qu'un petit nombre de parties qui aient ce ſentiment et cette penſée eſſentielle au total du monde ; que ces ſentimens et ces penſées, quoiqu'inhérens dans la matière, périſſent cependant à chaque inſtant ; ou bien il faudra avancer qu'il y a une ame du monde qui ſe répand dans les corps organiſés ; et alors il faudra que cette ame ſoit autre choſe que le monde. Ainſi de quelque côté qu'on ſe tourne, on ne trouve que des chimères qui ſe détruiſent.

Les matérialiſtes doivent encore ſoutenir que le mouvement eſt eſſentiel à la matière. Ils ſont par-là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer : ils ſeront forcés d'avancer que cent mille hommes qui marchent à la fois, et cent coups de canon que l'on tire, ne produiſent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il faudra encore qu'ils aſſurent qu'il

n'y a aucune liberté, et par-là qu'ils détruisent tous les liens de la société, et qu'ils croient une fatalité tout aussi difficile à comprendre que la liberté, mais qu'eux-mêmes démentent dans la pratique. Qu'un lecteur équitable, ayant mûrement pesé le pour et le contre de l'existence d'un Dieu créateur, voie à présent de quel côté est la vraisemblance.

Après nous être ainsi traînés de doute en doute, et de conclusion en conclusion, jusqu'à pouvoir regarder cette proposition *y a-t-il un Dieu* comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser, et après avoir vu que la proposition contraire est une des plus absurdes, il semble naturel de rechercher quelle relation il y a entre DIEU et nous, de voir si DIEU a établi des lois pour les êtres pensans, comme il y a des lois mécaniques pour les êtres matériels; d'examiner s'il y a une morale, et ce qu'elle peut être; s'il y a une religion établie par DIEU même. Ces questions sont sans doute d'une importance à qui tout cède, et les recherches dans lesquelles nous amusons notre vie, sont bien frivoles en comparaison; mais ces questions seront plus à leur place, quand nous considérerons l'homme comme un animal sociable.

Examinons d'abord comment lui viennent ses idées, et comme il pense, avant de voir quel usage il fait, ou doit faire de ses pensées.

CHAPITRE III.

Que toutes les idées viennent par les ſens.

QUICONQUE ſe rendra un compte fidèle de tout ce qui s'eſt paſſé dans ſon entendement, avouera ſans peine que ſes ſens lui ont fourni toutes ſes idées : mais des philoſophes qui ont abuſé de leur raiſon, ont prétendu que nous avions des idées innées ; et ils ne l'ont aſſuré que ſur le même fondement qu'ils ont dit, que DIEU avait pris des cubes de matière, et les avait froiſſés l'un contre l'autre pour former ce monde viſible. Ils ont forgé des ſyſtêmes avec leſquels ils ſe flattaient de pouvoir haſarder quelque explication apparente des phénomènes de la nature. Cette manière de philoſopher eſt encore plus dangereuſe que le jargon mépriſable de l'école. Car ce jargon étant abſolument vide de ſens, il ne faut qu'un peu d'attention à un eſprit droit pour en apercevoir tout d'un coup le ridicule, et pour chercher ailleurs la vérité : mais une hypothèſe ingénieuſe et hardie, qui a d'abord quelque lueur de vraiſemblance, intéreſſe l'orgueil humain à la croire ; l'eſprit s'applaudit de ces principes ſubtils, et ſe ſert de toute ſa ſagacité pour les défendre. Il eſt clair qu'il

ne faut jamais faire d'hypothèſe ; il ne faut point dire : Commençons par inventer des principes avec leſquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire : Feſons exactement l'analyſe des choſes, et enſuite nous tâcherons de voir avec beaucoup de défiance ſi elles ſe rapportent avec quelques principes. Ceux qui ont fait le roman des idées innées, ſe ſont flattés qu'ils rendraient raiſon des idées de l'infini, de l'immenſité de DIEU, et de certaines notions métaphyſiques qu'ils ſuppoſaient être communes à tous les hommes. Mais ſi, avant de s'engager dans ce ſyſtême, ils avaient bien voulu faire réflexion que beaucoup d'hommes n'ont de leur vie la moindre teinture de ces notions, qu'aucun enfant ne les a que quand on les lui donne ; et que, lorſqu'enfin on les a acquiſes, on n'a que des perceptions très-imparfaites, des idées purement négatives, ils auraient eu honte eux-mêmes de leur opinion. S'il y a quelque choſe de démontré hors des mathématiques, c'eſt qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme ; s'il y en avait, tous les hommes en naiſſant auraient l'idée d'un Dieu, et auraient tous la même idée ; ils auraient tous les mêmes notions métaphyſiques : ajoutez à cela l'abſurdité ridicule où l'on ſe jette quand on ſoutient que DIEU nous donne dans le ventre de la

mère

mère des notions qu'il faut entièrement nous enseigner dans notre jeuneſſe.

Il eſt donc indubitable que nos premières idées ſont nos ſenſations. Petit à petit nous recevons des idées compoſées de ce qui frappe nos organes, notre mémoire retient ces perceptions ; nous les rangeons enſuite ſous des idées générales ; et de cette ſeule faculté que nous avons de compoſer et d'arranger ainſi nos idées, réſultent toutes les vaſtes connaiſſances de l'homme.

Ceux qui objectent que les notions de l'infini en durée, en étendue, en nombre, ne peuvent venir de nos ſens, n'ont qu'à rentrer un inſtant en eux-mêmes : premièrement, ils verront qu'ils n'ont aucune idée complète, et même ſeulement poſitive de l'infini ; mais que ce n'eſt qu'en ajoutant les choſes matérielles les unes aux autres, qu'ils ſont parvenus à connaître qu'ils ne verront jamais la fin de leur compte ; et cette impuiſſance, ils l'ont appelée *infini* ; ce qui eſt bien plutôt un aveu de l'ignorance humaine, qu'une idée au-deſſus de nos ſens. Que ſi l'on objecte qu'il y a un infini réel en géométrie, je réponds que non : on prouve ſeulement que la matière ſera toujours diviſible ; on prouve que tous les cercles poſſibles paſſeront entre deux lignes ; on prouve qu'une infinité de ſurfaces n'a rien

objet au dehors. Nous ſavons que pendant le ſommeil nous voyons et nous ſentons des choſes qui n'exiſtent pas ; peut-être notre vie eſt-elle un ſonge continuel, et la mort ſera le moment de notre réveil, ou la fin d'un ſonge auquel nul réveil ne ſuccédera.

Nos ſens nous trompent dans la veille même, la moindre altération dans nos organes, nous fait voir quelquefois des objets et entendre des ſons dont la cauſe n'eſt que dans le dérangement de notre corps : il eſt donc très-poſſible qu'il nous arrive toujours ce qui nous arrive quelquefois.

Ils ajoutent que, quand nous voyons un objet, nous apercevons une couleur, une figure, nous entendons des ſons, et il nous a plu de nommer tout cela *les modes de cet objet ;* mais la ſubſtance de cet objet quelle eſt-elle ? c'eſt-là en effet que l'objet échappe à notre imagination ; ce que nous nommons ſi hardiment *la ſubſtance*, n'eſt en effet que l'aſſemblage de ces modes. Dépouillez cet arbre de cette couleur, de cette configuration qui vous donnait l'idée d'un arbre, que lui reſtera-t-il ? Or, ce que j'ai appelé *modes*, ce n'eſt autre choſe que mes perceptions ; je puis bien dire, *j'ai idée de la couleur verte, et d'un corps tellement configuré ;* mais je n'ai aucune preuve que ce corps et cette couleur exiſtent : voilà ce que

dit *Sextus Empiricus*, et à quoi il ne peut trouver de réponse.

Accordons pour un moment à ces messieurs encore plus qu'ils ne demandent ; ils prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps ; passons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a point de corps. Que s'ensuivra-t-il de-là ? nous conduirons-nous autrement dans notre vie ? aurons-nous des idées différentes sur rien ? il faudra seulement changer un mot dans ses discours. Lorsque, par exemple, on aura donné quelques batailles, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués, qu'un tel officier semble avoir la jambe cassée, et qu'un chirurgien paraîtra la lui couper. De même, quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire semblant de digérer.

Mais voici ce que l'on pourrait leur répondre plus sérieusement :

1°. Vous ne pouvez pas, en rigueur, comparer la vie à l'état des songes, parce que vous ne songez jamais en dormant qu'aux choses dont vous avez eu l'idée étant éveillés ; vous êtes sûrs que vos songes ne sont autre chose qu'une faible réminiscence. Au contraire, pendant la veille, lorsque nous avons une sensation, nous ne pouvons jamais conclure que ce soit par réminiscence. Si, par exemple, une pierre

en tombant, nous casse l'épaule, il paraît assez difficile que cela se fasse par un effort de mémoire.

2°. Il est très-vrai que nos sens sont souvent trompés ; mais qu'entend-on par-là ? Nous n'avons qu'un sens, à proprement parler, qui est celui du toucher ; la vue, le son, l'odorat, ne sont que le tact des corps intermédiaires qui partent d'un corps éloigné. Je n'ai idée des étoiles que par l'attouchement ; et comme cet attouchement de la lumière qui vient frapper mon œil de mille millions de lieues, n'est point palpable, comme l'attouchement de mes mains, et qu'il dépend du milieu que ces corps ont traversé, cet attouchement est ce qu'on nomme improprement *tromper*, il ne me fait point voir les objets à leur véritable place ; il ne me donne point d'idée de leur grosseur ; aucun même de ces attouchemens qui ne sont point palpables, ne me donne l'idée positive des corps. La première fois que je sens une odeur sans voir l'objet dont elle vient, mon esprit ne trouve aucune relation entre un corps et cette odeur ; mais l'attouchement, proprement dit, l'approche de mon corps à un autre, indépendamment de mes autres sens, me donne l'idée de la matière ; car lorsque je touche un rocher, je sens bien que je ne puis me mettre à sa place, et que

par

par conſéquent il y a là quelque choſe d'étendu et d'impénétrable. Ainſi ſuppoſé (car que ne ſuppoſe-t-on pas) qu'un homme eût tous les ſens, hors celui du toucher, proprement dit, cet homme pourrait fort bien douter de l'exiſtence des objets extérieurs, et peut-être même ſerait-il long-temps ſans en avoir d'idée ; mais celui qui ſerait ſourd et aveugle, et qui aurait le toucher, ne pourrait douter de l'exiſtence des choſes qui lui feraient éprouver de la dureté ; et cela parce qu'il n'eſt point de l'eſſence de la matière qu'un corps ſoit coloré ou ſonore, mais qu'il ſoit étendu et impénétrable. Mais que répondront les ſceptiques outrés à ces deux queſtions-ci :

1°. S'il n'y a point d'objets extérieurs, et ſi mon imagination fait tout, pourquoi ſuis-je brûlé en touchant du feu, et ne ſuis-je point brûlé quand, dans un rêve, je crois toucher du feu ?

2°. Quand j'écris mes idées ſur ce papier, et qu'un autre homme vient me lire ce que j'écris, comment puis-je entendre les propres paroles que j'ai écrites et penſées, ſi cet autre homme ne me les lit pas effectivement ? comment puis-je même les retrouver ſi elles n'y ſont pas ? Enfin quelque effort que je faſſe pour douter, je ſuis plus convaincu de l'exiſtence des corps que je ne le ſuis de pluſieurs

vérités géométriques. Ceci paraîtra étonnant, mais je n'y puis que faire ; j'ai beau manquer de démonſtrations géométriques pour prouver que j'ai un père et une mère, et j'ai beau m'avoir démontré, c'eſt-à-dire n'avoir pu répondre à l'argument qui me prouve qu'une infinité de lignes courbes peuvent paſſer entre un cercle et ſa tangente, je ſens bien que, ſi un être tout-puiſſant me venait dire de ces deux propoſitions, *il y a des corps*, *et une infinité de courbes paſſent entre le cercle et ſa tangente*, il y a une propoſition qui eſt fauſſe, devinez laquelle ? je devinerais que c'eſt la dernière ; car ſachant bien que j'ai ignoré long-temps cette propoſition, que j'ai eu beſoin d'une attention ſuivie pour en entendre la démonſtration, que j'ai cru y trouver des difficultés, qu'enfin les vérités géométriques n'ont de réalité que dans mon eſprit, je pourrais ſoupçonner que mon eſprit s'eſt trompé.

Quoi qu'il en ſoit, comme mon principal but eſt ici d'examiner l'homme ſociable, et que je ne puis être ſociable s'il n'y a une ſociété, et par conſéquent des objets hors de nous, les pyrrhoniens me permettront de commencer par croire fermement qu'il y a des corps, ſans quoi il faudrait que je refuſaſſe l'exiſtence à ces meſſieurs. (*)

(*) Voyez l'article *Exiſtence* dans l'Encyclopédie ; c'eſt le ſeul ouvrage où cette queſtion de l'exiſtence des corps ait été juſqu'ici bien traitée, et elle y eſt complètement réſolue.

CHAPITRE V.

Si l'homme a une ame, et ce que ce peut être.

NOUS sommes certains que nous sommes matière, que nous sentons et que nous pensons; nous sommes persuadés de l'existence d'un DIEU duquel nous sommes l'ouvrage, par des raisons contre lesquelles notre esprit ne peut se révolter. Nous nous sommes prouvé à nous-mêmes que ce DIEU a créé ce qui existe. Nous nous sommes convaincus qu'il nous est impossible, et qu'il doit nous être impossible de savoir comment il nous a donné l'être. Mais pouvons-nous savoir ce qui pense en nous? quelle est cette faculté que DIEU nous a donnée? est-ce la matière qui sent et qui pense? est-ce une substance immatérielle? en un mot, qu'est-ce qu'une ame? C'est ici où il est nécessaire plus que jamais de me remettre dans l'état d'un être pensant, descendu d'un autre globe, n'ayant aucun des préjugés de celui-ci, et possédant la même capacité que moi, n'étant point ce qu'on appelle homme, et jugeant de l'homme d'une manière désintéressée.

Si j'étais un être supérieur à qui le créateur eût révélé ses secrets, je dirais bientôt, en

voyant l'homme, ce que c'eſt que cet animal; je définirais ſon ame et toutes ſes facultés en connaiſſance de cauſe, avec autant de hardieſſe que l'ont défini tant de philoſophes qui n'en ſavaient rien; mais avouant mon ignorance et eſſayant ma faible raiſon, je ne puis faire autre choſe que de me ſervir de la voie de l'analyſe, qui eſt le bâton que la nature a donné aux aveugles: j'examine tout partie à partie, et je vois enſuite ſi je puis juger du total. Je me ſuppoſe donc arrivé en Afrique, et entouré de nègres, de hottentots et d'autres animaux. Je remarque d'abord que les organes de la vie ſont les mêmes chez eux tous, les opérations de leurs corps partent tous des mêmes principes de vie; ils ont tous à mes yeux mêmes déſirs, mêmes paſſions, mêmes beſoins; ils les expriment tous chacun dans leurs langues. La langue que j'entends la première eſt celle des animaux, cela ne peut être autrement; les ſons par leſquels ils s'expriment, ne ſemblent point arbitraires, ce ſont des caractères vivans de leurs paſſions; ces ſignes portent l'empreinte de ce qu'ils expriment: le cri d'un chien qui demande à manger, joint à toutes ſes attitudes, a une relation ſenſible à ſon objet; je le diſtingue incontinent des cris et des mouvemens par leſquels il flatte un autre animal, de ceux avec leſquels il chaſſe, et de ceux par leſquels il

ſe plaint ; je diſcerne encore ſi ſa plainte exprime l'anxiété de la ſolitude, ou la douleur d'une bleſſure, ou les impatiences de l'amour. Ainſi, avec un peu d'attention, j'entends le langage de tous les animaux ; ils n'ont aucun ſentiment qu'ils n'expriment ; peut-être n'en eſt-il pas de même de leurs idées : mais comme il paraît que la nature ne leur a donné que peu d'idées, il me ſemble auſſi qu'il était naturel qu'ils euſſent un langage borné, proportionné à leurs perceptions.

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres, que puis-je y voir, ſinon quelques idées et quelques combinaiſons de plus dans la tête, exprimées par un langage différemment articulé ? Plus j'examine tous ces êtres, plus je dois ſoupçonner que ce ſont des eſpèces différentes d'un même genre ; cette admirable faculté de retenir des idées, leur eſt commune à tous ; ils ont tous des ſonges et des images faibles pendant le ſommeil des idées qu'ils ont reçues en veillant ; leur faculté ſentante et penſante croît avec leurs organes, s'affaiblit avec eux, périt avec eux ; que l'on verſe le ſang d'un ſinge et d'un nègre, il y aura bientôt dans l'un et dans l'autre un degré d'épuiſement qui les mettra hors d'état de me reconnaître ; bientôt après, leurs ſens extérieurs n'agiſſent plus, et enfin ils meurent.

Je demande alors ce qui leur donnait la vie, la ſenſation, la penſée ; ce n'était pas leur propre ouvrage, ce n'était pas celui de la matière, comme je me le ſuis déjà prouvé : c'eſt donc DIEU qui avait donné à tous ces corps la puiſſance de ſentir et d'avoir des idées dans des degrés différens, proportionnés à leurs organes : voilà aſſurément ce que je ſoupçonnerai d'abord.

Enfin je vois des hommes qui me paraiſſent ſupérieurs à ces nègres, comme ces nègres le ſont aux ſinges, et comme les ſinges le ſont aux huîtres et aux autres animaux de cette eſpèce.

Des philoſophes me diſent : Ne vous y trompez pas, l'homme eſt entièrement différent des autres animaux ; il a une ame ſpirituelle et immortelle : car (remarquez bien ceci) ſi la penſée eſt un compoſé de la matière, elle doit être néceſſairement cela même dont elle eſt compoſée, elle doit être diviſible, capable de mouvement, &c. ; or la penſée ne peut point ſe diviſer, donc elle n'eſt point un compoſé de la matière ; elle n'a point de parties, elle eſt ſimple, elle eſt immortelle, elle eſt l'ouvrage et l'image d'un DIEU. J'écoute ces maîtres, et je leur réponds toujours avec défiance de moi-même, mais non avec confiance en eux : Si l'homme a une ame telle

que vous l'assurez, je dois croire que ce chien et cette taupe en ont une toute pareille. Ils me jurent tous que non. Je leur demande quelle différence il y a donc entre ce chien et eux. Les uns me répondent, ce chien est une forme substantielle; les autres me disent, n'en croyez rien, les formes-substantielles sont des chimères; mais ce chien est une machine comme un tourne-broche, et rien de plus. Je demande encore aux inventeurs des formes substantielles ce qu'ils entendent par ce mot, et comme ils ne me répondent que du galimatias, je me retourne vers les inventeurs des tourne-broches, et je leur dis: Si ces bêtes sont de pures machines, vous n'êtes certainement auprès d'elles que ce qu'une montre à répétition est en comparaison du tourne-broche dont vous parlez; ou si vous avez l'honneur de posséder une ame spirituelle, les animaux en ont une aussi, car ils sont tous ce que vous êtes, ils ont les mêmes organes avec lesquels vous avez des sensations; et si ces organes ne leur servent pas pour la même fin, DIEU, en leur donnant ces organes, aura fait un ouvrage inutile; et DIEU, selon vous-mêmes, ne fait rien en vain. Choisissez donc, ou d'attribuer une ame spirituelle à une puce, à un ver, à un ciron, ou d'être automate comme eux. Tout ce que ces messieurs peuvent me

répondre, c'eſt qu'ils conjecturent que les reſſorts des animaux, qui paraiſſent les organes de leurs ſentimens, ſont néceſſaires à leur vie, et ne ſont chez eux que les reſſorts de la vie; mais cette réponſe n'eſt qu'une ſuppoſition déraiſonnable.

Il eſt certain que pour vivre on n'a beſoin ni de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux. Il y a des animaux qui n'ont point de ces ſens, et qui vivent; donc ces organes de ſentiment ne ſont donnés que pour le ſentiment; donc les animaux ſentent comme nous; donc ce ne peut être que par un excès de vanité ridicule que les hommes s'attribuent une ame d'une eſpèce différente de celle qui anime les brutes. Il eſt donc clair juſqu'à préſent que ni les philoſophes, ni moi, ne ſavons ce que c'eſt que cette ame: il m'eſt ſeulement prouvé que c'eſt quelque choſe de commun entre l'animal appellé *homme*, et celui qu'on nomme *bête*. Voyons ſi cette faculté commune à tous ces animaux eſt matière ou non.

Il eſt impoſſible, me dit-on, que la matière penſe. Je ne vois pas cette impoſſibilité. Si la penſée était un compoſé de la matière, comme ils me le diſent, j'avouerais que la penſée devrait être étendue et diviſible; mais ſi la penſée eſt un attribut de DIEU, donné à la matière, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire

que cet attribut soit étendu et divisible ; car je vois que DIEU a communiqué d'autres propriétés à la matière, lesquelles n'ont ni étendue ni divisibilité ; le mouvement, la gravitation, par exemple, qui agit sans corps intermédiaires, et qui agit en raison directe de la masse et non des surfaces, et en raison doublée inverse des distances, est une qualité réelle démontrée, et dont la cause est aussi cachée que celle de la pensée.

En un mot, je ne puis juger que d'après ce que je vois, et selon ce qui me paraît le plus probable ; je vois que dans toute la nature les mêmes effets supposent une même cause. Ainsi je juge que la même cause agit dans les bêtes et dans les hommes à proportion de leurs organes ; et je crois que ce principe commun aux hommes et aux bêtes est un attribut donné par DIEU à la matière. Car si ce qu'on appelle *ame* était un être à part, de quelque nature que fût cet être, je devrais croire que la pensée est son essence, ou bien je n'aurais aucune idée de cette substance. Aussi tous ceux qui ont admis une ame immatérielle, ont été obligés de dire que cette ame pense toujours ; mais j'en appelle à la conscience de tous les hommes : pensent-ils sans cesse ? pensent-ils quand ils dorment d'un sommeil plein et profond ? les bêtes ont-elles à tout

moment des idées? quelqu'un qui eſt évanoui a-t-il beaucoup d'idées dans cet état, qui eſt réellement une mort paſſagère? Si l'ame ne penſe pas toujours, il eſt donc abſurde de reconnaître en l'homme une ſubſtance dont l'eſſence eſt de penſer. Que pourrions-nous en conclure, ſinon que DIEU a organiſé les corps pour penſer comme pour manger et pour digérer? En m'informant de l'hiſtoire du genre humain, j'apprends que les hommes ont eu long-temps la même opinion que moi ſur cet article. Je lis le plus ancien livre qui ſoit au monde, conſervé par un peuple qui ſe prétend le plus ancien peuple; ce livre me dit même que DIEU ſemble penſer comme moi; il m'apprend que DIEU a autrefois donné aux Juifs les lois les plus détaillées que jamais nation ait reçues; il daigne leur preſcrire juſqu'à la manière dont ils doivent aller à la garde-robe, et il ne leur dit pas un mot de leur ame; il ne leur parle que des peines et des récompenſes temporelles: cela prouve au moins que l'auteur de ce livre ne vivait pas dans une nation qui crût la ſpiritualité et l'immortalité de l'ame.

On me dit bien que deux mille ans après, DIEU eſt venu apprendre aux hommes que leur ame eſt immortelle; mais moi qui ſuis d'une autre ſphère, je ne puis m'empêcher

d'être étonné de cette disparate que l'on met sur le compte de DIEU. Il semble étrange à ma raison que DIEU ait fait croire aux hommes le pour et le contre ; mais si c'est un point de révélation où ma raison ne voit goutte, je me tais et j'adore en silence. Ce n'est pas à moi d'examiner ce qui a été révélé ; je remarque seulement que ces livres révélés ne disent point que l'ame soit spirituelle ; ils nous disent seulement qu'elle est immortelle. Je n'ai aucune peine à le croire ; car il paraît aussi possible à DIEU de l'avoir formée (de quelque nature qu'elle soit) pour la conserver que pour la détruire. Ce DIEU qui peut, comme il lui plaît, conserver ou anéantir le mouvement d'un corps, peut assurément faire durer à jamais la faculté de penser dans une partie de ce corps ; s'il nous a dit en effet que cette partie est immortelle, il faut en être persuadé.

Mais de quoi cette ame est-elle faite? c'est ce que l'Etre suprême n'a pas jugé à propos d'apprendre aux hommes. N'ayant donc pour me conduire dans ces recherches, que mes propres lumières, l'envie de connaître quelque chose, et la sincérité de mon cœur, je cherche avec sincérité ce que ma raison me peut découvrir par elle-même ; j'essaie ses forces, non pour la croire capable de porter tous ces poids immenses, mais pour la fortifier par cet

exercice, et pour m'apprendre jusqu'où va son pouvoir. Ainsi, toujours prêt à céder dès que la révélation me présentera ses barrières, je continue mes réflexions et mes conjectures uniquement comme philosophe, jusqu'à ce que ma raison ne puisse plus avancer.

CHAPITRE VI.

Si ce qu'on appelle ame est immortel.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si en effet DIEU a révélé l'immortalité de l'ame. Je me suppose toujours un philosophe d'un autre monde que celui-ci, et qui ne juge que par ma raison. Cette raison m'a appris que toutes les idées des hommes et des animaux leur viennent par les sens; et j'avoue que je ne peux m'empêcher de rire, lorsqu'on me dit que les hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de sens. Lorsqu'un homme a perdu son nez, ce nez perdu n'est non plus une partie de lui-même que l'étoile polaire. Qu'il perde toutes ses parties, et qu'il ne soit plus un homme, n'est-il pas un peu étrange alors de dire qu'il lui reste le résultat de tout ce qui a péri : j'aimerais autant dire qu'il boit et mange après sa mort, que de dire qu'il lui

reſte des idées après ſa mort ; l'un n'eſt pas plus inconſéquent que l'autre ; et certainement il a fallu bien des ſiècles avant qu'on ait oſé faire une ſi étonnante ſuppoſition. Je ſais bien, encore une fois, que DIEU ayant attaché à une partie du cerveau la faculté d'avoir des idées, il peut conſerver cette petite partie du cerveau avec ſa faculté ; car de conſerver cette faculté ſans la partie, cela eſt auſſi impoſſible que de conſerver le rire d'un homme ou le chant d'un oiſeau après la mort de l'oiſeau et de l'homme. DIEU peut auſſi avoir donné aux hommes et aux animaux une ame ſimple, immatérielle, et la conſerver indépendamment de leur corps. Cela lui eſt auſſi poſſible que de créer un million de mondes de plus qu'il n'en a créé, de donner aux hommes deux nez et quatre mains, des ailes et des griffes ; mais pour croire qu'il a fait en effet toutes ces choſes poſſibles, il me ſemble qu'il faut les voir.

Ne voyant donc point que l'entendement, la ſenſation de l'homme, ſoit une choſe immortelle ; qui me prouvera qu'elle l'eſt ? Quoi, moi qui ne ſais point quelle eſt la nature de cette choſe, j'affirmerai qu'elle eſt éternelle ! moi qui ſais que l'homme n'était pas hier, j'affirmerai qu'il y a dans cet homme une partie éternelle par ſa nature ! et tandis que

je refuſerai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce perroquet, cette grive, je l'accorderai à l'homme par la raiſon que l'homme le déſire !

Il ſerait bien doux en effet de ſurvivre à ſoi-même, de conſerver éternellement la plus excellente partie de ſon être dans la deſtruction de l'autre, de vivre à jamais avec ſes amis, &c. Cette chimère (à l'enviſager en ce ſeul ſens) ſerait conſolante dans des misères réelles. Voilà peut-être pourquoi on inventa autrefois le ſyſtême de la métempſycoſe ; mais ce ſyſtême a-t-il plus de vraiſemblance que les *Mille et une nuits* ? et n'eſt-il pas un fruit de l'imagination vive et abſurde de la plupart des philoſophes orientaux ? Mais je ſuppoſe, malgré toutes les vraiſemblances, que DIEU conſerve, après la mort de l'homme, ce qu'on appelle ſon *ame*, et qu'il abandonne l'ame de la brute au train de la deſtruction ordinaire de toutes choſes : je demande ce que l'homme y gagnera ; je demande ce que l'eſprit de *Jacques* a de commun avec *Jacques* quand il eſt mort ?

Ce qui conſtitue la perſonne de *Jacques*, ce qui fait que *Jacques* eſt ſoi-même, et le même qu'il était hier à ſes propres yeux, c'eſt qu'il ſe reſſouvient des idées qu'il avait hier, et que dans ſon entendement il unit ſon exiſtence d'hier à celle d'aujourd'hui ; car s'il

avait entièrement perdu la mémoire, ſon exiſtence paſſée lui ſerait auſſi étrangère que celle d'un autre homme ; il ne ſerait pas plus le *Jacques* d'hier, la même perſonne, qu'il ne ſerait *Socrate* ou *Céſar*. Or je ſuppoſe que *Jacques*, dans ſa dernière maladie, a perdu abſolument la mémoire, et meurt par conſéquent ſans être ce même *Jacques* qui a vécu : DIEU rendra-t-il à ſon ame cette mémoire qu'il a perdue ? créera-t-il de nouveau ces idées qui n'exiſtent plus ? en ce cas, ne ſera-ce pas un homme tout nouveau, auſſi différent du premier, qu'un Indien l'eſt d'un Européan ?

Mais on peut dire auſſi que *Jacques* ayant entièrement perdu la mémoire avant de mourir, ſon ame pourra la recouvrer de même qu'on la recouvre après l'évanouiſſement ou après un tranſport au cerveau ; car un homme qui a entièrement perdu la mémoire dans une grande maladie, ne ceſſe pas d'être le même homme lorſqu'il a recouvré la mémoire : donc l'ame de *Jacques*, s'il en a une, et qu'elle ſoit immortelle par la volonté du Créateur, comme on le ſuppoſe, pourra recouvrer la mémoire après ſa mort, tout comme elle la recouvre après l'évanouiſſement pendant la vie ; donc *Jacques* ſera le même homme.

Ces difficultés valent bien la peine d'être

propoſées, et celui qui trouvera une manière ſure de réſoudre l'équation de cette inconnue, ſera, je penſe, un habile homme.

Je n'avance pas davantage dans ces ténèbres ; je m'arrête où la lumière de mon flambeau me manque : c'eſt aſſez pour moi que je voie juſqu'où je peux aller. Je n'aſſure point que j'aie des démonſtrations contre la ſpiritualité et l'immortalité de l'ame ; mais toutes les vraiſemblances ſont contre elles ; et il eſt également injuſte et déraiſonnable de vouloir une démonſtration dans une recherche qui n'eſt ſuſceptible que de conjectures.

Seulement il faut prévenir l'eſprit de ceux qui croiraient la mortalité de l'ame contraire au bien de la ſociété, et les faire ſouvenir que les anciens Juifs, dont ils admirent les lois, croyaient l'ame matérielle et mortelle, ſans compter de grandes ſectes de philoſophes qui valaient bien les Juifs et qui étaient de fort honnêtes gens.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Si l'homme eſt libre.

PEUT-ETRE n'y a-t-il pas de queſtion plus ſimple que celle de la liberté ; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Les difficultés dont les philoſophes ont hériſſé cette matière, et la témérité qu'on a toujours eue de vouloir arracher de DIEU ſon ſecret et de concilier ſa préſcience avec le libre arbitre, ſont cauſe que l'idée de la liberté s'eſt obſcurcie à force de prétendre l'éclaircir. On s'eſt ſi bien accoutumé à ne plus prononcer ce mot *liberté*, ſans ſe reſſouvenir de toutes les difficultés qui marchent à ſa ſuite, qu'on ne s'entend preſque plus à préſent quand on demande ſi l'homme eſt libre.

Ce n'eſt plus ici le lieu de feindre un être doué de raiſon, lequel n'eſt point homme, et qui examine avec indifférence ce que c'eſt que l'homme ; c'eſt ici, au contraire, qu'il faut que chaque homme rentre dans ſoi-même, et qu'il ſe rende témoignage de ſon propre ſentiment.

Dépouillons d'abord la queſtion de toutes les chimères dont on a coutume de l'embarraſſer, et définiſſons ce que nous entendons par ce mot *liberté*. La liberté eſt uniquement

le pouvoir d'agir. Si une pierre se mouvait par son choix, elle serait libre; les animaux et les hommes ont ce pouvoir, donc ils sont libres. Je puis, à toute force, contester cette faculté aux animaux; je puis me figurer, si je veux abuser de ma raison, que les bêtes qui me ressemblent en tout le reste, diffèrent de moi en ce seul point. Je puis les concevoir comme des machines qui n'ont ni sensations, ni désirs, ni volonté, quoiqu'elles en aient toutes les apparences. Je forgerai des systêmes, c'est-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature; mais enfin, quand il s'agira de m'interroger moi-même, il faudra bien que j'avoue que j'ai une volonté, et que j'ai en moi le pouvoir d'agir, de remuer mon corps, d'appliquer ma pensée à telle ou telle considération, &c. Si quelqu'un vient me dire : Vous croyez avoir cette volonté, mais vous ne l'avez pas; vous avez un sentiment qui vous trompe, comme vous croyez voir le soleil large de deux pieds, quoiqu'il soit en grosseur, par rapport à la terre, à peu-près comme un million à l'unité.

Je répondrai à ce quelqu'un : Le cas est différent : DIEU ne m'a point trompé en me faisant voir ce qui est éloigné de moi d'une grosseur proportionnée à sa distance; telles sont les lois mathématiques de l'optique, que

je ne puis et ne dois apercevoir les objets qu'en raiſon directe de leur groſſeur et de leur éloignement ; et telle eſt la nature de mes organes, que ſi ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle d'une étoile, je ne pourrais voir aucun objet ſur la terre. Il en eſt de même du ſens de l'ouïe et de celui de l'odorat. Je n'ai les ſenſations plus ou moins fortes, toutes choſes égales, que ſelon que les corps ſonores et odoriférans ſont plus ou moins loin de moi. Il n'y a en cela aucune erreur : mais ſi je n'avais point de volonté, croyant en avoir une, DIEU m'aurait créé exprès pour me tromper ; de même que, s'il me feſait croire qu'il y a des corps hors de moi, quoiqu'il n'y en eût pas ; et il ne réſulterait rien de cette tromperie, ſinon une abſurdité dans la manière d'agir d'un Etre ſuprême infiniment ſage.

Et qu'on ne diſe pas qu'il eſt indigne d'un philoſophe de recourir ici à DIEU. Car premièrement, ce DIEU étant prouvé, il eſt démontré que c'eſt lui qui eſt la cauſe de ma liberté en cas que je ſois libre ; et qu'il eſt l'auteur abſurde de mon erreur, ſi m'ayant fait un être purement patient ſans volonté, il me fait accroire que je ſuis agent et que je ſuis libre.

Secondement, s'il n'y avait point de Dieu, qui eſt-ce qui m'aurait jeté dans l'erreur ? qui m'aurait donné ce ſentiment de liberté en

me mettant dans l'eſclavage ? ſerait-ce une matière qui d'elle-même ne peut avoir l'intelligence? Je ne puis être inſtruit ni trompé par la matière, ni recevoir d'elle la faculté de vouloir ; je ne puis avoir reçu de DIEU le ſentiment de ma volonté ſans en avoir une ; donc j'ai réellement une volonté, donc je ſuis un agent.

Vouloir et agir, c'eſt préciſément la même choſe qu'être libre. DIEU lui-même ne peut être libre que dans ce ſens. Il a voulu et il a agi ſelon ſa volonté. Si on ſuppoſait ſa volonté déterminée néceſſairement ; ſi on diſait : Il a été néceſſité à vouloir ce qu'il a fait, on tomberait dans une auſſi grande abſurdité que ſi on diſait : Il y a un Dieu, et il n'y a point de Dieu ; car ſi DIEU était néceſſité, il ne ſerait plus agent, il ſerait patient, et il ne ſerait plus Dieu.

Il ne faut jamais perdre de vue ces vérités fondamentales enchaînées les unes aux autres. Il y a quelque choſe qui exiſte, donc quelque être eſt de toute éternité, donc cet être exiſte par lui-même d'une néceſſité abſolue, donc il eſt infini, donc tous les autres êtres viennent de lui ſans qu'on ſache comment, donc il a pu leur communiquer la liberté comme il leur a communiqué le mouvement et la vie, donc il nous a donné cette liberté que nous ſentons

en nous ; comme il nous a donné la vie que nous ſentons en nous.

La liberté dans DIEU eſt le pouvoir de penſer toujours tout ce qu'il veut, et d'opérer toujours tout ce qu'il veut.

La liberté donnée de DIEU à l'homme, eſt le pouvoir faible, limité et paſſager, de s'appliquer à quelques penſées, et d'opérer certains mouvemens. La liberté des enfans qui ne réfléchiſſent point encore, et des eſpèces d'animaux qui ne réfléchiſſent jamais, conſiſte à vouloir et à opérer des mouvemens ſeulement. Sur quel fondement a-t-on pu imaginer qu'il n'y a point de liberté? Voici les cauſes de cette erreur : on a d'abord remarqué que nous avons ſouvent des paſſions violentes qui nous entraînent malgré nous. Un homme voudrait ne pas aimer une maîtreſſe infidelle, et ſes déſirs plus forts que la raiſon, le ramènent vers elle; on s'emporte à des actions violentes dans des mouvemens de colère qu'on ne peut maîtriſer; on ſouhaite de mener une vie tranquille, et l'ambition nous rejette dans le tumulte des affaires.

Tant de chaînes viſibles dont nous ſommes accablés preſque toute notre vie, ont fait croire que nous ſommes liés de même dans tout le reſte, et on a dit : L'homme eſt tantôt emporté avec une rapidité et des ſecouſſes

violentes dont il ſent l'agitation ; tantôt il eſt mené par un mouvement paiſible dont il n'eſt pas plus le maître ; c'eſt un eſclave qui ne ſent pas toujours le poids et la flétriſſure de ſes fers, mais il eſt toujours eſclave.

Ce raiſonnement, qui n'eſt que la logique de la faibleſſe humaine, eſt tout ſemblable à celui-ci : Les hommes ſont malades quelquefois, donc ils n'ont jamais de ſanté.

Or, qui ne voit l'impertinence de cette concluſion ? qui ne voit, au contraire, que de ſentir ſa maladie eſt une preuve indubitable qu'on a eu de la ſanté, et que ſentir ſon eſclavage et ſon impuiſſance, prouve invinciblement qu'on a eu de la puiſſance et de la liberté ?

Lorſque vous aviez cette paſſion furieuſe, votre volonté n'était plus obéie par vos ſens : alors vous n'étiez pas plus libre que lorſqu'une paralyſie vous empêche de mouvoir ce bras que vous voulez remuer. Si un homme était toute ſa vie dominé par des paſſions violentes, ou par des images qui occupaſſent ſans ceſſe ſon cerveau, il lui manquerait cette partie de l'humanité qui conſiſte à pouvoir penſer quelquefois ce qu'on veut ; et c'eſt le cas où ſont pluſieurs fous qu'on renferme, et même bien d'autres qu'on n'enferme pas.

Il eſt bien certain qu'il y a des hommes plus libres les uns que les autres, par la même raiſon que nous ne ſommes pas tous également éclairés, également robuſtes, &c. La liberté eſt la ſanté de l'ame ; peu de gens ont cette ſanté entière et inaltérable. Notre liberté eſt faible et bornée, comme toutes nos autres facultés. Nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuſe. Mais quelques efforts que nous faſſions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre notre raiſon ſouveraine de tous nos déſirs ; il y aura toujours dans notre ame comme dans notre corps, des mouvemens involontaires. Nous ne ſommes ni libres, ni ſages, ni forts, ni ſains, ni ſpirituels, que dans un très-petit degré. Si nous étions toujours libres, nous ſerions ce que DIEU eſt. Contentons-nous d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature. Mais ne nous figurons pas que nous manquons des choſes mêmes dont nous ſentons la jouiſſance, et parce que nous n'avons pas ces attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

Au milieu d'un bal ou d'une converſation vive, ou dans les douleurs d'une maladie qui appéſantira ma tête, j'aurai beau vouloir chercher combien ſait la trente-cinquième partie

de quatre-vingt-quinze tiers et demi, multipliés par vingt-cinq dix-neuvièmes et trois quarts ; je n'aurai pas la liberté de faire une combinaiſon pareille. Mais un peu de recueillement me rendra cette puiſſance que j'avais perdue dans le tumulte. Les ennemis les plus déterminés de la liberté ſont donc forcés d'avouer que nous avons une volonté qui eſt obéie quelquefois par nos ſens. » Mais cette » volonté, diſent-ils, eſt néceſſairement déter- » minée comme une balance toujours empor- » tée par le plus grand poids ; l'homme ne » veut que ce qu'il juge le meilleur ; ſon » entendement n'eſt pas le maître de ne pas » juger bon ce qui lui paraît bon. L'entende- » ment agit néceſſairement : la volonté eſt » déterminée par l'entendement ; donc la » volonté eſt déterminée par une volonté » abſolue, donc l'homme n'eſt pas libre. »

Cet argument qui eſt très-éblouiſſant, mais qui dans le fond n'eſt qu'un ſophiſme, a ſéduit beaucoup de monde, parce que les hommes ne font preſque jamais qu'entrevoir ce qu'ils examinent.

Voici en quoi conſiſte le défaut de ce raiſonnement. L'homme ne peut certainement vouloir que les choſes dont l'idée lui eſt préſente. Il ne pourrait avoir envie d'aller à l'opéra, s'il n'avait l'idée de l'opéra ; et il ne

ſouhaiterait

ſouhaiterait point d'y aller, et ne ſe déterminerait point à y aller, ſi ſon entendement ne lui repréſentait point ce ſpectacle comme une choſe agréable. Or, c'eſt en cela même que conſiſte ſa liberté ; c'eſt dans le pouvoir de ſe déterminer ſoi-même à faire ce qui lui paraît bon : vouloir ce qui ne lui ferait pas plaiſir, eſt une contradiction formelle et une impoſſibilité. L'homme ſe détermine à ce qui lui ſemble le meilleur, et cela eſt inconteſtable ; mais le point de la queſtion eſt de ſavoir s'il a en ſoi cette force mouvante, ce pouvoir primitif de ſe déterminer ou non. Ceux qui diſent : *L'aſſentiment de l'eſprit eſt néceſſaire et détermine néceſſairement la volonté*, ſuppoſent que l'eſprit agit phyſiquement ſur la volonté. Ils diſent une abſurdité viſible ; car ils ſuppoſent qu'une penſée eſt un petit être réel qui agit réellement ſur un autre être nommé la volonté ; et ils ne font pas réflexion que ces mots, *la volonté*, *l'entendement*, &c. ne ſont que des idées abſtraites, inventées pour mettre de la clarté et de l'ordre dans nos diſcours, et qui ne ſignifient autre choſe ſinon l'homme *penſant* et l'homme *voulant*. L'*entendement* et la *volonté* n'exiſtent donc pas réellement comme des êtres différens, et il eſt impertinent de dire que l'un agit ſur l'autre.

S'ils ne ſuppoſent pas que l'eſprit agiſſe

phyſiquement ſur la volonté, il faut qu'ils diſent, ou que l'homme eſt libre, ou que DIEU agit pour l'homme, détermine l'homme et eſt éternellement occupé à tromper l'homme ; auquel cas ils avouent au moins que DIEU eſt libre. Si DIEU eſt libre, la liberté eſt donc poſſible, l'homme peut donc l'avoir. Ils n'ont donc aucune raiſon pour dire que l'homme ne l'eſt pas.

Ils ont beau dire, l'homme eſt déterminé par le plaiſir ; c'eſt confeſſer, ſans qu'ils y penſent, la liberté, puiſque faire ce qui fait plaiſir, c'eſt être libre.

DIEU, encore une fois, ne peut être libre que de cette façon. Il ne peut opérer que ſelon ſon plaiſir. Tous les ſophiſmes contre la liberté de l'homme attaquent également la liberté de DIEU.

Le dernier refuge des ennemis de la liberté eſt cet argument-ci :

» DIEU ſait certainement qu'une choſe » arrivera ; il n'eſt donc pas au pouvoir de » l'homme de ne la pas faire. »

Premièrement remarquez que cet argument attaquerait encore cette liberté qu'on eſt obligé de reconnaître dans DIEU. On peut dire : DIEU ſait ce qui arrivera ; il n'eſt pas en ſon pouvoir de ne pas faire ce qui arrivera. Que prouve donc ce raiſonnement tant

rebattu ? rien autre chose sinon que nous ne savons et ne pouvons savoir ce que c'est que la prescience de DIEU, et que tous ses attributs sont pour nous des abymes impénétrables.

Nous savons démonstrativement que si DIEU existe, DIEU est libre ; nous savons en même temps qu'il sait tout, mais cette prescience et cette omniscience sont aussi incompréhensibles pour nous que son immensité, sa durée infinie déjà passée, sa durée infinie à venir, la création, la conservation de l'univers, et tant d'autres choses que nous ne pouvons ni nier, ni connaître.

Cette dispute sur la prescience de DIEU n'a causé tant de querelles que parce qu'on est ignorant et présomptueux. Que coûtait-il de dire : Je ne sais point ce que sont les attributs de DIEU, et je ne suis point fait pour embrasser son essence ? mais c'est ce qu'un bachelier ou licencié se gardera bien d'avouer : c'est ce qui les a rendus les plus absurdes des hommes, et fait d'une science sacrée un misérable charlatanisme.

CHAPITRE VIII.

De l'homme considéré comme un être sociable.

Le grand dessein de l'auteur de la nature semble être de conserver chaque individu un certain temps, et de perpétuer son espèce. Tout animal est toujours entraîné par un instinct invincible à tout ce qui peut tendre à sa conservation ; et il y a des momens où il est emporté par un instinct presque aussi fort à l'accouplement et à la propagation, sans que nous puissions jamais dire comment tout cela se fait.

Les animaux les plus sauvages et les plus solitaires sortent de leurs tanières quand l'amour les appelle, et se sentent liés pour quelques mois par des chaînes invisibles à des femelles et à des petits qui en naissent ; après quoi ils oublient cette famille passagère, et retournent à la férocité de leur solitude, jusqu'à ce que l'aiguillon de l'amour les force de nouveau à en sortir. D'autres espèces sont formées par la nature pour vivre toujours ensemble, les unes dans une société réellement policée, comme les abeilles, les fourmis, les castors, et quelques espèces d'oiseaux ; les autres sont seulement rassemblées par un

inſtinct plus aveugle qui les unit ſans objet et ſans deſſein apparent, comme les troupeaux ſur la terre et les harengs dans la mer.

L'homme n'eſt pas certainement pouſſé par ſon inſtinct à former une ſociété policée telle que les fourmis et les abeilles; mais à conſidérer ſes beſoins, ſes paſſions et ſa raiſon, on voit bien qu'il n'a pas dû reſter long-temps dans un état entièrement ſauvage.

Il ſuffit, pour que l'univers ſoit ce qu'il eſt aujourd'hui, qu'un homme ait été amoureux d'une femme. Le ſoin mutuel qu'ils auront eu l'un de l'autre, et leur amour naturel pour leurs enfans, aura bientôt éveillé leur induſtrie, et donné naiſſance au commencement groſſier des arts. Deux familles auront eu beſoin l'une de l'autre ſitôt qu'elles auront été formées, et de ces beſoins ſeront nées de nouvelles commodités.

L'homme n'eſt pas comme les autres animaux qui n'ont que l'inſtinct de l'amour propre et celui de l'accouplement; non-ſeulement il a cet amour propre néceſſaire pour ſa conſervation, mais il a auſſi pour ſon eſpèce une bienveillance naturelle qui ne ſe remarque point dans les bêtes.

Qu'une chienne voie en paſſant un chien de la même mère déchiré en mille pièces et tout ſanglant, elle en prendra un morceau

ſans concevoir la moindre pitié, et continuera ſon chemin; et cependant cette même chienne défendra ſon petit et mourra en combattant, plutôt que de ſouffrir qu'on le lui enlève.

Au contraire, que l'homme le plus ſauvage voie un joli enfant près d'être dévoré par quelque animal, il ſentira malgré lui une inquiétude, une anxiété que la pitié fait naître, et un déſir d'aller à ſon ſecours. Il eſt vrai que ce ſentiment de pitié et de bienveillance eſt ſouvent étouffé par la fureur de l'amour propre: auſſi la nature ſage ne devait pas nous donner plus d'amour pour les autres que pour nous-mêmes; c'eſt déjà beaucoup que nous ayons cette bienveillance qui nous diſpoſe à l'union avec les hommes.

Mais cette bienveillance ſerait encore un faible ſecours pour nous faire vivre en ſociété: elle n'aurait jamais pu ſervir à fonder de grands empires et des villes floriſſantes, ſi nous n'avions pas eu de grandes paſſions.

Ces paſſions, dont l'abus fait, à la vérité, tant de mal, ſont en effet la principale cauſe de l'ordre que nous voyons aujourd'hui ſur la terre. L'orgueil eſt ſur-tout le principal inſtrument avec lequel on a bâti ce bel édifice de la ſociété. A peine les beſoins eurent raſſemblé quelques hommes, que les plus adroits d'entre eux s'aperçurent que tous ces hommes étaient

nés avec un orgueil indomptable auſſi bien qu'avec un penchant invincible pour le bien-être.

Il ne fut pas difficile de leur perſuader que, s'ils feſaient, pour le bien commun de la ſociété, quelque choſe qui leur coûtait un peu de leur bien-être, leur orgueil en ſerait amplement dédommagé.

On diſtingua donc de bonne heure les hommes en deux claſſes ; la première, des hommes divins qui ſacrifient leur amour propre au bien public ; la ſeconde, des miſérables qui n'aiment qu'eux-mêmes : tout le monde voulut et veut être encore de la première claſſe, quoique tout le monde ſoit, dans le fond du cœur, de la ſeconde ; et les hommes les plus lâches et les plus abandonnés à leurs propres déſirs crièrent plus haut que les autres qu'il fallait tout immoler au bien public. L'envie de commander, qui eſt une des branches de l'orgueil, et qui ſe remarque auſſi viſiblement dans un pédant de collége et dans un bailli de village, que dans un pape et dans un empereur, excita encore puiſſamment l'induſtrie humaine pour amener les hommes à obéir à d'autres hommes ; il fallut leur faire connaître clairement qu'on en ſavait plus qu'eux, et qu'on leur ſerait utile.

Il fallut ſur-tout ſe ſervir de leur avarice

pour acheter leur obéiſſance. On ne pouvait leur donner beaucoup ſans avoir beaucoup; et cette fureur d'acquérir les biens de la terre ajoutait tous les jours de nouveaux progrès à tous les arts.

Cette machine n'eût pas encore été loin ſans le ſecours de l'envie, paſſion très-naturelle, que les hommes déguiſent toujours ſous le nom d'émulation. Cette envie réveilla la pareſſe et aiguiſa le génie de quiconque vit ſon voiſin heureux et puiſſant. Ainſi, de proche en proche, les paſſions ſeules réunirent les hommes et tirèrent du ſein de la terre tous les arts et tous les plaiſirs. C'eſt avec ce reſſort que DIEU, appellé par *Platon* l'éternel géomètre, et que j'appelle ici l'éternel machiniſte, a animé et embelli la nature : les paſſions ſont les roues qui font aller toutes ces machines.

Les raiſonneurs de nos jours, qui veulent établir la chimère que l'homme était né ſans paſſions, et qu'il n'en a eu que pour avoir déſobéi à DIEU, auraient bien fait de dire que l'homme était d'abord une belle ſtatue, que DIEU avait formée, et que cette ſtatue fut depuis animée par le diable.

L'amour propre et toutes ſes branches ſont auſſi néceſſaires à l'homme que le ſang qui coule dans ſes veines; et ceux qui veulent lui

ôter ſes paſſions parce qu'elles ſont dangereuſes, reſſemblent à celui qui voudrait ôter à un homme tout ſon ſang parce qu'il peut tomber en apoplexie.

Que dirions-nous de celui qui prétendrait que les vents ſont une invention du diable, parce qu'ils ſubmergent quelques vaiſſeaux; et qui ne ſongerait pas que c'eſt un bienfait de DIEU, par lequel le commerce réunit tous les endroits de la terre que des mers immenſes diviſent? Il eſt donc très-clair que c'eſt à nos paſſions et à nos beſoins que nous devons cet ordre et ces inventions utiles dont nous avons enrichi l'univers; et il eſt très-vraiſemblable que DIEU ne nous a donné ces beſoins, ces paſſions, qu'afin que notre induſtrie les tournât à notre avantage. Que ſi beaucoup d'hommes en ont abuſé, ce n'eſt pas à nous à nous plaindre d'un bienfait dont on a fait un mauvais uſage. DIEU a daigné mettre ſur la terre mille nourritures délicieuſes pour l'homme : la gourmandiſe de ceux qui ont tourné cette nourriture en poiſon mortel pour eux, ne peut ſervir de reproche contre la Providence.

CHAPITRE IX.

De la vertu et du vice.

POUR qu'une ſociété ſubſiſtât, il fallait des lois, comme il fallut des règles à chaque jeu. La plupart de ces lois ſemblent arbitraires; elles dépendent des intérêts, des paſſions et des opinions de ceux qui les ont inventées, et de la nature du climat où les hommes ſe ſont aſſemblés en ſociété. Dans un pays chaud, où le vin rendrait furieux, on a jugé à propos de faire un crime d'en boire; en d'autres climats plus froids, il y a de l'honneur à s'enivrer. Ici, un homme doit ſe contenter d'une femme; là, il lui eſt permis d'en avoir autant qu'il peut en nourrir. Dans un autre pays, les pères et les mères ſupplient les étrangers de vouloir bien coucher avec leurs filles; par-tout ailleurs, une fille qui s'eſt livrée à un homme eſt déshonorée. A Sparte, on encourageait l'adultère; à Athènes, il était puni de mort. Chez les Romains, les pères eurent droit de vie et de mort ſur leurs enfans; en Normandie, un père ne peut pas ôter ſeulement une obole de ſon bien au fils le plus déſobéiſſant. Le nom de roi eſt ſacré chez

beaucoup de nations, et en abomination dans d'autres.

Mais tous ces peuples, qui ſe conduiſent ſi différemment, ſe réuniſſent tous en ce point, qu'ils appellent *vertueux* ce qui eſt conforme aux lois qu'ils ont établies, et *criminel* ce qui leur eſt contraire. Ainſi un homme qui s'oppoſera, en Hollande, au pouvoir arbitraire, ſera un homme très-vertueux; et celui qui voudra établir en France un gouvernement républicain, ſera condamné au dernier ſupplice. Le même juif qui, à Metz, ſerait envoyé aux galères s'il avait deux femmes, en aura quatre à Conſtantinople, et en ſera plus eſtimé des muſulmans.

La plupart des lois ſe contrarient ſi viſiblement, qu'il importe aſſez peu par quelles lois un Etat ſe gouverne; mais ce qui importe beaucoup, c'eſt que les lois, une fois établies, ſoient exécutées. Ainſi, il n'eſt d'aucune conſéquence qu'il y ait telles ou telles règles pour les jeux de dés et de cartes; mais on ne ne pourra jouer un ſeul moment ſi l'on ne ſuit pas à la rigueur ces règles arbitraires dont on ſera convenu. (2)

(2). Nous croyons au contraire qu'il ne doit y avoir preſque rien d'arbitraire dans les lois. 1°. La raiſon ſuffit pour nous faire connaître les droits des hommes, droits qui dérivent tous de cette maxime ſimple, qu'entre deux êtres ſenſibles, égaux par la nature, il eſt contre l'ordre

La vertu et le vice, le bien et le mal moral, eſt donc, en tout pays, ce qui eſt utile ou nuiſible à la ſociété; et dans tous les lieux et dans tous les temps, celui qui ſacrifie le plus au public eſt celui qu'on appellera le plus vertueux. Il paraît donc que les bonnes actions ne ſont autre choſe que les actions dont nous retirons de l'avantage, et les crimes, les actions qui nous ſont contraires. La vertu eſt l'habitude de faire

que l'un faſſe ſon bonheur aux dépens de l'autre. 2°. La raiſon montre également qu'il eſt utile en général au bien des ſociétés que les droits de chacun ſoient reſpectés, et que c'eſt en aſſurant ces droits d'une manière inviolable qu'on peut parvenir, ſoit à procurer à l'eſpèce humaine tout le bonheur dont elle eſt ſuſceptible, ſoit à le partager entre les individus avec la plus grande égalité poſſible. Qu'on examine enſuite les différentes lois, on verra que les unes tendent à maintenir ces droits, que les autres y donnent atteinte; que les unes ſont conformes à l'intérêt général, que les autres y ſont contraires. Elles ſont donc ou juſtes ou injuſtes par elles-mêmes. Il ne ſuffit donc pas que la ſociété ſoit réglée par des lois, il faut que ces lois ſoient juſtes. Il ne ſuffit pas que les individus ſe conforment aux lois établies, il faut que ces lois elles-mêmes ſe conforment à ce qu'exige le maintien du droit de chacun.

Dire qu'il eſt arbitraire de faire cette loi ou une loi contraire, ou de n'en pas faire du tout, c'eſt ſeulement avouer qu'on ignore ſi cette loi eſt conforme ou contraire à la juſtice. Un médecin peut dire: Il eſt indifférent de donner à ce malade de l'émétique ou de l'ipécacuanha; mais cela ſignifie, il faut lui donner un vomitif, et j'ignore lequel des deux remèdes convient le mieux à ſon état. Dans la légiſlation, comme dans la médecine, comme dans les travaux des arts phyſiques, il n'y a de l'arbitraire que parce que nous ignorons les conſéquences des deux moyens qui dès-lors nous paraiſſent indifférens. L'arbitraire naît de notre ignorance et non de la nature des choſes.

de ces choſes qui plaiſent aux hommes, et le vice, l'habitude de faire des choſes qui leur déplaiſent.

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat ſoit préciſément ce qu'on appelle vice dans un autre, et que la plupart des règles du bien et du mal diffèrent comme les langages et les habillemens, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois naturelles dont les hommes ſont obligés de convenir par tout l'univers, malgré qu'ils en aient. DIEU n'a pas dit, à la vérité, aux hommes : Voici des lois que je vous donne de ma bouche, par leſquelles je veux que vous vous gouverniez; mais il a fait dans l'homme ce qu'il a fait dans beaucoup d'autres animaux. Il a donné aux abeilles un inſtinct puiſſant, par lequel elles travaillent et ſe nourriſſent enſemble, et il a donné à l'homme certains ſentimens dont il ne peut jamais ſe défaire, et qui ſont les liens éternels et les premières lois de la ſociété dans laquelle il a prévu que les hommes vivraient. La bienveillance pour notre eſpèce eſt née, par exemple, avec nous, et agit toujours en nous, à moins qu'elle ne ſoit combattue par l'amour propre, qui doit toujours l'emporter ſur elle. Ainſi un homme eſt toujours porté à aſſiſter un autre homme quand il ne lui en coûte rien. Le ſauvage le plus barbare revenant

du carnage, et dégouttant du ſang des ennemis qu'il a mangés, s'attendrira à la vue des ſouffrances de ſon camarade, et lui donnera tous les ſecours qui dépendront de lui.

L'adultère et l'amour des garçons ſeront permis chez beaucoup de nations; mais vous n'en trouverez aucune dans laquelle il ſoit permis de manquer à ſa parole, parce que la ſociété peut bien ſubſiſter entre des adultères et des garçons qui s'aiment, mais non pas entre des gens qui ſe feraient gloire de ſe tromper les uns les autres.

Le larcin était en honneur à Sparte, parce que tous les biens étaient communs; mais, dès que vous avez établi le *tien* et le *mien*, il vous ſera alors impoſſible de ne pas regarder le vol comme contraire à la ſociété, et par conſéquent comme injuſte.

Il eſt ſi vrai que le bien de la ſociété eſt la ſeule meſure du bien et du mal moral, que nous ſommes forcés de changer, ſelon le beſoin, toutes les idées que nous nous ſommes formées du juſte et de l'injuſte.

Nous avons de l'horreur pour un père qui couche avec ſa fille, et nous flétriſſons auſſi du nom d'inceſtueux le frère qui abuſe de ſa ſœur; mais dans une colonie naiſſante où il ne reſtera qu'un père avec un fils et deux filles, nous regarderons comme une très-bonne action le

ſoin que prendra cette famille de ne pas laiſſer périr l'eſpèce.

Un frère qui tue ſon frère eſt un monſtre; mais un frère qui n'aurait eu d'autre moyen de ſauver ſa patrie que de ſacrifier ſon frère, ferait un homme divin.

Nous aimons tous la vérité, et nous en feſons une vertu, parce qu'il eſt de notre intérêt de n'être pas trompés. Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au menſonge, que de toutes les mauvaiſes actions, c'eſt la plus facile à cacher, et celle qui coûte le moins à commettre; mais dans combien d'occaſions le menſonge ne devient-il pas une action héroïque? Quand il s'agit, par exemple, de ſauver un ami, celui qui, en ce cas, dirait la vérité, ferait couvert d'opprobre; et nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent, et un frère qui, pouvant conſerver la vie à ſon frère par un menſonge, aimerait mieux l'abandonner en diſant vrai. La mémoire de M. de *Thou*, qui eut le cou coupé pour n'avoir pas révélé la conſpiration de *Cinq-Mars*, eſt en bénédiction chez les Français; s'il n'avait point menti, elle aurait été en horreur.

Mais, me dira-t-on, ce ne ſera donc que par rapport à nous qu'il y aura du crime et de la vertu, du bien et du mal moral; il n'y aura

Tous ces princes, qui ont fait tant de mal aux hommes, ſont les premiers à crier que DIEU a donné des règles du bien et du mal. Il n'y a aucun de ces fléaux de la terre qui ne faſſe des actes ſolennels de religion; et je ne vois pas qu'on gagne beaucoup à avoir de pareilles règles. C'eſt un malheur attaché à l'humanité que, malgré toute l'envie que nous avons de nous conſerver, nous nous détruiſons mutuellement avec fureur et avec folie. Preſque tous les animaux ſe mangent les uns les autres, et dans l'eſpèce humaine, les mâles s'exterminent par la guerre. Il ſemble encore que DIEU ait prévu cette calamité en feſant naître parmi nous plus de mâles que de femelles. En effet, les peuples qui ſemblent avoir ſongé de plus près aux intérêts de l'humanité, et qui tiennent des regiſtres exacts des naiſſances et des morts, ſe ſont aperçus que, l'un portant l'autre, il naît tous les ans un douzième de mâles plus que de femelles.

De tout ceci, il ſera aiſé de voir qu'il eſt très-vraiſemblable que tous ces meurtres et ces brigandages ſont funeſtes à la ſociété, ſans intéreſſer en rien la Divinité. DIEU a mis les hommes et les animaux ſur la terre; c'eſt à eux de s'y conduire de leur mieux. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée! malheur au taureau qui ſera attaqué

par un lion, et aux moutons qui ſeront rencontrés par les loups. Mais, ſi un mouton allait dire à un loup : Tu manques au bien moral, et DIEU te punira ; le loup lui répondrait : Je fais mon bien phyſique, et il y a apparence que DIEU ne ſe ſoucie pas trop que je te mange ou non. Tout ce que le mouton avait de mieux à faire, c'était de ne pas s'écarter du berger et du chien qui pouvait le défendre.

Plût au ciel qu'en effet un Etre ſuprême nous eût donné des lois, et nous eût propoſé des peines et des récompenſes ! qu'il nous eût dit : Ceci eſt vice en ſoi, ceci eſt vertu en ſoi. Mais nous ſommes ſi loin d'avoir des règles du bien et du mal, que de tous ceux qui ont oſé donner des lois aux hommes de la part de DIEU, il n'y en a pas un qui ait donné la dix-millième partie des règles dont nous avons beſoin dans la conduite de la vie.

Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a plus qu'à s'abandonner ſans réſerve à toutes les fureurs de ſes déſirs effrénés, et que, n'ayant en ſoi ni vertu, ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord que cet homme voie s'il a une armée de cent mille ſoldats bien affectionnés à ſon ſervice ; encore riſquera-t-il beaucoup en ſe déclarant ainſi l'ennemi du genre humain. Mais, ſi cet homme n'eſt qu'un ſimple particulier, pour peu qu'il

ait de raiſon, il verra qu'il a choiſi un très-mauvais parti, et qu'il ſera puni infailliblement, ſoit par les châtimens ſi ſagement inventés par les hommes contre les ennemis de la ſociété, ſoit par la ſeule crainte du châtiment, laquelle eſt un ſupplice aſſez cruel par elle-même. Il verra que la vie de ceux qui bravent les lois eſt d'ordinaire la plus miſérable. Il eſt moralement impoſſible qu'un méchant homme ne ſoit pas reconnu ; et dès qu'il eſt ſeulement ſoupçonné, il doit s'apercevoir qu'il eſt l'objet du mépris et de l'horreur. Or, DIEU nous a ſagement doués d'un orgueil qui ne peut jamais ſouffrir que les autres hommes nous haïſſent et nous mépriſent : être mépriſé de ceux avec qui l'on vit eſt une choſe que perſonne n'a jamais pu et ne pourra jamais ſupporter. C'eſt peut-être le plus grand frein que la nature ait mis aux injuſtices des hommes ; c'eſt par cette crainte mutuelle que DIEU a jugé à propos de les lier. Ainſi tout homme raiſonnable conclura qu'il eſt viſiblement de ſon intérêt d'être honnête homme. La connaiſſance qu'il aura du cœur humain et la perſuaſion où il ſera qu'il n'y a en ſoi ni vertu ni vice, ne l'empêchera jamais d'être bon citoyen et de remplir tous les devoirs de la vie. Auſſi remarque-t-on que les philoſophes (qu'on baptiſe du nom d'incrédules et de

libertins) ont été dans tous les temps les plus honnêtes gens du monde. Sans faire ici une liſte de tous les grands hommes de l'antiquité, on ſait que *la Mothe le Vayer*, précepteur du frère de *Louis XIII*, *Bayle*, *Locke*, *Spinoſa*, milord *Shaftesbury*, *Collins*, &c. étaient des hommes d'une vertu rigide; et ce n'eſt pas ſeulement la crainte du mépris des hommes qui a fait leurs vertus, c'était le goût de la vertu même. Un eſprit droit eſt honnête homme par la même raiſon que celui qui n'a pas le goût dépravé préfère d'excellent vin de Nuits à du vin de Brie, et des perdrix du Mans à de la chair de cheval. Une ſaine éducation perpétue ces ſentimens chez tous les hommes, et de-là eſt venu ce ſentiment univerſel qu'on appelle *honneur*, dont les plus corrompus ne peuvent ſe défaire, et qui eſt le pivot de la ſociété. Ceux qui auraient beſoin du ſecours de la religion pour être honnêtes gens, ſeraient bien à plaindre, et il faudrait que ce fuſſent des monſtres de la ſociété, s'ils ne trouvaient pas en eux-mêmes les ſentimens néceſſaires à cette ſociété, et s'ils étaient obligés d'emprunter d'ailleurs ce qui doit ſe trouver dans notre nature.

LE

PHILOSOPHE

IGNORANT.

LE

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

PREMIERE QUESTION.

QUI es-tu? d'où viens-tu, que fais-tu? que deviendras-tu? C'eſt une queſtion qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, et comment le même terrain produit des fruits ſi divers; ces êtres inſenſibles et muets, quoiqu'enrichis d'une faculté divine, me laiſſent à mon ignorance et à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différens, qui tous ont le mouvement et le communiquent, qui jouiſſent des mêmes ſenſations que moi, qui ont une meſure d'idées et de mémoire avec toutes les paſſions. Ils ſavent encore moins que moi ce qu'ils ſont, pourquoi ils ſont et ce qu'ils deviennent.

Je ſoupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes, les ſoleils innombrables qui rempliſſent l'eſpace, ſont peuplés d'êtres ſenſibles et penſans, mais une barrière éternelle nous ſépare, et aucun de ces habitans des autres globes ne s'eſt communiqué à nous.

M. le prieur, dans le *Spectacle de la nature*, a dit à M. le chevalier que les aſtres étaient faits pour la terre, et la terre, ainſi que les animaux, pour l'homme. Mais, comme le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour du ſoleil; comme les mouvemens réguliers et proportionnels des aſtres peuvent éternellement ſubſiſter ſans qu'il y ait des hommes; comme il y a ſur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes ſemblables, j'ai penſé que M. le prieur avait un peu trop d'amour propre en ſe flattant que tout avait été fait pour lui. J'ai vu que l'homme, pendant ſa vie, eſt dévoré par tous les animaux, s'il eſt ſans défenſe, et que tous le dévorent encore après ſa mort. Ainſi j'ai eu de la peine à concevoir que M. le prieur et M. le chevalier fuſſent les rois de la nature. Eſclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être roi, reſſerré dans un point, et entouré de l'immenſité, je commence par me chercher moi-même.

II.

Notre faibleſſe.

Je ſuis un faible animal; je n'ai, en naiſſant, ni force, ni connaiſſance, ni inſtinct; je ne peux même me traîner à la mamelle de ma

mère, comme font tous les quadrupèdes; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand mes organes commencent à se développer. Cette force augmente en moi jusqu'au temps où, ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même jusqu'à son terme, et ensuite s'évanouit insensiblement par degrés.

Quelle est cette mécanique qui accroît de moment en moment les forces de mes membres jusqu'à la borne prescrite? Je l'ignore, et ceux qui ont passé leur vie à chercher cette cause n'en savent pas plus que moi.

Quel est cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conserve dans ma mémoire? Ceux qui sont payés pour le savoir l'ont inutilement cherché; nous sommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III.

Comment puis-je penser?

Les livres faits depuis deux mille ans m'ont-ils appris quelque chose? Il nous vient quelquefois des envies de savoir comment nous pensons, quoiqu'il nous prenne

247230

rarement l'envie de ſavoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raiſon; je lui ai demandé ce qu'elle eſt: cette queſtion l'a toujours confondue.

J'ai eſſayé de découvrir par elle ſi les mêmes reſſorts qui me font digérer, qui me font marcher, ſont ceux par leſquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment et pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim feſait languir mon corps, et comment elles renaiſſaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une ſi grande différence entre des penſées et la nourriture, ſans laquelle je ne penſerais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une ſubſtance qui raiſonnait, et une autre ſubſtance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous ſommes deux, j'ai ſenti groſſièrement que je ſuis un ſeul; et cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes ſemblables, qui cultivent la terre notre mère commune, avec beaucoup d'induſtrie, s'ils ſentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philoſophie qu'ils poſſédaient en eux une ſubſtance immortelle, et cependant formée de rien, exiſtante ſans étendue, agiſſant ſur leurs nerfs ſans y

toucher, envoyée expreſſément dans le ventre de leur mère ſix ſemaines après leur conception; ils ont cru que je voulais rire, et ont continué à labourer leurs champs ſans me répondre.

IV.

M'eſt-il néceſſaire de ſavoir?

VOYANT donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas ſeulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, et ne ſe doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière, de l'eſprit, &c., voyant même qu'ils ſe moquaient ſouvent de ce que je voulais le ſavoir, j'ai ſoupçonné qu'il n'était point du tout néceſſaire que nous le ſuſſions. J'ai penſé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient; et j'ai cru que les choſes auxquelles nous ne pouvions atteindre ne ſont pas notre partage. Mais malgré ce déſeſpoir, je ne laiſſe pas de déſirer d'être inſtruit, et ma curioſité trompée eſt toujours inſatiable.

V.

Ariſtote, Deſcartes, et Gaſſendi.

ARISTOTE commence par dire que l'incrédulité eſt la ſource de la ſageſſe ; *Deſcartes* a délayé cette penſée, et tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me diſent. Ce *Deſcartes* ſur-tout, après avoir fait ſemblant de douter, parle d'un ton ſi affirmatif de ce qu'il n'entend point ; il eſt ſi sûr de ſon fait quand il ſe trompe groſſièrement en phyſique ; il a bâti un monde ſi imaginaire ; ſes tourbillons et ſes trois élémens ſont d'un ſi prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit ſur l'ame, après qu'il m'a tant trompé ſur les corps. Qu'on faſſe ſon éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne faſſe pas celui de ſes romans philoſophiques, mépriſés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit, ou il feint de croire que nous naiſſons avec des penſées métaphyſiques. J'aimerais autant dire qu'*Homère* naquit avec l'Iliade dans la tête. Il eſt bien vrai qu'*Homère* en naiſſant avait un cerveau tellement conſtruit, qu'ayant enſuite acquis des idées poëtiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en compoſa enfin l'Iliade.

Nous apportons en naiſſant le germe de tout ce qui ſe développe en nous ; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées que *Raphaël* et *Michel-Ange* n'apportèrent en naiſſant de pinceaux et de couleurs.

Deſcartes, pour tâcher d'accorder les parties éparſes de ſes chimères, ſuppoſa que l'homme penſe toujours ; j'aimerais autant imaginer que les oiſeaux ne ceſſent jamais de voler, ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir, et ceux-là de voler.

Pour peu que l'on conſulte ſon expérience et celle du genre humain, on eſt bien convaincu du contraire. Il n'y a perſonne d'aſſez fou pour croire fermement qu'il aît penſé toute ſa vie, le jour et la nuit ſans interruption, depuis qu'il était fœtus juſqu'à ſa dernière maladie. La reſſource de ceux qui ont voulu défendre ce roman a été de dire qu'on penſait toujours, mais qu'on ne s'en apercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange, et qu'on court à cheval, ſans le ſavoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées ; comment pouvez-vous affirmer que vous en avez ? *Gaſſendi* ſe moqua comme il le devait de ce ſyſtême extravagant. Savez-vous ce qui en arriva ? on prit *Gaſſendi* et *Deſcartes* pour des athées ; parce qu'ils raiſonnaient.

VI.

Les bêtes.

De ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes en avaient toujours aussi ; car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maître auquel il obéit, et du gibier qu'il lui rapporte. Il est évident qu'il a de la mémoire, et qu'il combine quelques idées. Ainsi donc, si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son ame, la pensée du chien était aussi l'essence de la sienne, et si l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les animaux en eussent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons et de la matière cannelée osa dire que les bêtes étaient de pures machines qui cherchaient à manger sans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du sentiment pour n'éprouver jamais la moindre sensation, qui criaient sans douleur, qui témoignaient leur plaisir sans joie, qui possédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, et qui étaient ainsi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce ſyſtême était auſſi ridicule que l'autre; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance on le traita d'impie ; on prétendit que ce ſyſtême répugnait à l'écriture ſainte, qui dit dans la Genèſe, *que* DIEU *a fait un pacte avec les animaux, et qu'il leur redemandera le ſang des hommes qu'ils auront mordus et mangés;* ce qui ſuppoſe manifeſtement dans les bêtes l'intelligence, la connaiſſance du bien et du mal.

VII.

L'expérience.

Ne mêlons jamais l'écriture ſainte dans nos diſputes philoſophiques : ce ſont des choſes trop hétérogènes, et qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons ſavoir par nous-mêmes, et cela ſe réduit à bien peu de choſe. Il faut avoir renoncé au ſens commun pour ne pas convenir que nous ne ſavons rien au monde que par l'expérience ; et certainement ſi nous ne parvenons que par l'expérience, et par une ſuite de tâtonnemens et de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles et légères du corps, de l'eſpace, du temps, de l'infini, de DIEU même, ce n'eſt pas la peine que l'auteur de

la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait ensuite qu'un très-petit nombre d'hommes qui en faſſent uſage.

Nous ſommes tous ſur les objets de notre ſcience, comme les amans ignorans *Daphnis* et *Chloé*, dont *Longus* nous a dépeint les amours et les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de temps pour deviner comment ils pouvaient ſatisfaire leurs déſirs, parce que l'expérience leur manquait. La même choſe arriva à l'empereur *Léopold* et au fils de *Louis XIV*, il fallut les inſtruire. S'ils avaient eu des idées innées, il eſt à croire que la nature ne leur eût pas refuſé la principale et la ſeule néceſſaire à la conſervation de l'eſpèce humaine.

VIII.

Subſtance.

Ne pouvant avoir aucune notion que par expérience, il eſt impoſſible que nous puiſſions jamais ſavoir ce que c'eſt que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette ſubſtance; mais ce mot même *ſubſtance*, *ce qui eſt deſſous*, nous avertit aſſez que ce deſſous nous ſera inconnu à

jamais : quelque chose que nous découvrions de ses apparences, il restera toujours ce dessous à découvrir. Par la même raison nous ne saurons jamais par nous-mêmes ce que c'est qu'esprit. C'est un mot qui originairement signifie *souffle*, et dont nous nous sommes servis pour tâcher d'exprimer vaguement et grossièrement ce qui nous donne des pensées. Mais quand même, par un prodige qui n'est pas à supposer, nous aurions quelque légère idée de la substance de cet esprit, nous ne serions pas plus avancés ; nous ne pourrions jamais deviner comment cette substance reçoit des sentimens et des pensées. Nous savons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous ? c'est le secret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX.

Bornes étroites.

NOTRE intelligence est très-bornée, ainsi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robustes que les autres ; il y a aussi des *Hercules* en fait de pensées : mais au fond cette supériorité est fort peu de chose. L'un soulevera dix fois plus de matière que moi, l'autre pourra faire

de tête et ſans papier une diviſion de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en diviſer que trois ou quatre avec une extrême peine; c'eſt à quoi ſe réduira cette force tant vantée; mais elle trouvera bien vîte ſa borne; et c'eſt pourquoi dans les jeux de combinaiſon, nul homme, après s'y être formé par toute ſon application et par un long uſage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il faſſe, au-delà du degré qu'il a pu atteindre; il a frappé à la borne de ſon intelligence. Il faut même abſolument que cela ſoit ainſi; ſans quoi nous irions de degré en degré juſqu'à l'infini.

X.

Découvertes impoſſibles.

DANS ce cercle étroit où nous ſommes, voyons donc ce que nous ſommes condamnés à ignorer, et ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déjà vu qu'aucun premier reſſort, aucun premier principe ne peut être ſaiſi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté? nous ſommes ſi accoutumés à ce phénomène incompréhenſible, que très-peu y font attention; et quand nous voulons rechercher la

cauſe d'un effet ſi commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté et l'obéiſſance de notre membre, c'eſt-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'une à l'autre, nulle raiſon, nulle apparence de cauſe; et nous ſentons que nous y penſerions une éternité ſans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraiſemblance.

XI.

Déſeſpoir fondé.

AINSI arrêtés dès le premier pas, et nous repliant vainement ſur nous-mêmes, nous ſommes effrayés de nous chercher toujours, et de ne nous trouver jamais. Nul de nos ſens n'eſt explicable.

Nous ſavons bien à peu près, avec le ſecours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au ſoleil; mais qu'eſt-ce que le ſoleil? et pourquoi tourne-t-il ſur ſon axe? et pourquoi en un ſens plutôt qu'en un autre? et pourquoi Saturne et nous tournons-nous autour de cet aſtre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident? non-ſeulement nous ne ſatisferons jamais à cette queſtion, mais nous n'entreverrons jamais la

moindre poſſibilité d'en imaginer ſeulement une cauſe phyſique. Pourquoi ? c'eſt que le nœud de cette difficulté eſt dans le premier principe des choſes.

Il en eſt de ce qui agit au dedans de nous, comme de ce qui agit dans les eſpaces immenſes de la nature. Il y a dans l'arrangement des aſtres, et dans la conformation d'un ciron et de l'homme, un premier principe dont l'accès doit néceſſairement nous être interdit. Car ſi nous pouvions connaître notre premier reſſort, nous en ſerions les maîtres, nous ſerions des dieux. Eclairciſſons cette idée, et voyons ſi elle eſt vraie.

Suppoſons que nous trouvions en effet la cauſe de nos ſenſations, de nos penſées, de nos mouvemens, comme nous avons ſeulement découvert dans les aſtres la raiſon des éclipſes et des différentes phaſes de la lune et de Vénus, il eſt clair que nous prédirions alors nos ſenſations, nos penſées et nos déſirs réſultans de ces ſenſations, comme nous prédiſons les phaſes et les éclipſes. Connaiſſant donc ce qui devrait ſe paſſer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement, par le jeu de cette machine, de quelle manière ou agréable ou funeſte nous devrions être affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainſi qu'on en convient,

nos mouvemens intérieurs en plusieurs circonstances. Par exemple, je me sens disposé à la colère, ma réflexion et ma volonté en répriment les accès naissans. Je verrais, si je connaissais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je suis disposé pour demain, toute la suite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir sur cette suite d'idées et de sentimens la même puissance que j'exerce quelquefois sur les sentimens et sur les pensées actuelles, que je détourne et que je réprime. Je me trouverais précisément dans le cas de tout homme qui peut retarder et accélérer à son gré le mouvement d'une horloge, celui d'un vaisseau, celui de toute machine connue.

Dans cette supposition, étant le maître des idées qui me sont destinées demain, je le serais pour le jour suivant, je le serais pour le reste de ma vie; je pourrais donc être toujours tout-puissant sur moi-même, je serais le dieu de moi-même. (1) Je sens assez que

(1) Ce raisonnement nous paraît sujet à plusieurs difficultés. 1°. Ce pouvoir, si l'homme venait à l'acquérir, changerait en quelque sorte sa nature; mais ce n'est pas une raison pour être sûr qu'il ne peut l'acquérir. 2°. On pourrait connaître la cause de toutes nos sensations, de tous nos sentimens, et cependant n'avoir point le pouvoir, soit de détourner les impressions des objets extérieurs, soit d'empêcher les effets qui peuvent résulter d'une distraction, d'un mauvais calcul. 3°. Il y a un grand nombre de degrés entre

cet état eſt incompatible avec ma nature ; il eſt donc impoſſible que je puiſſe rien connaître du premier principe qui me fait penſer et agir.

XII.

Faibleſſe des hommes.

Ce qui eſt impoſſible à ma nature ſi faible, ſi bornée, et qui eſt d'une durée ſi courte, eſt-il impoſſible dans d'autres globes, dans d'autres eſpèces d'êtres ? Y a-t-il des intelligences ſupérieures, maîtreſſes de toutes leurs idées, qui penſent et qui ſentent tout ce qu'elles veulent ? Je n'en ſais rien ; je ne connais que ma faibleſſe, je n'ai aucune notion de la force des autres.

notre ignorance actuelle et cette connaiſſance parfaite de notre nature ; l'eſprit humain pourrait parcourir les différens degrés de cette échelle ſans jamais parvenir au dernier ; mais chaque degré ajouterait à nos connaiſſances réelles, et ces connaiſſances pourraient être utiles. Il en ſerait de la métaphyſique comme des mathématiques, dont jamais nous n'épuiſerons aucune partie, même en y ſeſant dans chaque ſiècle un grand nombre de découvertes utiles.

XIII.

Suis-je libre?

Ne ſortons point encore du cercle de notre exiſtence ; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me ſouviens qu'un jour, avant que j'euſſe fait toutes les queſtions précédentes, un raiſonneur voulut me faire raiſonner. Il me demanda ſi j'étais libre ; je lui répondis que je n'étais point en priſon, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'eſt pas cela que je vous demande, me répondit-il ; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre? penſez-vous avec l'ange de l'école que le libre arbitre ſoit une puiſſance appétitive, et que le libre arbitre ſe perde par le péché? Je regardai mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ſes yeux s'il n'avait pas l'eſprit égaré ; et je lui répondis que je n'entendais rien à ſon galimatias.

Cependant cette queſtion ſur la liberté de l'homme m'intéreſſa vivement ; je lus des ſcolaſtiques, je fus comme eux dans les ténèbres ; je lus *Locke*, et j'aperçus des traits de lumière ; je lus le traité de *Collins* qui me

parut *Locke* perfectionné ; et je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaiſſance. Voici ce que ma faible raiſon a conçu, aidée de ces deux grands hommes, les ſeuls, à mon avis, qui ſe ſoient entendus eux-mêmes en écrivant ſur cette matière, et les ſeuls qui ſe ſoient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien ſans cauſe. Un effet ſans cauſe n'eſt qu'une parole abſurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais ; ce jugement eſt néceſſaire, donc ma volonté l'eſt auſſi. En effet, il ſerait bien ſingulier que toute la nature, tous les aſtres obéiſſent à des lois éternelles, et qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds, qui, au mépris de ces lois, pût agir toujours comme il lui plairait au ſeul gré de ſon caprice. Il agirait au haſard ; et on ſait que le haſard n'eſt rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cauſe inconnue.

Mes idées entrent néceſſairement dans mon cerveau ; comment ma volonté, qui en dépend, ſerait-elle à la fois néceſſitée, et abſolument libre ? Je ſens en mille occaſions que cette volonté ne peut rien ; ainſi quand la maladie m'accable, quand la paſſion me tranſporte, quand mon jugement ne peut atteindre

aux objets qu'on me préſente, &c. je dois donc penſer que les lois de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'eſt pas plus libre dans les choſes qui me paraiſſent les plus indifférentes, que dans celles où je me ſens ſoumis à une force invincible.

Etre véritablement libre, c'eſt pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté; mais je veux néceſſairement ce que je veux; autrement je voudrais ſans raiſon, ſans cauſe; ce qui eſt impoſſible. Ma liberté conſiſte à marcher quand je veux marcher, et que je n'ai point la goutte.

Ma liberté conſiſte à ne point faire une mauvaiſe action quand mon eſprit ſe la repréſente néceſſairement mauvaiſe; à ſubjuguer une paſſion quand mon eſprit m'en fait ſentir le danger, et que l'horreur de cette action combat puiſſamment mon déſir. Nous pouvons réprimer nos paſſions, comme je l'ai déjà annoncé, nombre IV, mais alors nous ne ſommes pas plus libres en réprimant nos déſirs qu'en nous laiſſant entraîner à nos penchans; car dans l'un et l'autre cas, nous ſuivons irréſiſtiblement notre dernière idée; et cette dernière idée eſt néceſſaire; donc je fais néceſſairement ce qu'elle me dicte. Il eſt étrange que les hommes ne ſoient pas contens de cette meſure de liberté, c'eſt-à-dire

du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en pluſieurs cas ce qu'ils veulent ; les aſtres ne l'ont pas ; nous la poſſédons, et notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en poſſédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhenſible et abſurde de vouloir ſans autre raiſon, ſans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur *Clarke* d'avoir combattu avec mauvaiſe foi ces vérités dont il ſentait la force, et qui ſemblaient s'accommoder mal avec ſes ſyſtêmes. Non, il n'eſt pas permis à un philoſophe tel que lui d'avoir attaqué *Collins* en ſophiſte, et d'avoir détourné l'état de la queſtion en reprochant à *Collins* d'appeler l'homme *un agent néceſſaire*. Agent ou patient, qu'importe ? agent quand il ſe meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'eſt-ce que le nom fait à la choſe ? L'homme eſt en tout un être dépendant, comme la nature entière eſt dépendante, et il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans *Samuël Clarke*, a étouffé le philoſophe ; il diſtingue la néceſſité phyſique et la néceſſité morale. Et qu'eſt-ce qu'une néceſſité morale ? Il vous paraît vraiſemblable qu'une reine d'Angleterre qu'on

couronne, et que l'on sacre dans une église, ne se dépouillera pas de ses habits royaux pour s'étendre toute nue sur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appelez cela *une nécessité morale* dans une reine de nos climats; mais c'est au fond une nécessité physique, éternelle, liée à la constitution des choses. Il est aussi sûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il est sûr qu'elle mourra un jour. La nécessité morale n'est qu'un mot; tout ce qui se fait est absolument nécessaire. Il n'y a point de milieu entre la nécessité et le hasard; et vous savez qu'il n'y a point de hasard; donc tout ce qui arrive est nécessaire.

Pour embarrasser la chose davantage, on a imaginé de distinguer encore entre nécessité et contrainte; mais au fond la contrainte est-elle autre chose qu'une nécessité dont on s'aperçoit? et la nécessité n'est-elle pas une contrainte dont on ne s'aperçoit point? *Archimède* est également nécessité à rester dans sa chambre quand on l'y enferme, et quand il est si fortement occupé d'un problême qu'il ne reçoit pas l'idée de sortir.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

L'ignorant qui pense ainsi n'a pas toujours pensé de même, mais enfin il est contraint de se rendre.

XIV.

Tout eſt-il éternel?

ASSERVI à des lois éternelles comme tous les globes qui rempliſſent l'eſpace, comme les élémens, les animaux, les plantes, je jette des regards étonnés ſur tout ce qui m'environne, je cherche quel eſt mon auteur, et celui de cette machine immenſe dont je ſuis à peine une roue imperceptible.

Je ne ſuis pas venu de rien : car la ſubſtance de mon père, et de ma mère qui m'a porté neuf mois dans ſa matrice, eſt quelque choſe. Il m'eſt évident que le germe qui m'a produit n'a pu être produit de rien ; car comment le néant produirait-il l'exiſtence ? Je me ſens ſubjugué par cette maxime de toute l'antiquité : *Rien ne vient du néant, rien ne peut retourner au néant.* Cet axiome porte en lui une force ſi terrible qu'il enchaîne tout mon entendement ſans que je puiſſe me débattre contre lui. Aucun philoſophe ne s'en eſt écarté, aucun légiſlateur, quel qu'il ſoit, ne l'a conteſté. Le *Cahut* des Phéniciens, le *Chaos* des Grecs, le *Tohu bohu* des Chaldéens et des Hébreux, tout nous atteſte qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raiſon, trompée par cette idée ſi ancienne

et ſi générale, me dit : Il faut bien que la matière ſoit éternelle, puiſqu'elle exiſte ; ſi elle était hier, elle était auparavant. Je n'aperçois aucune vraiſemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cauſe pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cauſe pour laquelle elle ait reçu l'exiſtence dans un temps plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, ſoit fondée, ſoit erronée, et je me range du parti du monde entier, juſqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches je trouve une lumière ſupérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais ſi, comme tant de philoſophes de l'antiquité l'ont penſé, l'être éternel a toujours agi, que deviendront le *Cahut* et l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tohu bohu* des Chaldéens, le *Chaos* d'*Héſiode* ? il reſtera dans les fables. Le *Chaos* eſt impoſſible aux yeux de la raiſon ; car il eſt impoſſible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque choſe d'oppoſé aux lois de l'intelligence ; or le *Chaos* eſt préciſément l'oppoſé de toutes les lois de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, ſous ces débris de rochers, de glace, de ſable, d'eaux, de criſtaux, de minéraux informes, tout y obéit à la gravitation et aux lois de l'hydroſtatique. Le

Chaos n'a jamais été que dans nos têtes, et n'a ſervi qu'à faire compoſer de beaux vers à *Héſiode* et à *Ovide*.

Si notre ſainte écriture a dit que le *Chaos* exiſtait, ſi le *Tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons ſans doute, et avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que ſuivant les lueurs trompeuſes de notre raiſon. Nous nous ſommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons ſoupçonner par nous-mêmes. Nous ſommes des enfans qui eſſayons de faire quelques pas ſans liſières : nous marchons, nous tombons, et la foi nous relève.

XV.

Intelligence.

MAIS en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques et géométriques qui règnent dans l'univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choſes, je ſuis ſaiſi d'admiration et de reſpect. Je juge incontinent que ſi les ouvrages des hommes, les miens même me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien ſupérieurement agiſſante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence ſuprême ſans craindre que jamais on puiſſe me

faire

faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome : *Tout ouvrage démontre un ouvrier.* (2)

XVI.

Eternité.

CETTE intelligence eſt-elle éternelle? ſans doute ; car, ſoit que j'aie admis ou rejeté l'éternité de la matière, je ne peux rejeter l'exiſtence éternelle de ſon artiſan ſuprême ; et il eſt évident que, s'il exiſte aujourd'hui, il a exiſté toujours.

(2) La preuve de l'exiſtence de DIEU, tirée de l'obſervation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre et les lois conſtantes ſemblent indiquer une unité de deſſin, et par conſéquent une cauſe unique et intelligente, eſt la ſeule à laquelle M. de *Voltaire* ſe ſoit arrêté, et la ſeule qui puiſſe être admiſe par un philoſophe libre des préjugés et du galimatias des écoles. L'ouvrage intitulé, *Du principe d'action*, contient une expoſition de cette preuve à la fois plus frappante et plus ſimple que celles qui ont été données par des philoſophes qu'on a cru profonds, parce qu'ils étaient obſcurs et éloquens, parce qu'ils étaient exagérateurs. On pourrait demander maintenant quelle eſt pour nous, par l'état actuel de nos connaiſſances ſur les lois de l'univers, la probabilité que ces lois forment un ſyſtême un et régulier ; et enſuite la probabilité que ce ſyſtême régulier eſt l'effet d'une volonté intelligente ? Cette queſtion eſt plus difficile qu'elle ne paraît au premier coup d'œil.

XVII.

Incompréhenſibilité.

Je n'ai fait encore que deux ou trois pas dans cette vaſte carrière ; je veux ſavoir ſi cette intelligence divine eſt quelque choſe d'abſolument diſtinct de l'univers, à peu-près comme le ſculpteur eſt diſtingué de la ſtatue ; ou ſi cette ame du monde eſt unie au monde, et le pénètre, à peu-près encore, comme ce que j'appelle *mon ame* eſt unie à moi, et ſelon cette idée de l'antiquité ſi bien exprimée dans *Virgile :*

Mens agitat molem et magno ſe corpore miſcet.

Et dans *Lucain :*

Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

Je me vois arrêté tout-à-coup dans ma vaine curioſité. Miſérable mortel, ſi je ne puis ſonder ma propre intelligence, ſi je ne puis ſavoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence inéffable qui préſide viſiblement à la matière entière ? Il y en a une, tout me le démontre ; mais où eſt la bouſſole qui me conduira vers ſa demeure éternelle et ignorée ?

XVIII.

Infini.

CETTE intelligence eſt-elle infinie en puiſſance et en immenſité, comme elle eſt inconteſtablement infinie en durée? je n'en puis rien ſavoir par moi-même. Elle exiſte, donc elle a toujours exiſté, cela eſt clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puiſſance infinie? Comment puis-je concevoir un infini actuellement exiſtant? Comment puis-je imaginer que l'intelligence ſuprême eſt dans le vide? Il n'en eſt pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'eſt écoulée au moment que je parle, cela eſt sûr; je ne peux rien ajouter à cette durée paſſée, mais je peux toujours ajouter à l'eſpace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombre et en étendue eſt hors de la ſphère de mon entendement. Quelque choſe qu'on me diſe, rien ne m'éclaire dans cet abyme. Je ſens heureuſement que mes difficultés et mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale; on aura beau ne pas concevoir ni l'immenſité de l'eſpace remplie, ni la puiſſance infinie qui a tout fait, et qui, cependant peut encore faire; cela ne ſervira qu'à prouver de plus en plus

la faibleſſe de notre entendement ; et cette faibleſſe ne nous rendra que plus ſoumis à l'Etre éternel dont nous ſommes l'ouvrage.

XIX.

Ma dépendance.

Nous ſommes ſon ouvrage. Voilà une vérité intéreſſante pour nous : car de ſavoir par la philoſophie en quel temps il fit l'homme, ce qu'il feſait auparavant, s'il eſt dans la matière, s'il eſt dans le vide, s'il eſt dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit par-tout, s'il agit hors de lui ou dans lui ; ce ſont des recherches qui redoublent en moi le ſentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit ſur ces choſes abſtraites avec un peu de méthode ; et quand je ſuppoſerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en réſulterait-il ? Nous avons déjà reconnu, *queſt. IV*, que les choſes que ſi peu de perſonnes peuvent ſe flatter d'entendre, ſont inutiles au reſte du genre humain. (3) Nous ſommes certainement

(3) Cette opinion eſt-elle bien certaine ? l'expérience n'a-t-elle point prouvé que des vérités très-difficiles à entendre peuvent être utiles ? Les tables de la lune, celles des ſatellites de jupiter guident nos vaiſſeaux ſur les mers, ſauvent la vie des matelots, et elles ſont formées d'après des théories

l'ouvrage de DIEU, c'eſt-là ce qu'il m'eſt utile de ſavoir; auſſi la preuve en eſt-elle palpable. Tout eſt moyen et fin dans mon corps, tout eſt reſſort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il eſt donc arrangé par une intelligence, *queſt. XV.* Ce n'eſt pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arrangement, car aſſurément ils ne ſavaient ce qu'ils feſaient quand ils m'ont mis au monde; ils n'étaient que les aveugles inſtrumens de cet éternel fabricateur qui anime le ver de terre, et qui fait tourner le ſoleil ſur ſon axe.

qui ne ſont connues que d'un petit nombre de ſavans. D'ailleurs, dans les ſciences qui tiennent à la morale, à la politique, les mêmes connaiſſances, qui d'abord ſont le partage de quelques philoſophes, ne peuvent-elles point être miſes à la portée de tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, qui ont cultivé leur eſprit, et devenir par-là d'une utilité générale, puiſque ce ſont ces mêmes hommes qui gouvernent le peuple et qui influent ſur les opinions? Cette maxime eſt une de ces opinions où nous entraîne l'idée très-naturelle, mais peut-être très-fauſſe; que notre bien-être a été un des motifs de l'ordre qui règne dans le ſyſtême général des êtres. Il ne faut pas confondre ces cauſes finales dont nous nous feſons l'objet, avec les cauſes finales plus étendues, que l'obſervation des phénomènes peut nous faire ſoupçonner et nous indiquer avec plus ou moins de probabilité. Les premières appartiennent à la rhétorique, les autres à la philoſophie. M. de *Voltaire* a ſouvent combattu cette même manière de raiſonner.

XX.

Eternité encore.

Né d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une ſucceſſion continuelle, un développement ſans fin de ces germes, et toute la nature a-t-elle toujours exiſté par une ſuite néceſſaire de cet Etre ſuprême qui exiſtait de lui-même? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais : Il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cauſe qui agit continuellement et viſiblement ſur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oiſiveté dans l'Etre agiſſant et néceſſaire, me ſemble incompatible. Je ſuis porté à croire que le monde eſt toujours émané de cette cauſe primitive et néceſſaire, comme la lumière émane du ſoleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'Etre éternel? Ma conception, toute puſillanime qu'elle eſt, a la force d'atteindre à l'Etre néceſſaire exiſtant par lui-même, et n'a pas la force de concevoir le néant. L'exiſtence d'un ſeul atome me ſemble prouver l'éternité de l'exiſtence ; mais rien ne me prouve le néant. Quoi! il y aurait eu le *rien*

dans l'eſpace où eſt aujourd'hui quelque choſe ? Cela me paraît incompréhenſible. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au-delà des temps.

Je ſais bien qu'une ſucceſſion infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, eſt auſſi abſurde; *Samuel Clarke* le démontre aſſez ; (4) mais il n'entreprend pas ſeulement d'affirmer que DIEU n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité, il n'oſe pas dire qu'il ait été ſi long-temps impoſſible à l'Etre éternellement actif de déployer ſon action. Il eſt évident qu'il l'a pu ; et s'il l'a pu, qui ſera aſſez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait ? La révélation ſeule, encore une fois, peut m'apprendre le contraire : mais nous n'en ſommes pas encore à cette révélation qui écraſe toute philoſophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

(4) Il ne peut être queſtion ici que d'une impoſſibilité métaphyſique. Or, pourquoi cette ſuite de phénomènes qui ſe ſuccèdent indéfiniment ſuivant une certaine loi, et qui, à partir de chaque inſtant, forment une chaîne indéfinie dans le paſſé comme dans l'avenir, ſerait-elle impoſſible à concevoir ? N'avons-nous pas l'idée claire d'un corps ſe mouvant dans une courbe infinie, d'une ſérie de termes, s'étendant indéfiniment dans les deux ſens à quelque terme qu'on la prenne ? Cette ſucceſſion indéfinie de phénomènes ne peut donc effrayer un homme familiariſé avec les idées mathématiques.

XXI.

Ma dépendance encore.

CET Etre éternel, cette cauſe univerſelle me donne mes idées ; car ce ne ſont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des penſées dans ma tête ; mes penſées ne viennent pas de moi, car elles arrivent malgré moi, et ſouvent s'enfuient de même. On ſait aſſez qu'il n'y a nulle reſſemblance, nul rapport entre les objets, et nos idées et nos ſenſations. Certes il y avait quelque choſe de ſublime dans ce *Mallebranche*, qui oſait prétendre que nous voyons tout dans DIEU même : mais n'y avait-il rien de ſublime dans les ſtoïciens qui penſaient que c'eſt DIEU qui agit en nous, et que nous poſſédons un rayon de ſa ſubſtance ? Entre le rêve de *Mallebranche* et le rêve des ſtoïciens, où eſt la réalité? Je retombe, *queſt. II*, dans l'ignorance, qui eſt l'apanage de la nature humaine, et j'adore DIEU par qui je penſe, ſans ſavoir comment je penſe.

XXII.

Nouvelle queſtion.

CONVAINCU par mon peu de raiſon qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, ſans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi, je demande ce que c'eſt que cet Etre, s'il a la forme des eſpèces intelligentes et agiſſantes ſupérieures à la mienne dans d'autres globes? J'ai déjà dit que je n'en ſavais rien, *queſt. I.* Néanmoins je ne puis affirmer que cela ſoit impoſſible; car j'aperçois des planètes très-ſupérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de ſatellites que la terre. Il n'eſt point du tout contre la vraiſemblance qu'elles ſoient peuplées d'intelligences très-ſupérieures à moi, et de corps plus robuſtes, plus agiles, et plus durables. Mais leur exiſtence n'ayant nul rapport à la mienne, je laiſſe aux poëtes de l'antiquité le ſoin de faire deſcendre *Vénus* de ſon prétendu troiſième ciel, et *Mars* du cinquième; je ne dois rechercher que l'action de l'être néceſſaire ſur moi-même.

XXIII.

Un ſeul artiſan ſuprême.

UNE grande partie des hommes voyant le mal phyſique et le mal moral répandus ſur ce globe, imagina deux êtres puiſſans, dont l'un produiſait tout le bien, et l'autre tout le mal. S'ils exiſtaient, ils ſeraient néceſſaires, ils ſeraient éternels, indépendans, ils occuperaient tout l'eſpace; ils exiſteraient donc dans le même lieu, ils ſe pénétreraient donc l'un l'autre; cela eſt abſurde. L'idée de ces deux puiſſances ennemies ne peut tirer ſon origine que des exemples qui nous frappent ſur la terre; nous y voyons des hommes doux et des hommes féroces, des animaux utiles et des animaux nuiſibles, de bons maîtres et des tyrans. On imagina ainſi deux pouvoirs contraires qui préſidaient à la nature; ce n'eſt qu'un roman aſiatique. Il y a dans toute la nature une unité de deſſin manifeſte; les lois du mouvement et de la peſanteur ſont invariables; il eſt impoſſible que deux artiſans ſuprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient ſuivi les mêmes lois. Cela ſeul, à mon avis, renverſe le ſyſtême manichéen, et l'on n'a pas beſoin de gros volumes pour le combattre.

Il eſt donc une puiſſance unique, éternelle, à qui tout eſt lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'eſt incompréhenſible. St *Thomas* nous dit *que* DIEU *eſt un pur acte, une forme, qui n'a ni genre ni prédicat, qui eſt la la nature et le ſuppôt, qu'il exiſte eſſentiellement, participativement, et nuncupativement.* Lorſque les dominicains furent les maîtres de l'inquiſition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choſes ; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que DIEU eſt ſimple ; j'avoue humblement que je n'entends pas davantage la valeur de ce mot. Il eſt vrai que je ne lui attribuerai pas des parties groſſières que je puiſſe ſéparer ; mais je ne puis concevoir que le principe et le maître de tout ce qui eſt dans l'étendue ne ſoit pas dans l'étendue. La ſimplicité, rigoureuſement parlant, me paraît trop ſemblable au non-être. L'extrême faibleſſe de mon intelligence n'a point d'inſtrument aſſez fin pour ſaiſir cette ſimplicité. Le point mathématique eſt ſimple, me dira-t-on ; mais le point mathématique n'exiſte pas réellement

On dit encore qu'une idée eſt ſimple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée ; mais je n'ai vu en lui qu'un aſſemblage de choſes. Je vois une couleur ; j'ai l'idée de couleur ; mais cette couleur

eſt étendue. Je prononce les noms abſtraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général;* mais c'eſt que j'ai eu connaiſſance de choſes colorées, de choſes qui m'ont paru vertueuſes ou vicieuſes, vraies ou fauſſes: j'exprime tout cela par un mot; mais je n'ai point de connaiſſance claire de la ſimplicité; je ne ſais pas plus ce que c'eſt, que je ne ſais ce que c'eſt qu'un infini en nombres actuellement exiſtant.

Déjà convaincu que, ne connaiſſant pas ce que je ſuis, je ne puis connaître ce qu'eſt mon auteur, mon ignorance m'accable à chaque inſtant, et je me conſole en réfléchiſſant ſans ceſſe qu'il n'importe pas que je ſache ſi mon maître eſt ou non dans l'étendue, pourvu que je ne faſſe rien contre la conſcience qu'il m'a donnée. De tous les ſyſtêmes que les hommes ont inventés ſur la Divinité, quel ſera donc celui que j'embraſſerai? aucun, ſinon celui de l'adorer.

XXIV.

Spinoſa.

Après m'être plongé avec *Thalès* dans l'eau dont il feſait ſon premier principe, après m'être rouſſi auprès du feu d'*Empedocle*, après avoir couru dans le vide en ligne droite avec

les atomes d'*Epicure*, ſupputé des nombres avec *Pythagore*, et avoir entendu ſa muſique; après avoir rendu mes devoirs aux androgynes de *Platon*, et ayant paſſé par toutes les régions de la métaphyſique et de la folie; j'ai voulu enfin connaître le ſyſtême de *Spinoſa*.

Il n'eſt pas abſolument nouveau; il eſt imité de quelques anciens philoſophes grecs, et même de quelques juifs; mais *Spinoſa* a fait ce qu'aucun philoſophe grec, encore moins aucun juif, n'a fait; il a employé une méthode géométrique impoſante, pour ſe rendre un compte net de ſes idées: voyons s'il ne s'eſt pas égaré méthodiquement avec le fil qui le conduit.

Il établit d'abord une vérité inconteſtable et lumineuſe: Il y a quelque choſe, donc il exiſte éternellement un être néceſſaire. Ce principe eſt ſi vrai que le profond *Samuel Clarke* s'en eſt ſervi pour prouver l'exiſtence de DIEU.

Cet être doit ſe trouver par-tout où eſt l'exiſtence; car qui le bornerait?

Cet être néceſſaire eſt donc tout ce qui exiſte; il n'y a donc réellement qu'une ſeule ſubſtance dans l'univers.

Cette ſubſtance n'en peut créer une autre; car puiſqu'elle remplit tout, où mettre une ſubſtance nouvelle et comment créer quelque choſe du néant? comment créer l'étendue ſans

la placer dans l'étendue même, laquelle exiſte néceſſairement ?

Il y a dans le monde la penſée et la matière; la ſubſtance néceſſaire que nous appelons DIEU eſt donc la penſée et la matière. Toute penſée et toute matière eſt donc compriſe dans l'immenſité de DIEU : il ne peut y avoir rien hors de lui ; il ne peut agir que dans lui ; il comprend tout, il eſt tout.

Ainſi tout ce que nous appelons *ſubſtances différentes* n'eſt en effet que l'univerſalité des différens attributs de l'Etre ſuprême, qui penſe dans le cerveau des hommes, éclaire dans la lumière, ſe meut ſur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'eſpace dans tous les aſtres, et vit dans toute la nature.

Il n'eſt point comme un vil roi de la terre, confiné dans ſon palais, ſéparé de ſes ſujets ; il eſt intimement uni à eux ; ils ſont des parties néceſſaires de lui-même ; s'il en était diſtingué il ne ſerait plus l'Etre néceſſaire, il ne ſerait plus univerſel, il ne remplirait point tous les lieux ; il ſerait un être à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers ſoient l'effet de ſes attributs, cependant, ſelon *Spinoſa*, il n'a point de parties ; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites ; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, et alors il ne ſerait plus

infini. Enfin *Spinoſa* prononce qu'il faut aimer ce DIEU néceſſaire, infini, éternel; et voici ſes propres paroles, *page* 45 *de l'édition de 1731* :

» A l'égard de l'amour de DIEU, loin » que cette idée le puiſſe affaiblir, j'eſtime » qu'aucune autre n'eſt plus propre à l'aug- » menter; puiſqu'elle me fait connaître que » DIEU eſt intime à mon être, qu'il me » donne l'exiſtence et toutes mes propriétés, » mais qu'il me donne libéralement, ſans » reproche, ſans intérêt, ſans m'aſſujettir à » autre choſe qu'à ma propre nature. Elle » bannit la crainte, l'inquiétude, la défiance, » et tous les défauts d'un amour vulgaire ou » intéreſſé. Elle me fait ſentir que c'eſt un » bien que je ne puis perdre, et que je poſsède » d'autant mieux que je le connais et que je » l'aime. »

Ces idées ſéduiſirent beaucoup de lecteurs; il y en eut même qui, ayant d'abord écrit contre lui, ſe rangèrent à ſon opinion.

On reprocha au ſavant *Bayle* d'avoir attaqué durement *Spinoſa* ſans l'entendre : durement, j'en conviens; injuſtement, je ne le crois pas. Il ſerait étrange que *Bayle* ne l'eût pas entendu. Il découvrit aiſément l'endroit faible de ce château enchanté; il vit qu'en effet *Spinoſa* compoſe ſon Dieu de parties, quoiqu'il ſoit réduit à s'en dédire, effrayé de ſon propre

ſyſtême. *Bayle* vit combien il eſt inſenſé de faire DIEU aſtre et citrouille, penſée et fumier, battant et battu. Il vit que cette fable eſt fort au-deſſous de celle de *Prothée*. Peut-être *Bayle* devait-il s'en tenir au mot de *modalités* et non pas de *parties*, puiſque c'eſt ce mot de *modalités* que *Spinoſa* emploie toujours. Mais il eſt également impertinent, ſi je ne me trompe, que l'excrément d'un animal ſoit une modalité ou une partie de l'Etre ſuprême.

Il ne combattit point, il eſt vrai, les raiſons par leſquelles *Spinoſa* ſoutient l'impoſſibilité de la création; mais c'eſt que la création proprement dite eſt un objet de foi et non pas de philoſophie; c'eſt que cette opinion n'eſt nullement particulière à *Spinoſa;* c'eſt que toute l'antiquité avait penſé comme lui. Il n'attaque que l'idée abſurde d'un Dieu ſimple, compoſé de parties; d'un Dieu qui ſe mange et qui ſe digère lui-même, qui aime et qui hait la même choſe en même temps, &c. *Spinoſa* ſe ſert toujours du mot Dieu, *Bayle* le prend par ſes propres paroles.

Mais au fond *Spinoſa* ne reconnaît point de Dieu; il n'a probablement employé cette expreſſion, il n'a dit qu'il faut ſervir et aimer DIEU que pour ne point effaroucher le genre humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme; il n'eſt point athée comme *Epicure*, qui

qui reconnaiſſait des dieux inutiles et oiſifs; il ne l'eſt point comme la plupart des Grecs et des Romains, qui ſe moquaient des dieux du vulgaire; il l'eſt parce qu'il ne reconnaît nulle providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immenſité, et la néceſſité des choſes; il l'eſt comme *Straton*, comme *Diagoras;* il ne doute pas comme *Pyrrhon*, il affirme; et qu'affirme-t-il? qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette ſubſtance eſt étendue et peſante; et c'eſt ce que n'ont jamais dit les philoſophes grecs et aſiatiques qui ont admis une ame univerſelle.

Il ne parle en aucun endroit de ſon livre des deſſeins marqués qui ſe manifeſtent dans tous les êtres. Il n'examine point ſi les yeux ſont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les aîles pour voler; il ne conſidère ni les lois du mouvement dans les animaux et dans les plantes, ni leur ſtructure adaptée à ces lois, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des aſtres: il craint d'apercevoir que tout ce qui exiſte atteſte une providence divine; il ne remonte point des effets à leur cauſe, mais ſe mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choſes, il bâtit ſon roman comme *Deſcartes* a conſtruit le ſien, ſur une ſuppoſition. Il ſuppoſait le plein avec *Deſcartes*, quoiqu'il ſoit démontré en rigueur

que tout mouvement eſt impoſſible dans le plein. C'eſt-là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une ſeule ſubſtance. Il a été la dupe de ſon eſprit géométrique. Comment *Spinoſa*, ne pouvant douter que l'intelligence et la matière exiſtent, n'a-t-il pas examiné au moins ſi la Providence n'a pas tout arrangé? comment n'a-t-il pas jeté un coup d'œil ſur ces reſſorts, ſur ces moyens dont chacun a ſon but, et recherché s'ils prouvent un artiſan ſuprême? Il fallait qu'il fût ou un phyſicien bien ignorant, ou un ſophiſte gonflé d'un orgueil bien ſtupide, pour ne pas reconnaître une providence toutes les fois qu'il reſpirait et qu'il ſentait ſon cœur battre; car cette reſpiration et ce mouvement du cœur ſont des effets d'une machine ſi induſtrieuſement compliquée, arrangée avec un art ſi puiſſant, dépendante de tant de reſſorts concourant tous au même but, qu'il eſt impoſſible de l'imiter; et impoſſible à un homme de bon ſens de ne la pas admirer.

Les ſpinoſiſtes modernes répondent: Ne vous effarouchez pas des conſéquences que vous nous imputez; nous trouvons comme vous une ſuite d'effets admirables dans les corps organiſés et dans toute la nature. La cauſe éternelle eſt dans l'intelligence éternelle que nous admettons, et qui, avec la matière

conſtitue l'univerſalité des choſes qui eſt DIEU. Il n'y a qu'une ſeule ſubſtance qui agit par la même modalité de ſa penſée ſur ſa modalité de la matière, et qui conſtitue ainſi l'univers qui ne fait qu'un tout inſéparable.

On réplique à cette réponſe : Comment pouvez-vous nous prouver que la penſée qui fait mouvoir les aſtres, qui anime l'homme, qui fait tout, ſoit une modalité, et que les déjections d'un crapaud et d'un ver ſoient une autre modalité de ce même Etre ſouverain ? Oſeriez-vous dire qu'un ſi étrange principe vous eſt démontré ? ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez point ? *Bayle* a très-bien démêlé les ſophiſmes de votre maître dans les détours et dans les obſcurités du ſtyle prétendu géométrique, et réellement très-confus de ce maître. Je vous renvoie à lui ; des philoſophes ne doivent pas récuſer *Bayle*.

Quoi qu'il en ſoit, je remarquerai de *Spinoſa* qu'il ſe trompait de très-bonne foi. Il me ſemble qu'il n'écartait de ſon ſyſtême les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des ſiennes ; il ſuivait ſa route ſans regarder rien de ce qui pouvait la traverſer, et c'eſt ce qui nous arrive trop ſouvent. Il y a plus, il renverſait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide ;

ſobre, juſqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois ; déſintéreſſé juſqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné *Jean de With* une penſion de deux cents florins que lui feſait ce grand homme ; généreux, juſqu'à donner ſon bien ; toujours patient dans ſes maux et dans ſa pauvreté, toujours uniforme dans ſa conduite.

Bayle qui l'a ſi maltraité avait à peu-près le même caractère. L'un et l'autre ont recherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. *Spinoſa* fait un ſyſtême ſpécieux en quelques points, et bien erroné dans le fond. *Bayle* a combattu tous les ſyſtêmes : qu'eſt-il arrivé des écrits de l'un et de l'autre ? Ils ont occupé l'oiſiveté de quelques lecteurs ; c'eſt à quoi tous les écrits ſe réduiſent ; et depuis *Thalès* juſqu'aux profeſſeurs de nos univerſités, et juſqu'aux plus chimériques raiſonneurs, et juſqu'à leurs plagiaires, aucun philoſophe n'a influé ſeulement ſur les mœurs de la rue où il demeurait. Pourquoi ? parce que les hommes ſe conduiſent par la coutume et non par la métaphyſique. Un ſeul homme éloquent, habile et accrédité pourra beaucoup ſur les hommes ; cent philoſophes n'y pourront rien s'ils ne ſont que philoſophes.

XXV.

Abſurdités.

VOILA bien des voyages dans des terres inconnues ; ce n'eſt rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré ſur l'Océan, et apercevant les îles Maldives dont la mer Indienne eſt ſemée, veut les viſiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu ; voyons ſi je ferai quelque gain dans l'obſervation de ces petites îles, qui ne ſemblent ſervir qu'à embarraſſer la route.

Il y a une centaine de cours de philoſophie où l'on m'explique des choſes dont perſonne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la phyſique ; il me dit qu'elle reſſemble aux trois dimenſions de la matière. Je le laiſſe dire, et je paſſe vîte. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la tranſſubſtantiation, en me montrant, par les lois du mouvement, comment un accident peut exiſter ſans ſujet, et comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, et je paſſe plus vîte encore.

Paſcal, *Blaiſe Paſcal* lui-même, l'auteur des *Lettres provinciales*, profère ces paroles : *Croyez-vous qu'il ſoit impoſſible que* DIEU *ſoit infini et*

ſans parties ? Je veux donc vous faire voir une choſe inviſible et infinie ; c'eſt un point, ſe mouvant par-tout d'une vîteſſe infinie, car il eſt en tous lieux, tout entier dans chaque endroit.

Un point mathématique qui ſe meut ! juſte ciel ! un point qui n'exiſte que dans la tête du géomètre, qui eſt par-tout en même temps, et qui a une vîteſſe infinie, comme ſi la vîteſſe infinie actuelle pouvait exiſter ! Chaque mot eſt une folie, et c'eſt un grand homme qui a dit ces folies !

Votre ame eſt ſimple, incorporelle, intangible, me dit cet autre ; et comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la phyſique d'*Albert le grand* qu'elle ſera brûlée phyſiquement ſi vous n'êtes pas de mon avis ; et voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant *Albert* par les ſyllogiſmes d'*Abeli*. Je lui réponds que je n'entends pas ſon *à priori* ; que je trouve ſon compliment très-dur ; que la révélation, dont il ne s'agit pas entre nous, peut ſeule m'apprendre une choſe ſi incompréhenſible ; que je lui permets de n'être pas de mon avis, ſans lui faire aucune menace ; et je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour ; car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de ſophiſtes de tout pays et de

toutes ſectes m'accable d'argumens inintelligibles ſur la nature des choſes, ſur la mienne, ſur mon état paſſé, préſent et futur. Si on leur parle de manger et de boire, de vêtement, de logement, des denrées néceſſaires, de l'argent avec lequel on ſe les procure, tous s'entendent à merveille; s'il y a quelques piſtoles à gagner, chacun d'eux s'empreſſe, perſonne ne ſe trompe d'un denier; et quand il s'agit de tout notre être ils n'ont pas une idée nette; le ſens commun les abandonne. De-là je reviens à ma première concluſion, (*queſtion IV*) que ce qui ne peut être d'un uſage univerſel, ce qui n'eſt pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'eſt pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penſer, n'eſt pas néceſſaire au genre humain.

XXVI.

Du meilleur des mondes.

En courant de tous les côtés pour m'inſtruire, je rencontrai des diſciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux; vous êtes dans le meilleur des mondes; nous avons bien ſurpaſſé notre maître. Il n'y avait de ſon temps que cinq mondes poſſibles, parce qu'il

n'y a que cinq corps réguliers ; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers poſſibles, DIEU a choiſi le meilleur ; venez, et vous vous en trouverez bien. Je leur répondis humblement : Les mondes que DIEU pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires ; il ne pouvait prendre le pire : ceux qui étaient égaux, ſuppoſé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence ; ils étaient entièrement les mêmes : on n'a pu choiſir entre eux : prendre l'un c'eſt prendre l'autre. Il était donc impoſſible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils poſſibles quand il était impoſſible qu'ils exiſtaſſent ?

Ils me firent de très-belles diſtinctions, aſſurant toujours, ſans s'entendre, que ce monde-ci eſt le meilleur de tous les mondes réellement impoſſibles. Mais me ſentant alors tourmenté de la pierre, et ſouffrant des douleurs inſupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduiſirent à l'hôpital voiſin. Chemin feſant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures, leurs ſemblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre ſur un ſimple ſoupçon. Je ne ſais pas ſi je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux poſſibles ; mais je fus entaſſé avec deux ou trois

mille

mille miſérables qui ſouffraient comme moi. Il y avait là pluſieurs défenſeurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés et diſſéqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, et que pluſieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été maſſacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui eſt environ la cent-millième guerre depuis que nous connaiſſons des guerres. On voyait auſſi dans cette maiſon environ mille perſonnes des deux ſexes, qui reſſemblaient à des ſpectres hideux, et qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient ſuivi la loi de la nature, et parce que la nature avait, je ne ſais comment, pris la précaution d'empoiſonner en eux la ſource de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la veſſie, et qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, et qu'il ne me reſta plus que quelques incommodités douloureuſes pour le reſte de mes jours, je fis mes repréſentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puiſqu'on m'avait tiré quatre cailloux du ſein de mes entrailles déchirées; mais que j'aurais encore mieux aimé que les veſſies euſſent été des

lanternes, que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leur parlai des calamités et des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entre eux, qui était un allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'est qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, et que *Lucrèce* se poignardât; parce qu'on chassa les tyrans, et que le viol, le suicide et la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois et des Espagnols, dont on dit que *César* fit périr trois millions. Les dévastations et les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable; mais le défenseur de l'optimisme n'en démordit point; il me disait toujours comme le geolier de don *Carlos*, *Paix, paix, c'est pour votre bien.* Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Taureau, et ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des

rêveurs, qu'il n'était point du tout néceſſaire qu'il y eût du mal ſur la terre ; qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien : et pour vous le prouver, ſachez, me dit-il, que les choſes ſe paſsèrent ainſi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas ! lui répondis-je, c'eſt bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII.

Des monades, &c.

Le même allemand ſe reſſaiſit alors de moi ; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'eſt que mon ame. Tout eſt compoſé de monades dans la nature ; votre ame eſt une monade ; et comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a néceſſairement des idées de tout ce qui s'y paſſe ; ces idées ſont confuſes, ce qui eſt très-utile ; et votre monade, ainſi que la mienne, eſt un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agiſſiez en conſéquence de vos penſées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame et toutes les monades de votre corps, de façon que, quand votre ame a une idée,

votre corps a une action, ſans que l'une ſoit la ſuite de l'autre. Ce ſont deux pendules qui vont enſemble; ou, ſi vous voulez, cela reſſemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait les geſtes. Vous concevez aiſément qu'il faut que cela ſoit ainſi dans le meilleur des mondes. Car... (5)

XXVIII.

Des formes plaſtiques.

Comme je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un anglais nommé *Cudworth* s'aperçut de mon ignorance, à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baiſſée. Ces idées, me dit-il, vous ſemblent profondes, parce qu'elles ſont creuſes. Je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général, enſuite il y a des natures plaſtiques qui

(5) Ce qu'on appelle le ſyſtême des monades eſt, à pluſieurs égards, la manière la plus ſimple de concevoir une grande partie des phénomènes que nous préſente l'obſervation des êtres ſenſibles et intelligens. En ſuppoſant, en effet, à tous les êtres une égale capacité d'avoir des idées, en feſant dépendre toute la différence entre eux de leurs rapports avec les autres objets, on conçoit très-bien comment il peut ſe produire à chaque inſtant un grand nombre d'êtres nouveaux, ayant la conſcience diſtincte du *moi*; comment ce ſentiment peut ceſſer d'exiſter ſans que rien ſoit anéanti, ſe réveiller après avoir été ſuſpendu pendant des intervalles plus ou moins longs, &c. &c.

forment tous les animaux et toutes les plantes, vous entendez bien ? — Pas un mot, Monſieur. — Continuons donc.

Une nature plaſtique n'eſt pas une faculté du corps, c'eſt une ſubſtance immatérielle qui agit ſans ſavoir ce qu'elle fait, qui eſt entièrement aveugle, qui ne ſent ni ne raiſonne, ni ne végette ; mais la tulipe a ſa forme plaſtique qui la fait végéter ; le chien a ſa forme plaſtique qui le fait aller à la chaſſe, et l'homme a la ſienne qui le fait raiſonner. Ces formes ſont les agens immédiats de la Divinité, il n'y a point de miniſtres plus fidèles au monde : car elles donnent tout, et ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce ſont là les vrais principes des choſes, et que les natures plaſtiques valent bien l'harmonie préétablie et les monades, qui ſont les miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX.

De Locke.

Après tant de courſes malheureuſes, fatigué, haraſſé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, et d'avoir trouvé tant de chimères, je ſuis revenu à *Locke*, comme l'enfant

prodigue qui retourne chez ſon père ; je me ſuis rejeté entre les bras d'un homme modeſte, qui ne feint jamais de ſavoir ce qu'il ne ſait pas ; qui, à la vérité, ne poſsède pas des richeſſes immenſes, mais dont les fonds ſont bien aſſurés ; et qui jouit du bien le plus ſolide ſans aucune oſtentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos ſens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un eſpace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne penſe pas toujours, et que par conſéquent la penſée n'eſt pas l'eſſence, mais l'action de mon entendement. (6)

Que je ſuis libre quand je peux faire ce que je veux.

Que cette liberté ne peut conſiſter dans ma volonté, puiſque lorſque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte

(6) Il n'eſt pas prouvé que nous ne ſentions rien dans le ſommeil le plus profond; il eſt même très-vraiſemblable que nous avons alors des ſenſations trop faibles à la vérité pour exciter l'attention, ou reſter dans la mémoire, trop mal ordonnées pour former un ſyſtême ſuivi, ou qui puiſſe ſe raccorder à celui des idées que nous avons dans l'état de veille. Autrement il faudrait dire que l'attention nous fait ſentir ou ne pas ſentir les impreſſions que nous recevons des objets, ce qui ſerait peut-être encore plus difficile à concevoir.

eſt fermée, et dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en ſortir; puiſque je ſouffre quand je veux ne pas ſouffrir; puiſque très-ſouvent je ne peux rappeler mes idées quand je veux les rappeler.

Qu'il eſt donc abſurde au fond de dire, *la volonté eſt libre*, puiſqu'il eſt abſurde de dire, *je veux vouloir cette choſe*; car c'eſt préciſément comme ſi on diſait, *je déſire de la déſirer*, *je crains de la craindre*: qu'enfin la volonté n'eſt pas plus libre qu'elle n'eſt bleue ou quarrée. (*Voyez la queſt. XIII.*)

Que je ne puis vouloir qu'en conſéquence des idées reçues dans mon cerveau; que je ſuis néceſſité à me déterminer en conſéquence de ces idées, puiſque ſans cela je me déterminerais ſans raiſon, et qu'il y aurait un effet ſans cauſe.

Que je ne puis avoir une idée poſitive de l'infini, puiſque je ſuis très-fini.

Que je ne puis connaître aucune ſubſtance, parce que je ne puis avoir d'idées que de leurs qualités, et que mille qualités d'une choſe ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette choſe, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que je ne ſuis la même perſonne qu'autant que j'ai de la mémoire, et le ſentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre

partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, et n'ayant pas le moindre ſouvenir des idées qui m'ont affecté à cet âge, il eſt clair que je ne ſuis pas plus ce même enfant que je ne ſuis *Confucius* ou *Zoroaſtre*. Je ſuis réputé la même perſonne par ceux qui m'ont vu croître, et qui ont toujours demeuré avec moi; mais je n'ai en aucune façon la même exiſtence; je ne ſuis plus l'ancien moi-même; je ſuis une nouvelle identité: et de-là quelles ſingulières conſéquences!

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me ſuis convaincu ſur les principes des choſes, il eſt impoſſible que je puiſſe connaître quelles ſont les ſubſtances auxquelles DIEU daigne accorder le don de ſentir et de penſer. En effet, y a-t-il des ſubſtances dont l'eſſence ſoit de penſer, qui penſent toujours, et qui penſent par elles-mêmes? En ce cas, ces ſubſtances, quelles qu'elles ſoient, ſont des dieux; car elles n'ont nul beſoin de l'Etre éternel et formateur, puiſqu'elles ont leurs eſſences ſans lui, puiſqu'elles penſent ſans lui.

Secondement, ſi l'Etre éternel a fait le don de ſentir et de penſer à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas eſſentiellement; il a donc pu donner cette faculté à tout être quel qu'il ſoit.

Troisièmement, nous ne connaissons aucun être à fond ; donc il est impossible que nous sachions si un être est incapable ou non de recevoir le sentiment et la pensée. Les mots de *matière* et d'*esprit* ne sont que des mots ; nous n'avons nulle notion complète de ces deux choses ; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organisé par DIEU même ne peut recevoir la pensée de DIEU même, qu'il serait ridicule de dire que l'esprit ne peut penser.

Quatrièmement, je suppose qu'il y ait des substances purement spirituelles qui n'aient jamais eu l'idée de la matière et du mouvement, seront-elles bien reçues à nier que la matière et le mouvement puissent exister ?

Je suppose que la savante congrégation qui condamna *Galilée* comme impie et comme absurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du soleil, eût eu quelque connaissance des idées du chancelier *Bacon*, qui proposait d'examiner si l'attraction est donnée à la matière ; je suppose que le rapporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves personnages ; qu'il y avait des gens assez fous en Angleterre pour soupçonner que DIEU pouvait donner à toute la matière, depuis saturne jusqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une

attraction, une gravitation, laquelle ſerait abſolument indépendante de toute impulſion; puiſque l'impulſion donnée par un fluide en mouvement agit en raiſon des ſurfaces, et que cette gravitation agit en raiſon des ſolides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raiſon humaine, et de DIEU même, dicter auſſitôt leurs arrêts, anathématiſer cette gravitation que *Newton* a démontrée depuis; prononcer que cela eſt impoſſible à DIEU, et déclarer que la gravitation vers un centre eſt un blaſphême? Je ſuis coupable, ce me ſemble, de la même témérité, quand j'oſe aſſurer que DIEU ne peut faire ſentir et penſer un être organiſé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que DIEU n'ait accordé des ſenſations, de la mémoire, et par conſéquent des idées, à la matière organiſée dans les animaux. (7) Pourquoi donc nierai-je qu'il puiſſe faire le même préſent à d'autres animaux? On l'a déjà dit; la difficulté conſiſte moins à ſavoir ſi la matière organiſée peut penſer, qu'à

(7) Les mêmes preuves qui établiraient l'immatérialité de l'ame humaine, ſerviraient à prouver, avec la même force, l'immatérialité de l'ame des animaux. Auſſi cette raiſon ne peut être apportée que contre des philoſophes qui croient que l'ame humaine et celle des animaux ſont d'une nature eſſentiellement différente (Voyez ci-après l'ouvrage intitulé *Du principe d'action*, §. X.)

ſavoir comment un être, quel qu'il ſoit, penſe.

La penſée eſt quelque choſe de divin ; oui ſans doute ; et c'eſt pour cela que je ne ſaurai jamais ce que c'eſt que l'être penſant. Le principe du mouvement eſt divin ; et je ne ſaurai jamais la cauſe de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les lois.

L'enfant d'*Ariſtote*, étant en nourrice, attirait dans ſa bouche le teton qu'il ſuçait, en formant préciſément avec ſa langue qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vide ; tandis que ſon père ne ſavait rien de tout cela, et diſait au haſard, que la nature abhorre le vide.

L'enfant d'*Hippocrate*, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du ſang en paſſant ſon doigt ſur ſa main ; et *Hippocrate* ne ſavait pas que le ſang circulât.

Nous ſommes ces enfans, tous tant que nous ſommes ; nous opérons des choſes admirables, et aucun des philoſophes ne ſait comment elles s'opèrent.

Sixièmement, voilà les raiſons ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle ſur l'aſſertion modeſte de *Locke*. Je ne dis point, encore une fois, que c'eſt la matière qui penſe en nous ; je dis avec lui,

qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il ſoit impoſſible à DIEU de faire penſer la matière, qu'il eſt abſurde de le prononcer, et que ce n'eſt pas à des vers de terre à borner la puiſſance de l'Etre ſuprême.

Septièmement, j'ajoute que cette queſtion eſt abſolument étrangère à la morale ; parce que, ſoit que la matière puiſſe penſer ou non, quiconque penſe doit être juſte ; parce que l'atome à qui DIEU aura donné la penſée peut mériter ou démériter, être puni ou récompenſé, et durer éternellement ; auſſi-bien que l'être inconnu appelé autrefois *ſouffle* et aujourd'hui *eſprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je ſais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *ſouffle* pouvait ſeul être ſuſceptible de ſentir et de penſer, ont perſécuté ceux qui ont pris le parti du ſage *Locke*, et qui n'ont pas oſé borner la puiſſance de DIEU à n'animer que ce ſouffle. Mais quand l'univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un ſouffle, une ſubſtance de feu, aurait-on bien fait de perſécuter ceux qui ſont venus nous apprendre que l'ame eſt immatérielle ? Tous les pères de l'Egliſe qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raiſon de perſécuter les autres pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite ?

Non, ſans doute ; car le perſécuteur eſt abominable. Donc ceux qui admettent l'immatérialité parfaite ſans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejetaient parce qu'il ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refuſé à DIEU le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé *matière*, ont dû tolérer auſſi ceux qui n'ont pas oſé dépouiller DIEU de ce pouvoir ; car il eſt bien mal-honnête de ſe haïr pour des ſyllogiſmes.

XXX.

Qu'ai-je appris juſqu'à préſent ?

J'AI donc compté avec *Locke* et avec moi-même, et je me ſuis trouvé poſſeſſeur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, et chargé d'une immenſe quantité de doutes. Je me ſuis dit enſuite à moi-même : Ce peu de vérités que j'ai acquiſes par ma raiſon ſera entre mes mains un bien ſtérile ſi je n'y puis trouver quelque principe de morale. Il eſt beau à un auſſi chétif animal que l'homme, de s'être élevé à la connaiſſance du maître de la nature ; mais cela ne me ſervira pas plus que la ſcience de l'algèbre, ſi je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI.

Y a-t-il une morale?

PLUS j'ai vu des hommes différens par le climat, les mœurs, le langage, les lois, le culte, et par la mesure de leur intelligence, et plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fond de morale ; ils ont tous une notion grossière du juste et de l'injuste, sans savoir un mot de théologie ; ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploie, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, et de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juste et de l'injuste leur était nécessaire, puisque tous s'accordaient en ce point dès qu'ils pouvaient agir et raisonner. L'intelligence suprême qui nous a formés, a donc voulu qu'il y eût de la justice sur la terre, pour que nous pussions y vivre un certain temps. Il me semble que n'ayant ni instinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, et végétant plusieurs années dans l'imbécillité d'une enfance exposée à tous les dangers, le peu qui serait resté

d'hommes échappés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la misère, se seraient occupés à se disputer quelque nourriture et quelques peaux de bêtes ; et qu'ils se seraient bientôt détruits comme les enfans du dragon de *Cadmus*, sitôt qu'ils auraient pu se servir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune société, si les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque justice, qui est le lien de toute société.

Comment l'Egyptien qui élevait des pyramides et des obélisques, et le Scythe errant qui ne connaissait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juste et de l'injuste, si DIEU n'avait donné de tout temps à l'un et à l'autre cette raison qui, en se développant, leur fait apercevoir les mêmes principes nécessaires, ainsi qu'il leur a donné des organes, qui, lorsqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent nécessairement et de la même façon la race du Scythe et de l'Egyptien ? Je vois une horde barbare, ignorante, superstitieuse, un peuple sanguinaire et usurier, qui n'avait pas même de terme dans son jargon pour signifier la géométrie et l'astronomie ; cependant ce peuple a les mêmes lois fondamentales que le sage Chaldéen qui a connu les routes des astres, et que le Phénicien plus

ſavant encore, qui s'eſt ſervi de la connaiſſance des aſtres, pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémiſphère où l'Océan ſe confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples aſſurent qu'il faut reſpecter ſon père et ſa mère, que le parjure, la calomnie, l'homicide ſont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conſéquences du même principe de leur raiſon développée.

XXXII.

Utilité réelle. Notion de la juſtice.

La notion de quelque choſe de juſte me ſemble ſi naturelle, ſi univerſellement acquiſe par tous les hommes, qu'elle eſt indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un turc, à un guèbre, à un malabare, l'argent que je lui ai prêté pour ſe nourrir et pour ſe vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre : Attendez que je ſache ſi *Mahomet*, *Zoroaſtre*, ou *Brama* ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il eſt juſte qu'il me paye ; et s'il n'en fait rien, c'eſt que ſa pauvreté ou ſon avarice l'emporteront ſur la juſtice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez

chez lequel il ſoit juſte, beau, convenable, honnête, de refuſer la nourriture à ſon père et à ſa mère quand on peut leur en donner; que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de juſtice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne ſon aſſentiment, que les plus grands crimes qui affligent la ſociété humaine ſont tous commis ſous un faux prétexte de juſtice. Le plus grand des crimes, du moins le plus deſtructif, et par conſéquent le plus oppoſé au but de la nature, eſt la guerre; mais il n'y a aucun aggreſſeur qui ne colore ce forfait du prétexte de la juſtice.

Les déprédateurs romains feſaient déclarer toutes leurs invaſions juſtes par des prêtres nommés *Feciales*. Tout brigand qui ſe trouve à la tête d'une armée, commence ſes fureurs par un manifeſte, et implore le Dieu des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils ſont aſſociés, ſe gardent bien de dire : Allons voler, allons arracher à la veuve et à l'orphelin leur nourriture; ils diſent : Soyons juſtes, allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en ſont emparés. Ils ont entre eux un dictionnaire, qu'on a même imprimé

dès le seizième siècle, et dans ce vocabulaire, qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine*, ne se trouvent point; ils se servent de termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'injustice ne se prononce jamais dans un conseil d'Etat, où l'on propose le meurtre le plus injuste. Les conspirateurs même les plus sanguinaires n'ont jamais dit : Commettons un crime. Ils ont tous dit : Vengeons la patrie des crimes du tyran; punissons ce qui nous paraît une injustice. En un mot, flatteurs lâches, ministres barbares, conspirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité; tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que, chez les Français, qui sont éclairés et polis, on ait souffert sur le théâtre ces maximes aussi affreuses que fausses, qui se trouvent dans la première scène de Pompée, et qui sont beaucoup plus outrées que celles de *Lucain*, dont elles sont imitées :

La justice et le droit sont de vaines idées.
Le droit des rois consiste à ne rien épargner.

Et on met ces abominables paroles dans la bouche de *Photin*, ministre du jeune *Ptolomée!* Mais c'est précisément parce qu'il est ministre qu'il devait dire tout le contraire; il devait

repréſenter la mort de *Pompée* comme un malheur néceſſaire et juſte.

Je crois donc que les idées du juſte et de l'injuſte ſont auſſi claires, auſſi univerſelles, que les idées de ſanté et de maladie, de vérité et de fauſſeté, de convenance et de diſconvenance. Les limites du juſte et de l'injuſte ſont très-difficiles à poſer, comme l'état mitoyen entre la ſanté et la maladie, entre ce qui eſt convenance et la diſconvenance des choſes, entre le faux et le vrai, eſt difficile à marquer. Ce ſont des nuances qui ſe mêlent; mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté; mais ſi je ſais certainement que celui à qui je dois deux millions s'en ſervira pour aſſervir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeſte? Voilà où les ſentimens ſe partagent: mais, en général, je dois obſerver mon ſerment quand il n'en réſulte aucun mal; c'eſt de quoi perſonne n'a jamais douté. (8)

(8) L'idée de la juſtice, du droit, ſe forme néceſſairement de la même manière dans tous les êtres ſenſibles, capables des combinaiſons néceſſaires pour acquérir ces idées. Elles ſont donc uniformes. Enſuite il peut arriver que certains êtres raiſonnent mal d'après ces idées, les altèrent en y mêlant des idées acceſſoires, &c. comme ces mêmes êtres peuvent ſe tromper ſur d'autres objets: mais puiſque tout être raiſonnant juſte ſera conduit aux mêmes idées en morale comme en géométrie, il n'en eſt pas moins vrai que ces idées

XXXIII.

Conſentement univerſel eſt-il une preuve de vérité?

ON peut m'objecter que le conſentement des hommes de tous les temps et de tous les pays n'eſt pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la magie, aux ſortiléges, aux démoniaques, aux apparitions, aux influences des aſtres, à cent autres ſottiſes pareilles : ne pourrait-il pas en être ainſi du juſte et de l'injuſte?

Il me ſemble que non. Premièrement, il eſt faux que tous les hommes aient cru à ces chimères : elles étaient, à la vérité, l'aliment de l'imbécillité du vulgaire; et il y a le vulgaire des grands et le vulgaire du peuple; mais une multitude de ſages s'en eſt toujours moquée : ce grand nombre de ſages, au contraire, a toujours admis le juſte et l'injuſte, tout autant, et même encore plus que le peuple.

ne ſont point arbitraires, mais certaines et invariables. Elles ſont en effet la ſuite néceſſaire des propriétés des êtres ſenſibles et capables de raiſonner; elles dérivent de leur nature; en ſorte qu'il ſuffit de ſuppoſer l'exiſtence de ces êtres, pour que les propoſitions fondées ſur ces notions ſoient vraies; comme il ſuffit de ſuppoſer l'exiſtence d'un cercle pour établir la vérité des propoſitions qui en développent les différentes propriétés. Ainſi la réalité des propoſitions morales, leur vérité, relativement à l'état des êtres réels, des hommes, dépend uniquement de cette vérité de fait : Les hommes ſont des êtres ſenſibles et intelligens.

La croyance aux ſorciers, aux démoniaques, &c. eſt bien éloignée d'être néceſſaire au genre humain ; la croyance à la juſtice eſt d'une néceſſité abſolue ; donc elle eſt un développement de la raiſon donnée de DIEU ; et l'idée des ſorciers et des poſſédés, &c. eſt, au contraire, un pervertiſſement de cette même raiſon

XXXIV.

Contre Locke.

LOCKE, qui m'inſtruit, et qui m'apprend à me défier de moi-même, ne ſe trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même ? Il veut prouver la fauſſeté des idées innées ; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaiſe raiſon à de fort bonnes ? Il avoue qu'il n'eſt pas juſte de faire bouillir ſon prochain dans une chaudière et de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'anthropophages, et que ces êtres penſans n'auraient pas mangé des hommes s'ils avaient eu les idées du juſte et de l'injuſte, que je ſuppoſe néceſſaires à l'eſpèce humaine. (*Voyez la queſt. XXXVI.*)

Sans entrer ici dans la queſtion s'il y a eu, en effet, des nations d'anthropophages, (9)

(9) Voyez la note (1), *Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations*, tome IV, page 446.

sans examiner les relations du voyageur *Dampierre*, qui a parcouru toute l'Amérique, et qui n'y en a jamais vu, mais qui, au contraire, a été reçu chez tous les sauvages avec la plus grande humanité ; voici ce que je réponds :

Des vainqueurs ont mangé leurs esclaves pris à la guerre ; ils ont cru faire une action très-juste ; ils ont cru avoir sur eux droit de vie et de mort ; et comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de se nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus justes que les triomphateurs romains, qui faisaient étrangler, sans aucun fruit, les princes esclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains et les sauvages avaient une très-fausse idée de la justice, je l'avoue ; mais enfin les uns et les autres croyaient agir justement ; et cela est si vrai, que les mêmes sauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur société, les regardaient comme leurs enfans, et que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de justice admirables.

XXXV.

Contre Locke.

Je conviens avec le ſage *Locke* qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné : c'eſt une vérité ſi conſtante, qu'il eſt évident que les enfans auraient tous une notion claire de DIEU, s'ils étaient nés avec cette idée, et que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. Il n'eſt pas moins évident que nous ne naiſſons point avec des principes développés de morale, puiſqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejeter un principe de morale qui ſerait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je ſuppoſe que nous ſoyons tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut perſécuter perſonne pour ſa manière de penſer ; comment des peuples entiers auraient-ils été perſécuteurs ? Je ſuppoſe que chaque homme porte en ſoi la loi évidente qui ordonne qu'on ſoit fidèle à ſon ferment ; comment tous ces hommes, réunis en corps, auront-ils ſtatué qu'il ne faut pas garder ſa parole à des hérétiques ? Je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques, DIEU nous a donné

une raiſon qui ſe fortifie avec l'âge, et qui nous apprend à tous, quand nous ſommes attentifs, ſans paſſion, ſans préjugés, qu'il y a un Dieu et qu'il faut être juſte ; mais je ne puis accorder à *Locke* les conſéquences qu'il en tire. Il ſemble trop approcher du ſyſtême de *Hobbes*, dont il eſt pourtant très-éloigné.

Voici ſes paroles, au premier livre de l'Entendement humain : *Conſidérez une ville priſe d'aſſaut, et voyez s'il paraît dans les cœurs des ſoldats animés au carnage et au butin quelque égard pour la vertu, quelque principe de morale, quelques remords de toutes les injuſtices qu'ils commettent.* Non, ils n'ont point de remords, et pourquoi? c'eſt qu'ils croient agir juſtement. Aucun d'eux n'a ſuppoſé injuſte la cauſe du prince pour lequel il va combattre : ils haſardent leur vie pour cette cauſe ; ils tiennent le marché qu'ils ont fait : ils pouvaient être tués à l'aſſaut ; donc ils croient être en droit de tuer : ils pouvaient être dépouillés ; donc ils penſent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils ſont dans l'enivrement de la fureur, qui ne raiſonne pas ; et pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juſte et de l'honnête, propoſez à ces mêmes ſoldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées,

pourvu

pourvu seulement qu'au lieu d'égorger dans leur fureur trois ou quatre mille ennemis qui font encore résistance, et qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, son chancelier, ses secrétaires d'Etat et son grand aumônier; vous ne trouverez pas un de ces soldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur proposez cependant que six meurtres au lieu de quatre mille, et vous leur présentez une récompense très-forte. Pourquoi vous refusent-ils? c'est qu'ils croient juste de tuer quatre mille ennemis, et que le meurtre de leur souverain, auquel ils ont fait serment, leur paraît abominable.

Locke continue; et, pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'est innée, il parle des Mingréliens, qui se font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfans tout vifs, et des Caraïbes, qui châtrent les leurs pour les mieux engraisser, afin de les manger.

On a déjà remarqué ailleurs que ce grand homme a été trop crédule en rapportant ces fables : *Lambert*, qui seul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfans tout vifs pour leur plaisir, n'est pas un auteur assez accrédité.

Chardin, voyageur qui passe pour si véridique, et qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume, si elle existait; et ce ne serait pas assez qu'il le dit

pour qu'on le crût; il faudrait que vingt voyageurs, de nations et de religions différentes, s'accordaſſent à confirmer un fait ſi étrange, pour qu'on en eût une certitude hiſtorique.

Il en eſt de même des femmes des îles Antilles, qui châtraient leurs enfans pour les manger : cela n'eſt pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'eſt point ainſi fait : châtrer des enfans eſt une opération très-délicate, très-dangereuſe, qui, loin de les engraiſſer, les amaigrit au moins une année entière, et qui ſouvent les tue. Ce rafinement n'a jamais été en uſage que chez des grands, qui, pervertis par l'excès du luxe et par la jalouſie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour ſervir leurs femmes et leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie et à la chapelle du pape, que pour avoir des muſiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais, dans les îles Antilles, il n'eſt guère à préſumer que des ſauvages aient inventé le rafinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat; et puis, qu'auraient-ils fait de leurs petites filles ?

Locke allègue encore des ſaints de la religion mahométane, qui s'accouplent dévotement avec leurs ânesſes, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les

femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une ſi belle converſation en langue braſilienne avec le prince *Maurice*, converſation que *Locke* a la ſimplicité de rapporter, ſans ſe douter que l'interprète du prince avait pu ſe moquer de lui. C'eſt ainſi que l'auteur de l'*Eſprit des lois* s'amuſe à citer de prétendues lois de Tunquin, de Bantam, de Bornéo, de Formoſe, ſur la foi de quelques voyageurs, ou menteurs ou mal inſtruits. *Locke* et lui ſont deux grands hommes en qui cette ſimplicité ne me ſemble pas excuſable.

XXXVI.

Nature par-tout la même.

En abandonnant *Locke* en ce point, je dis avec le grand *Newton* : *Natura eſt ſemper ſibi conſona*, la nature eſt toujours ſemblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit ſur un aſtre, agit ſur tous les aſtres, ſur toute la matière : ainſi la loi fondamentale de la morale agit également ſur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonſtances ; mais le fond ſubſiſte toujours le même, et ce fond eſt l'idée du juſte et de l'injuſte. On commet prodigieuſement d'injuſtices dans les

fureurs de ſes paſſions, comme on perd ſa raiſon dans l'ivreſſe; mais, quand l'ivreſſe eſt paſſée, la raiſon revient; et c'eſt, à mon avis, l'unique cauſe qui fait ſubſiſter la ſociété humaine, cauſe ſubordonnée au beſoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la juſtice? comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance, par le ſentiment et par la raiſon. Il eſt impoſſible que nous ne trouvions pas très-imprudente l'action d'un homme qui ſe jeterait dans le feu pour ſe faire admirer, et qui eſpérerait d'en réchapper. Il eſt impoſſible que nous ne trouvions pas très-injuſte l'action d'un homme qui en tue un autre dans ſa colère. La ſociété n'eſt fondée que ſur ces notions, qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, et c'eſt pourquoi toute ſociété ſubſiſte, à quelque ſuperſtition bizarre et horrible qu'elle ſe ſoit aſſervie.

Quel eſt l'âge où nous connaiſſons le juſte et l'injuſte? l'âge où nous connaiſſons que deux et deux font quatre.

XXXVII.

De Hobbes.

PROFOND et bizarre philoſophe, bon citoyen, eſprit hardi, ennemi de *Deſcartes*, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en phyſique ſont grandes et pardonnables, parce que tu étais venu avant *Newton*, toi qui as dit des vérités qui ne compenſent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle eſt la chimère des idées innées, toi qui fus le précurſeur de *Locke* en pluſieurs choſes, mais qui le fus auſſi de *Spinoſa;* c'eſt en vain que tu étonnes tes lecteurs en réuſſiſſant preſque à leur prouver qu'il n'y a aucune loi dans le monde que des lois de convention, qu'il n'y a de juſte et d'injuſte que ce qu'on eſt convenu d'appeler tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé ſeul avec *Cromwell* dans une île déſerte, et que *Cromwell* eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'île d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru auſſi injuſte dans ta nouvelle île qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que, dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit ſur la vie de ſon ſemblable.* Ne confonds-tu pas la puiſſance avec le droit? Penſes-tu qu'en effet le pouvoir

donne le droit, et qu'un fils robuſte n'ait rien à ſe reprocher pour avoir aſſaſſiné ſon père languiſſant et décrépit? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans ſon cœur; mais ton propre cœur te réfutait encore davantage; car tu fus vertueux, ainſi que *Spinoſa*, et il ne te manqua, comme à lui, que d'enſeigner les vrais principes de la vertu, que tu pratiquais, et que tu recommandais aux autres.

XXXVIII.

Morale univerſelle.

La morale me paraît tellement univerſelle, tellement calculée par l'Etre univerſel qui nous a formés, tellement deſtinée à ſervir de contre-poids à nos paſſions funeſtes, et à ſoulager les peines inévitables de cette courte vie, que, depuis *Zoroaſtre* juſqu'au lord *Shafteſbury*, je vois tous les philoſophes enſeigner la même morale, quoiqu'ils aient tous des idées différentes ſur les principes des choſes. Nous avons vu que *Hobbes*, *Spinoſa*, et *Bayle* lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la juſtice et toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux particuliers, et très-souvent d'absurdes et de révoltantes opinions en métaphysique, en théologie : mais s'agit-il de savoir s'il faut être juste? tout l'univers est d'accord, comme nous l'avons dit à la *question XXXVI*, et comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX.

De Zoroastre.

Je n'examine point en quel temps vivait *Zoroastre*, à qui les Perses donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainsi que *Platon* aux anciens Athéniens. Je vois seulement que ses préceptes de morale se sont conservés jusqu'à nos jours ; ils sont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres, et il paraît bien aux allégories puériles, aux observances ridicules, aux idées fantastiques dont ce recueil est rempli, que la religion de *Zoroastre* est de l'antiquité la plus haute. C'est là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompense des justes : on y voit le mauvais principe sous le nom de *Satan*, que les Juifs adoptèrent aussi. On y trouve le monde formé en six saisons ou en six temps. Il est ordonné de réciter un *Abunavar* et un *Ashim vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes, ou préceptes tirés du livre du Zend, et où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien *Zoroaſtre*, quels devoirs moraux ſont preſcrits?

Celui d'aimer, de ſecourir ſon père et ſa mère, de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à ſa parole, de s'abſtenir quand on eſt dans le doute ſi l'action qu'on va faire eſt juſte ou non. (*porte* 30.)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul légiſlateur n'a jamais pu aller au-delà; et je me confirme dans l'idée que plus *Zoroaſtre* établit de ſuperſtitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de ſa morale fait voir qu'il n'était pas en lui de la corrompre; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ſes dogmes, plus il lui était impoſſible d'errer en enſeignant la vertu.

XL.

Des brachmanes.

Il eſt vraiſemblable que les brames ou brachmanes exiſtaient long-temps avant que les Chinois euſſent leurs cinq kings; et ce qui fonde cette extrême probabilité, c'eſt qu'à la Chine les antiquités les plus recherchées ſont indiennes, et que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoiſes.

Ces anciens brames étaient, sans doute, d'aussi mauvais métaphysiciens, d'aussi ridicules théologiens que les Chaldéens et les Perses, et toutes les nations qui sont à l'occident de la Chine. Mais quelle sublimité dans la morale ! Selon eux, la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne se bornaient pas à être justes envers les autres ; mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes : le silence, l'abstinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaisirs étaient leurs principaux devoirs. Aussi tous les sages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appelait la *sagesse*.

XLI.

De Confucius.

Les Chinois n'eurent aucune superstition, aucun charlatanisme, à se reprocher comme les autres peuples. Le gouvernement chinois montrait aux hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, et leur montre encore qu'on peut les régir sans les tromper; que ce n'est pas par le mensonge qu'on sert le DIEU de vérité ; que la superstition est non-seulement inutile, mais nuisible à la religion. Jamais l'adoration de DIEU ne fut si pure et si sainte

qu'à la Chine. (*à la révélation près*) Je ne parle pas des sectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux et de tout ce qui n'est pas populace. Quelle est la religion de tous les honnêtes gens à la Chine depuis tant de siècles? la voici : *Adorez le ciel, et soyez justes.* Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place souvent le grand *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, parmi les anciens législateurs, parmi les fondateurs de religions; c'est une grande inadvertance. *Confutzée* est très-moderne; il ne vivait que six cents cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'institua aucun culte, aucun rite; jamais il ne se dit ni inspiré, ni prophète; il ne fait que rassembler en un corps les anciennes lois de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures et à ne se souvenir que des bienfaits.

A veiller sans cesse sur soi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ses passions et à cultiver l'amitié; à donner sans faste, et à ne recevoir que l'extrême nécessaire sans bassesse.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on fasse à nous-mêmes; ce n'est que défendre le mal : il fait plus; il recommande le bien : *Traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

Il enſeigne non-ſeulement la modeſtie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

XLII.

Des philoſophes grecs, et d'abord de Pythagore.

Tous les philoſophes grecs ont dit des ſottiſes en phyſique et en métaphyſique. Tous ſont excellens dans la morale ; tous égalent *Zoroaſtre*, *Confutzée* et les brachmanes. Liſez ſeulement les vers dorés de *Pythagore*, c'eſt le précis de ſa doctrine ; il n'importe de quelle main ils ſoient. Dites-moi ſi une ſeule vertu y eſt oubliée.

XLIII.

De Zaleucus.

Reunissez tous vos lieux communs, prédicateurs grecs, italiens, eſpagnols, allemands, français, &c. qu'on diſtille toutes vos déclamations ; en tirera-t-on un extrait qui ſoit plus pur que l'exorde des lois de *Zaleucus* ? *Maîtriſez votre ame ; purifiez-la ; écartez toute penſée criminelle. Croyez que* DIEU *ne peut être bien ſervi par les pervers ; croyez qu'il ne reſſemble pas aux faibles mortels, que les louanges et les préſens ſéduiſent : la vertu ſeule peut lui plaire.*

Voilà le précis de toute morale et de toute religion.

XLIV.

D'Epicure.

DES pédans de collége, des petits-maîtres de séminaire ont cru, sur quelques plaisanteries d'*Horace* et de *Pétrone*, qu'*Epicure* avait enseigné la volupté par les préceptes et par l'exemple. *Epicure* fut toute sa vie un philosophe sage, tempérant et juste. Dès l'âge de douze à treize ans il fut sage; car, lorsque le grammairien qui l'instruisait lui récita ce vers d'*Hésiode :*

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres :

Hé ! qui le produisit, dit *Epicure*, puisqu'il était le premier? Je n'en sais rien, dit le grammairien; il n'y a que les philosophes qui le sachent. Je vais donc m'instruire chez eux, repartit l'enfant, et depuis ce temps jusqu'à l'âge de soixante et douze ans, il cultiva la philosophie. Son testament, que *Diogène de Laërce* nous a conservé tout entier, découvre une ame tranquille et juste; il affranchit les esclaves qu'il croit avoir mérité cette grâce : il recommande à ses exécuteurs testamentaires de

donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'oſtentation ; point d'injuſte préférence ; c'eſt la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raiſonnables. Seul de tous les philoſophes, il eut pour amis tous ſes diſciples, et ſa ſecte fut la ſeule où l'on sût aimer, et qui ne ſe partageât point en pluſieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné ſa doctrine et ce qu'on a écrit pour et contre lui, que tout ſe réduit à la diſpute entre *Mallebranche* et *Arnauld*. *Mallebranche* avouait que le plaiſir rend heureux, *Arnauld* le niait : c'était une diſpute de mots, comme tant d'autres diſputes, où la philoſophie et la théologie apportent leur incertitude, chacune de ſon côté.

XLV.

Des ſtoïciens.

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les ſtoïciens la rendirent preſque divine. Réſignation à l'Etre des êtres, ou plutôt élévation de l'ame juſqu'à cet Etre ; mépris du plaiſir, mépris même de la douleur, mépris de la vie et de la mort, inflexibilité dans la juſtice ; tel était le caractère des vrais ſtoïciens ;

et tout ce qu'on a pu dire contre eux, c'eſt qu'ils décourageaient le reſte des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur ſecte, fit voir qu'on pouvait pouſſer la vertu auſſi loin qu'eux, ſans être d'aucun parti; et la mort de ce martyr de la Divinité eſt l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en ſoit repentie.

Le ſtoïcien *Caton* eſt, d'un autre côté, l'éternel honneur de Rome. *Epictète*, dans l'eſclavage, eſt peut-être ſupérieur à *Caton*, en ce qu'il eſt toujours content de ſa misère. Je ſuis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fuſſe : m'en plaindre, c'eſt l'offenſer.

Dirai-je que l'empereur *Antonin* eſt encore au-deſſus d'*Epictète*, parce qu'il triompha de plus de ſéductions, et qu'il était bien plus difficile à un empereur de ne ſe pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer? Liſez les penſées de l'un et de l'autre, l'empereur et l'eſclave vous paraîtront également grands.

Oſerai-je parler ici de l'empereur *Julien*? Il erra ſur le dogme; mais certes il n'erra pas ſur la morale. En un mot, nul philoſophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit que toutes les vertus de ces grands hommes n'étaient que des péchés illuſtres. Puiſſe la terre être couverte de tels coupables!

LXVI.

Philoſophie eſt vertu.

Il y a eu des ſophiſtes qui furent aux philoſophes ce que les ſinges ſont aux hommes. *Lucien* ſe moqua d'eux ; on les mépriſa : ils furent à peu-près ce qu'ont été les moines mendians dans les univerſités. Mais n'oublions jamais que tous les philoſophes ont donné de grands exemples de vertu, et que les ſophiſtes, et même les moines, ont tous reſpecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII.

D'Eſope.

Je placerai *Eſope* parmi ces grands hommes, et même à la tête de ces grands hommes, ſoit qu'il ait été le premier *Pilpay* des Indiens, ou l'ancien précurſeur de *Pilpay*, ou le *Lokman* des Perſes, ou le *Akkim* des Arabes, ou le *Hacam* des Phéniciens, il n'importe ; je vois que ſes fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, et que l'origine s'en perd dans une antiquité dont on ne peut ſonder l'abyme. A quoi tendent ces fables auſſi profondes qu'ingénues, ces apologues qui ſemblent viſiblement écrits dans un temps où

l'on ne doutait pas que les bêtes n'euſſent un langage ? Elles ont enſeigné preſque tout notre hémiſphère. Ce ne ſont point des recueils de ſentences faſtidieuſes qui laſſent plus qu'elles n'éclairent ; c'eſt la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'eſt d'y ajouter des embelliſſemens dans nos langues modernes. Cette ancienne ſageſſe eſt ſimple et nue dans le premier auteur. Les grâces naïves dont on l'a ornée en France, n'en ont point caché le fonds reſpectable. Que nous apprennent toutes ces fables ? qu'il faut être juſte.

XLVIII.

De la paix née de la philoſophie.

PUISQUE tous les philoſophes avaient des dogmes différens, il eſt clair que le dogme et la vertu ſont d'une nature entièrement hétérogène. Qu'ils cruſſent ou non que *Thétis* était la déeſſe de la mer, qu'ils fuſſent perſuadés ou non de la guerre des géans et de l'âge d'or, de la boîte de *Pandore* et de la mort du ſerpent *Python*, &c. ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'eſt une choſe admirable dans l'antiquité que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX.

XLIX.

Autres queſtions.

AH ! ſi nous pouvions imiter l'antiquité ! ſi nous feſions enfin, à l'égard des diſputes théologiques, ce que nous avons fait au bout de dix-ſept ſiècles dans les belles lettres !

Nous ſommes revenus au goût de la ſaine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent aſſez abſurdes pour imaginer qu'on pût perſécuter un homme parce qu'il croyait le vide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas ſubſiſter ſans ſujet, parce qu'il expliquait en un ſens un paſſage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un ſens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la juriſprudence des Romains ; et, quand nous manquons de lois, (ce qui nous arrive ſi ſouvent) nous allons conſulter le code et le digeſte. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur ſage tolérance ?

Qu'importe à l'Etat qu'on ſoit du ſentiment des réaux ou des nominaux, qu'on tienne pour *Scot* ou pour *Thomas*, pour *Œcolampade* ou pour *Melancthon*, qu'on ſoit du parti d'un évêque d'Ypres qu'on n'a point lu, ou d'un

moine eſpagnol qu'on a moins lu encore ? N'eſt-il pas clair que tout cela doit être auſſi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un paſſage de *Lycophron* ou d'*Héſiode* ?

L.

Autres queſtions.

Je ſais que les hommes ſont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un muſicien qui eſt mort fou, parce que ſa muſique n'avait pas paru aſſez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre ; mais s'il y en avait d'aſſez attaqués pour penſer, par exemple, qu'ils ont toujours raiſon, y aurait-il aſſez d'ellébore pour une ſi étrange maladie ?

Et ſi ces malades, pour ſoutenir qu'ils ont toujours raiſon, menaçaient du dernier ſupplice quiconque penſe qu'ils peuvent avoir tort ; s'ils établiſſaient des eſpions pour découvrir les réfractaires, s'ils décidaient qu'un père, ſur le témoignage de ſon fils, une mère, ſur celui de ſa fille, doit périr dans les flammes, &c. ne faudrait-il pas lier ces gens-là, et les traiter comme ceux qui ſont attaqués de la rage ?

LI.

Ignorance.

Vous me demandez à quoi bon tout ce ſermon ſi l'homme n'eſt pas libre ? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'eſt pas libre ; je vous ai dit que ſa liberté conſiſte dans ſon pouvoir d'agir, et non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Enſuite je vous dirai que, tout étant lié dans la nature, la Providence éternelle me prédeſtinait à écrire ces rêveries, et prédeſtinait cinq ou ſix lecteurs à en faire leur profit, et cinq à ſix autres à les dédaigner, et à les laiſſer dans la foule immenſe des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, ſouvenez-vous que je me ſuis annoncé comme un ignorant.

LII.

Autres ignorances.

Je ſuis ſi ignorant, que je ne ſais pas même les faits anciens dont on me berce ; je crains toujours de me tromper de ſept à huit cents années au moins, quand je cherche en quel temps ont vécu ces antiques héros qu'on dit

avoir exercé les premiers le vol et le brigandage dans une grande étendue de pays ; et ces premiers ſages qui adorèrent les étoiles, ou des poiſſons, ou des ſerpens, ou des morts, ou des êtres fantaſtiques.

Quel eſt celui qui le premier imagina les ſix *Gahambars*, et le pont de *Tshinavar*, et le *Dardaroth*, et le lac de *Karon*? En quel temps vivaient le premier *Bacchus*, le premier *Hercule*, le premier *Orphée*?

Toute l'antiquité eſt ſi ténébreuſe juſqu'à *Thucydide* et *Xénophon*, que je ſuis réduit à ne ſavoir preſque pas un mot de ce qui s'eſt paſſé ſur le globe que j'habite, avant le court eſpace d'environ trente ſiècles ; et dans ces trente ſiècles encore, que d'obſcurités ! que d'incertitudes ! que de fables !

LIII.

Plus grande ignorance.

MON ignorance me pèſe bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne ſavons abſolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né ſur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami, le ſavant *Apédeutès*, natif de Courlande, s'il avait connaiſſance

des anciens peuples du Nord, ſes voiſins, et de ſon malheureux petit pays? Il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notion que les poiſſons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je ſais de mon pays, c'eſt que *Céſar* dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'uſage de ſacrifier des hommes à je ne ſais quels dieux pour obtenir d'eux quelque bonne proie, et que nous n'allions jamais en courſe qu'accompagnés de vieilles ſorcières qui feſaient ces beaux ſacrifices.

Tacite, un ſiècle après, dit quelques mots de nous, ſans nous avoir jamais vus : il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde en comparaiſon des Romains ; car il aſſure que, quand nous n'avions perſonne à voler, nous paſſions les jours et les nuits à nous enivrer de mauvaiſe bière dans nos cabanes.

Depuis ce temps de notre âge d'or, c'eſt un vide immenſe juſqu'à l'hiſtoire de *Charlemagne*. Quand je ſuis arrivé à ces temps connus, je vois dans Goldſtad une charte de *Charlemagne*, datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce ſavant empereur parle ainſi :

Vous ſavez que chaſſant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes et le palais que Granus,

calomnie rallumeront leurs torches? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres, que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoisonné.

Fin du philosophe ignorant.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

OU

LE PRINCIPE D'ACTION.

DIATRIBE.

Ce n'eſt pas entre la Ruſſie et la Turquie qu'il s'agit de prendre un parti ; car ces deux Etats feront la paix tôt ou tard ſans que je m'en mêle.

Il ne s'agit pas de ſe déclarer pour une faction anglaiſe contre une autre faction ; car bientôt elles auront diſparu pour faire place à d'autres.

Je ne cherche point à faire un choix entre les chrétiens grecs, les arméniens, les eutichiens, les jacobites, les chrétiens appelés papiſtes, les luthériens, les calviniſtes, les anglicans, les primitifs appelés quakers, les anabaptiſtes, les janſéniſtes, les moliniſtes, les ſociniens, les piétiſtes, et tant d'autres *iſtes*. Je veux vivre honnêtement avec tous ces meſſieurs quand j'en rencontrerai, ſans jamais diſputer avec eux ; parce qu'il n'y en aura pas un ſeul qui, lorſqu'il aura un écu à partager avec moi, ne ſache parfaitement ſon

compte, et qui consente à perdre une obole pour le salut de mon ame ou de la sienne.

Je ne prendrai point parti entre les anciens parlemens de France et les nouveaux, parce que dans peu d'années il n'en sera plus question.

Ni entre les anciens et les modernes, parce que ce procès est interminable.

Ni entre les jansénistes et les molinistes, parce qu'ils ne sont plus, et que voilà, DIEU merci, cinq ou six mille volumes devenus aussi inutiles que les œuvres de St *Ephrem*.

Ni entre les opéra bouffons français et les italiens, parce que c'est une affaire de fantaisie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de savoir s'il y a un Dieu; et c'est ce que je vais examiner très-sérieusement et de très-bonne foi; car cela m'intéresse, et vous aussi.

I.

Du principe d'action.

TOUT est en mouvement, tout agit, et tout réagit dans la nature.

Notre soleil tourne sur lui-même avec une rapidité qui nous étonne; et les autres soleils tournent de même, tandis qu'une foule

innombrable de planètes roule autour d'eux dans leurs orbites, que le ſang circule plus de vingt fois par heure dans les plus vils de nos animaux.

Une paille que le vent emporte, tend par ſa nature vers le centre de la terre, comme la terre gravite vers le ſoleil, et le ſoleil vers elle. La mer doit aux mêmes lois ſon flux et ſon reflux éternel. C'eſt par ces mêmes lois que des vapeurs qui forment notre atmoſphère, s'échappent continuellement de la terre, et retombent en roſée, en pluie, en grêle, en neige, en tonnerre.

Tout eſt action, la mort même eſt agiſſante. Les cadavres ſe décompoſent, ſe métamorphoſent en végétaux, nourriſſent les vivans qui à leur tour en nourriſſent d'autres. Quel eſt le principe de cette action univerſelle?

Il faut que le principe ſoit unique. Une uniformité conſtante dans les lois qui dirigent la marche des corps céleſtes, dans les mouvemens de notre globe, dans chaque eſpèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un ſeul moteur. S'il y en avait deux, ils ſeraient ou divers, ou contraires, ou ſemblables. Si divers, rien ne ſe correſpondrait; ſi contraires, tout ſe détruirait; ſi ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un; c'eſt un double emploi.

Je me confirme dans cette idée, qu'il ne peut exiſter qu'un ſeul principe, un ſeul moteur, dès que je fais attention aux lois conſtantes et uniformes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les globes, et les fait tendre les uns vers les autres en raiſon directe, non de leurs ſurfaces, ce qui pourrait être l'effet de l'impulſion d'un fluide, mais en raiſon de leurs maſſes.

Le quarré de la révolution de toute planète eſt comme le cube de ſa diſtance au ſoleil; (et cela prouve en paſſant ce que *Platon* avait deviné, je ne ſais comment, que le monde eſt l'ouvrage de l'éternel géomètre.)

Les rayons de lumière ont leurs réflexions et leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers. Toutes les véritables mathématiques doivent être les mêmes dans l'étoile ſirius et dans notre petite loge.

Si je porte ma vue ici-bas ſur le règne animal, tous les quadrupèdes et les bipèdes qui n'ont point d'ailes, perpétuent leur eſpèce par la même copulation, toutes les femelles ſont vivipares.

Tous les oiſeaux femelles pondent des œufs.

Dans toute eſpèce, chaque genre peuple et ſe nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fonds de propriétés.

Certes le chêne et le noiſetier ne ſe ſont pas entendus pour naître et croître de la même façon, de même que mars et ſaturne n'ont pas été d'intelligence pour obſerver les mêmes lois. Il y a donc une intelligence unique, univerſelle et puiſſante qui agit toujours par des lois invariables.

Perſonne ne doute qu'une ſphère armillaire, des payſages, des animaux deſſinés, des anatomies en cire colorée, ne ſoient des ouvrages d'habiles artiſtes. Se pourrait-il que les copies fuſſent d'une intelligence, et que les originaux n'en fuſſent pas? Cette ſeule idée me paraît la plus forte démonſtration; et je ne conçois pas comment on peut la combattre.

II.

Du principe d'action néceſſaire et éternel.

Ce moteur unique eſt très-puiſſant, puiſqu'il dirige une machine ſi vaſte et ſi compliquée. Il eſt très-intelligent, puiſque le moindre des reſſorts de cette machine ne peut être égalé par nous qui ſommes intelligens.

Il eſt un être néceſſaire, puiſque ſans lui la machine n'exiſterait pas.

Il eſt éternel ; car il ne peut être produit du néant qui, n'étant rien, ne peut rien produire ; et dès qu'il exiſte quelque choſe, il eſt démontré que quelque choſe eſt de toute éternité. Cette vérité ſublime eſt devenue triviale. Tel a été de nos jours l'élancement de l'eſprit humain, malgré les efforts que nos maîtres d'ignorance ont faits pendant tant de ſiècles pour nous abrutir.

III.

Quel eſt ce principe?

Je ne puis me démontrer l'exiſtence du principe d'action, du premier moteur, de l'Etre ſuprême, par la ſynthèſe, comme le docteur *Clarke*. Si cette méthode pouvait appartenir à l'homme, *Clarke* était digne peut-être de l'employer ; mais l'analyſe me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'eſt qu'en remontant le fleuve de l'éternité, que je puis eſſayer de parvenir à ſa ſource.

Ayant donc connu par le mouvement qu'il y a un moteur, m'étant prouvé par l'action qu'il y a un principe d'action, je cherche ce que c'eſt que ce principe univerſel ; et la première choſe que j'entrevois avec une ſecrète douleur, mais avec une réſignation entière, c'eſt

qu'étant une partie imperceptible du grand tout, étant, comme dit *Timée*, un point entre deux éternités, il me ſera impoſſible de comprendre ce grand tout et ſon maître, qui m'engloutiſſent de toutes parts.

Cependant je me raſſure un peu en voyant qu'il m'a été donné de meſurer la diſtance des aſtres, de connaître le cours et les lois qui les retiennent dans leurs orbites. Je me dis : Peut-être parviendrai-je, en me ſervant de bonne foi de ma raiſon, juſqu'à trouver quelque lueur de vraiſemblance qui m'éclairera dans la profonde nuit de la nature. Et, ſi ce petit crépuſcule que je cherche ne peut m'apparaître, je me conſolerai en ſentant que mon ignorance eſt invincible, que des connaiſſances qui me ſont interdites, me ſont très-ſurement inutiles, et que le grand Etre ne me punira pas d'avoir voulu le connaître, et de n'avoir pu y parvenir.

I V.

Où eſt le premier principe? Eſt-il infini?

Je ne vois point le premier principe moteur et intelligent d'un animal appelé homme, lorſqu'il me démontre une propoſition de géométrie, ou lorſqu'il ſoulève un fardeau.

Cependant je juge invinciblement qu'il y en a un dans lui, tout ſubalterne qu'il eſt. Je ne puis découvrir ſi ce premier principe eſt dans ſon cœur, ou dans ſa tête, ou dans ſon ſang, ou dans tout ſon corps. De même, j'ai deviné un premier principe de la nature, j'ai vu qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas éternel. Mais où eſt-il ?

S'il anime toute exiſtence, il eſt donc dans toute exiſtence : cela me paraît indubitable. Il eſt dans tout ce qui eſt, comme le mouvement eſt dans tout le corps d'un animal, ſi on peut ſe ſervir de cette miſérable comparaiſon.

Mais, s'il eſt dans ce qui exiſte, peut-il être dans ce qui n'exiſte pas ? L'univers eſt-il infini ? on me le dit, mais qui me le prouvera ? Je le conçois éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé du néant, parce que ce grand principe, *rien ne vient de rien*, eſt auſſi vrai que deux et deux font quatre ; parce qu'il y a, comme nous avons vu ailleurs, une contradiction abſurde à dire : l'être agiſſant a paſſé une éternité ſans agir ; l'être formateur a été éternel ſans rien former ; l'être néceſſaire a été pendant une éternité l'être inutile.

Mais je ne vois aucune raiſon pourquoi cet être néceſſaire ſerait infini. Sa nature me paraît

d'être par-tout où il y a exiſtence ; mais pourquoi et comment une exiſtence infinie ? *Newton* a démontré le vide qu'on n'avait fait que ſuppoſer juſqu'à lui. S'il y a du vide dans la nature, le vide peut donc être hors de la nature. Quelle néceſſité que les êtres s'étendent à l'infini ? que ſerait-ce que l'infini en étendue ? il ne peut exiſter non plus qu'en nombre. Point de nombre, point d'extenſion à laquelle je ne puiſſe ajouter. Il me ſemble qu'en cela le ſentiment de *Cudworth* doit l'emporter ſur celui de *Clarke*.

DIEU eſt préſent par-tout, dit *Clarke*. Oui, ſans doute ; mais par-tout où il y a quelque choſe, et non pas où il n'y a rien. Etre préſent à rien, me paraît une contradiction dans les termes, une abſurdité. Je ſuis forcé d'admettre une éternité ; mais je ne ſuis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin, que m'importe que l'eſpace ſoit un être réel ou une ſimple appréhenſion de mon entendement ? Que m'importe que l'Etre néceſſaire, intelligent, puiſſant, éternel, formateur de tout être, ſoit dans cet eſpace imaginaire ou n'y ſoit pas ? en ſuis-je moins ſon ouvrage ? en ſuis-je moins dépendant de lui ? en eſt-il moins mon maître ? Je vois ce maître du monde par les yeux de mon intelligence ; mais je ne le vois point au-delà du monde.

On dispute encore si l'espace infini est un être réel ou non. Je ne veux point asseoir mon jugement sur un fondement aussi équivoque, sur une querelle digne des scolastiques ; je ne veux point établir le trône de DIEU dans les espaces imaginaires.

S'il est permis, encore une fois, de comparer les petites choses qui nous paraissent grandes, à ce qui est si grand en effet, imaginons un alguazil de Madrid qui veut persuader à un castillan son voisin que le roi d'Espagne est le maître de la mer qui est au nord de la Californie, et que quiconque en doute, est criminel de lèse-majesté. Le castillan lui répond : Je ne sais pas seulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une, pouvu que j'aie de quoi vivre à Madrid. Je n'ai pas besoin qu'on découvre cette mer pour être fidèle au roi mon maître sur les bords du Manzanarès. Qu'il y ait ou non des vaisseaux au-delà de la baie d'Hudson, il n'en a pas moins le pouvoir de me commander ici ; je sens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je sais qu'il est le maître de Madrid.

Ainsi notre dépendance du grand Etre ne vient point de ce qu'il est présent hors du monde, mais de ce qu'il est présent dans le monde. Je demande seulement pardon au

maître de la nature de l'avoir comparé à un chétif homme pour me mieux faire entendre.

V.

Que tous les ouvrages de l'Etre éternel ſont éternels.

Le principe de la nature étant néceſſaire et éternel, et ſon eſſence étant d'agir, il a donc agi toujours. Car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le Dieu agiſſant, il aurait été toujours le Dieu indolent, le Dieu d'*Epicure*, le Dieu qui n'eſt bon à rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde, ſon ouvrage, ſous quelque forme qu'il paraiſſe, eſt donc éternel comme lui, de même que la lumière eſt auſſi ancienne que le ſoleil, le mouvement auſſi ancien que la matière, les alimens auſſi anciens que les animaux; ſans quoi le ſoleil, la matière, les animaux auraient été non-ſeulement des êtres inutiles, mais des êtres de contradiction, des chimères.

Que pourrait-on imaginer en effet de plus contradictoire qu'un être eſſentiellement agiſſant qui n'aurait pas agi pendant une éternité; un être formateur qui n'aurait rien formé, ou qui n'aurait formé quelques globes que depuis

très-peu d'années, sans qu'il parût la moindre raison de les avoir formés plutôt en un temps qu'en un autre ? Le principe intelligent ne peut rien faire sans raison ; rien ne peut exister sans une raison antécédente et nécessaire. Cette raison antécédente et nécessaire a été éternellement ; donc l'univers est éternel.

Nous ne parlons ici que philosophiquement ; il ne nous appartient pas seulement de regarder en face ceux qui parlent par révélation.

VI.

Que l'Etre éternel, premier principe, a tout arrangé volontairement.

Il est clair que cette suprême intelligence nécessaire, agissante, à une volonté, et qu'elle a tout arrangé parce qu'elle l'a voulu. Car comment agir et former tout sans vouloir le former ? ce serait être une pure machine, et cette machine supposerait un autre premier principe, un autre moteur. Il en faudrait toujours revenir à un premier être intelligent, quel qu'il soit. Nous voulons, nous agissons, nous formons des machines quand nous le voulons ; donc le grand *Demiourgos* très-puissant a tout fait parce qu'il l'a voulu.

Spinoſa lui-même reconnaît dans la nature une puiſſance intelligente néceſſaire. Mais une intelligence deſtituée de volonté ſerait une choſe abſurde, parce que cette intelligence ne ſervirait à rien; elle n'opérerait rien, puiſqu'elle ne voudrait rien opérer. Le grand Etre néceſſaire a donc voulu tout ce qu'il a opéré.

J'ai dit tout-à-l'heure qu'il a tout fait néceſſairement parce que, ſi ſes ouvrages n'étaient pas néceſſaires, ils ſeraient inutiles. Mais cette néceſſité lui ôterait-elle ſa volonté? non, ſans doute; je veux néceſſairement être heureux; je n'en veux pas moins ce bonheur; au contraire, je le veux avec d'autant plus de force que je le veux invinciblement.

Cette néceſſité lui ôte-t-elle ſa liberté? point du tout. La liberté ne peut être que le pouvoir d'agir. L'Etre ſuprême étant très-puiſſant, eſt donc le plus libre des êtres.

Voilà donc le grand artiſan des choſes reconnu néceſſaire, éternel, intelligent, puiſſant, voulant et libre.

VII.

Que tous les êtres, ſans aucune exception, ſont ſoumis aux lois éternelles.

QUELS ſont les effets de ce pouvoir éternel réſidant eſſentiellement dans la nature? Je n'en vois que de deux eſpèces, les inſenſibles et les ſenſibles.

Cette terre, ces mers, ces planètes, ces ſoleils paraiſſent des êtres admirables, mais brutes, deſtitués de toute ſenſibilité. Un colimaçon qui veut, qui a quelques perceptions et qui fait l'amour, paraît en cela jouir d'un avantage ſupérieur à tout l'éclat des ſoleils qui illuminent l'eſpace.

Mais tous ces êtres ſont également ſoumis aux lois éternelles invariables.

Ni le ſoleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le ſinge, ni l'homme, n'ont pu ſe donner rien de ce qu'ils poſsèdent; il eſt évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme et le chien ſont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgré elle. Tous deux tettent leur mère ſans ſavoir ce qu'ils font, et celà par un mécaniſme très-délicat, très-compliqué, dont même très-peu d'hommes acquièrent la connaiſſance.

Tous deux, au bout de quelque temps, ont des idées, de la mémoire, une volonté; le chien beaucoup plus tôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que de pures machines, ce ne ſerait qu'une raiſon de plus pour ceux qui penſent que l'homme n'eſt qu'une machine auſſi; mais il n'y a plus perſonne aujourd'hui qui n'avoue que les animaux ont des idées, de la mémoire, une meſure d'intelligence; qu'ils perfectionnent leurs connaiſſances; qu'un chien de chaſſe apprend ſon métier; qu'un vieux renard eſt plus habile qu'un jeune, &c.

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, ſinon de la cauſe primordiale éternelle, du principe d'action, du grand Etre qui anime toute la nature?

L'homme a les facultés des animaux beaucoup plus tard qu'eux, mais dans un degré beaucoup plus éminent; peut-il les tenir d'une autre cauſe?

Il n'a rien que ce que le grand Etre lui donne. Ce ſerait une étrange contradiction, une ſingulière abſurdité que tous les aſtres, tous les élémens, tous les végétaux, tous les animaux obéiſſent ſans relâche irréſiſtiblement aux lois du grand Etre, et que l'homme ſeul pût ſe conduire par lui-même.

VIII.

Que l'homme eſt eſſentiellement ſoumis en tout aux lois éternelles du premier principe.

VOYONS donc cet animal-homme avec les yeux de la raiſon que le grand Etre nous a donnée.

Qu'eſt-ce que la première perception qu'il reçoit? celle de la douleur; enſuite le plaiſir de la nourriture. C'eſt-là toute notre vie, douleur et plaiſir. D'où nous viennent ces deux reſſorts qui nous font mouvoir juſqu'au dernier moment, ſinon de ce premier principe d'action, de ce grand *Demiourgos*? Certes, ce n'eſt pas nous qui nous donnons de la douleur; et comment pourrions-nous être la cauſe du petit nombre de nos plaiſirs? Nous avons dit ailleurs qu'il nous eſt impoſſible d'inventer une nouvelle ſorte de plaiſir, c'eſt-à-dire un nouveau ſens. Diſons ici qu'il nous eſt également impoſſible d'inventer une nouvelle ſorte de douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le bénédictin *Calmet* a fait graver les ſupplices dans ſon dictionnaire, n'ont pu que couper, déchirer, mutiler, tirer, brûler, étouffer, écraſer: tous les tourmens ſe réduiſent là. Nous ne pouvons donc rien par nous-mêmes,

mêmes, ni en bien ni en mal ; nous ne ſommes que les inſtrumens aveugles de la nature.

Mais je veux penſer et je penſe, dit au haſard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le ſentiment de la douleur ? celui de la mamelle que nous avons ſucée ; puis le viſage de notre nourrice, puis quelques autres faibles objets et quelques beſoins ont fait des impreſſions. Juſque-là oſerait-on dire qu'on n'a pas été un automate ſentant, un malheureux animal abandonné, ſans connaiſſance et ſans pouvoir, un rebut de la nature ? Oſera-t-on dire que dans cet état on eſt un être penſant, qu'on ſe donne ſes idées, qu'on a une ame ? Qu'eſt-ce que le fils d'un roi au ſortir de la matrice ? il dégoûterait ſon père, s'il n'était pas ſon père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds eſt un objet infiniment ſupérieur.

IX.

Du principe d'action des êtres ſenſibles.

VIENT enfin le temps où un nombre plus ou moins grand de perceptions, reçu dans notre machine, ſemble ſe préſenter à notre

volonté. Nous croyons faire des idées. C'eſt comme ſi, en ouvrant le robinet d'une fontaine, nous penſions former l'eau qui en coule. Nous, créer des idées! pauvres gens que nous ſommes! Quoi! il eſt évident que nous n'avons eu nulle part aux premières, et nous ſerions les créateurs des ſecondes! Peſons bien cette vanité de faire des idées, et nous verrons qu'elle eſt inſolente et abſurde.

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les objets extérieurs qui ait la moindre analogie, le moindre rapport, avec un ſentiment, une idée, une penſée; faites fabriquer un œil, une oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en eſt ainſi de notre corps vivant. Le principe univerſel d'action fait tout en nous. Il ne nous a point exceptés du reſte de la nature.

Deux expériences continuellement réitérées dans tout le cours de notre vie, et dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit, que nos idées, nos volontés, nos actions, ne nous appartiennent pas.

La première, c'eſt que perſonne ne ſait ni ne peut ſavoir quelle idée lui viendra dans une minute, quelle volonté il aura, quel mot il proférera, quel mouvement ſon corps fera.

La ſeconde, que, pendant le ſommeil il eſt bien clair que tout ſe fait dans nos ſonges ſans que nous y ayons la moindre part. Nous avouons que nous ſommes alors de purs automates, ſur leſquels un pouvoir inviſible agit avec une force auſſi réelle, auſſi puiſſante qu'incompréhenſible. Ce pouvoir remplit notre tête d'idées, nous inſpire des déſirs, des paſſions, des volontés, des réflexions. Il met en mouvement tous les membres de notre corps. Il eſt arrivé quelquefois qu'une mère a étouffé effectivement dans un vain ſonge ſon enfant nouveau-né qui dormait à côté d'elle; qu'un ami a tué ſon ami. D'autres jouiſſent réellement d'une femme qu'ils ne connaiſſent pas. Combien de muſiciens ont fait de la muſique en dormant! combien de jeunes prédicateurs ont compoſé des ſermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie était partagée exactement entre la veille et le ſommeil, au lieu que nous ne conſumons d'ordinaire à dormir que le tiers de notre chétive durée, et ſi nous rêvions toujours dans ce ſommeil, il ſerait bien démontré alors que la moitié de notre exiſtence ne dépend point de nous. Mais, ſuppoſé que de vingt-quatre heures nous en paſſions huit dans les ſonges, il eſt évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous

appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajoutez-y tout le temps employé aux fonctions purement animales, et voyez ce qui reste. Vous serez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à présent de quelle inconséquence il serait qu'une moitié dépendît de vous, et que l'autre n'en dépendît pas.

Concluez donc que le principe universel d'action fait tout en vous.

Un janséniste m'arrête là, et me dit : Vous êtes un plagiaire ; vous avez pris votre doctrine dans le fameux livre *de l'action de* DIEU *sur les créatures*, autrement, *de la prémotion physique*, par notre grand patriarche *Bourfier*, dont nous avons dit (*) *qu'il avait trempé sa plume dans l'encrier de la Divinité*. Non, mon ami ; je n'ai jamais pris chez les jansénistes ni chez les molinistes qu'une forte aversion pour les cabales, et un peu d'indifférence pour leurs opinions. *Bourfier*, en prenant DIEU pour son cornet, fait précisément de quelle nature était le sommeil d'*Adam*, quand DIEU lui arracha une côte pour en former

(*) *Dictionnaire des grands hommes*, à l'article *Bourfier*.

N. B. Que parmi ces *grands hommes*, il n'y a guère que des jansénistes, comme parmi les *grands hommes* de l'abbé *Ladvocat*, on ne trouve guère que des partisans des jésuites.

ſa femme ; de quelle eſpèce était ſa *concupiſcence*, ſa grâce habituelle, ſa grâce actuelle. Il fait, avec St *Auguſtin*, qu'on aurait fait des enfans ſans volupté dans le paradis terreſtre, comme on sème ſon champ, ſans goûter en cela le plaiſir de la chair. Il eſt convaincu qu'*Adam* n'a péché dans le paradis terreſtre que par diſtraction. Moi, je ne ſais rien de tout cela, et je me contente d'admirer ceux qui ont une ſi belle et ſi profonde ſcience.

X.

Du principe d'action appelé ame.

MAIS on a imaginé, après bien des ſiècles, que nous avions une ame qui agiſſait par elle-même ; et on s'eſt tellement accoutumé à cette idée qu'on l'a priſe pour une choſe réelle.

On a crié par-tout l'*ame*, l'*ame!* ſans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait.

Tantôt par ame on voulait dire la vie ; tantôt c'était un petit ſimulacre léger qui nous reſſemblait, et qui allait après notre mort boire des eaux de l'Achéron ; c'était une harmonie, une omémorie, une entéléchie. Enfin, on en a fait un petit être qui n'eſt point corps, un ſouffle qui n'eſt point air ; et de ce

mot ſouffle, qui veut dire eſprit en plus d'une langue, on a fait un je ne ſais quoi qui n'eſt rien du tout.

Mais qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*ame* vaguement et ſans s'entendre, comme on le prononce encore aujourd'hui, et comme on profère les mots de mouvement, d'entendement, d'imagination, de mémoire, de déſir, de volonté ? Il n'y a point d'être réel appelé volonté, déſir, mémoire, imagination, entendement, mouvement. Mais l'être réel appelé homme comprend, imagine, ſe ſouvient, déſire, veut, ſe meut. Ce ſont des termes abſtraits, inventés pour faciliter le diſcours. Je cours, je dors, je m'éveille ; mais il n'y a point d'être phyſique qui ſoit courſe, ou ſommeil, ou éveil. Ni la vue, ni l'ouïe, ni le tact, ni l'odorat, ni le goût, ne ſont des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela ſinon parce que le grand Etre a ainſi diſpoſé toutes les choſes, parce que le principe d'action, la cauſe univerſelle, en un mot, DIEU nous donne ces facultés ?

Prenons-y bien garde, il y aurait tout autant de raiſon à ſuppoſer dans un limaçon un être ſecret appelé *ame libre* que dans l'homme ; car ce limaçon a une volonté, des déſirs, des goûts, des ſenſations, des

idées, de la mémoire. Il veut marcher à l'objet de ſa nourriture, à celui de ſon amour. Il s'en reſſouvient, il en a l'idée, il y va auſſi vîte qu'il peut aller; il connaît le plaiſir et la douleur. Cependant vous n'êtes pas effarouché, quand on vous dit que cet animal n'a point une ame ſpirituelle, que DIEU lui a fait ces dons pour un peu de temps, et que celui qui fait mouvoir les aſtres fait mouvoir les inſectes. Mais, quand il s'agit d'un homme, vous changez d'avis. Ce pauvre animal vous paraît ſi digne de vos reſpects, c'eſt-à-dire, vous êtes ſi orgueilleux, que vous oſez placer dans ſon corps chétif quelque choſe qui ſemble tenir de la nature de DIEU même, et qui cependant, par la perverſité de ſes penſées, vous paraît ſouvent à vous-même diabolique, quelque choſe de ſage et de fou, de bon et d'exécrable, de céleſte et d'infernal, d'inviſible, d'immortel, d'incompréhenſible, et vous vous êtes accoutumé à cette idée comme vous avez pris l'habitude de dire *mouvement*, quoiqu'il n'y ait point d'être qui ſoit mouvement; comme vous proférez tous les mots abſtraits, quoiqu'il n'y ait point d'êtres abſtraits.

XI.

Examen du principe d'action appelé ame.

Il y a pourtant un principe d'action dans l'homme. Oui ; et il y en a par-tout. Mais ce principe peut-il être autre chose qu'un ressort, un premier mobile secret qui se développe par la volonté toujours agissante du premier principe aussi puissant que secret, aussi démontré qu'invisible, lequel nous avons reconnu être la cause essentielle de toute la nature ?

Si vous créez le mouvement, si vous créez des idées, parce que vous le voulez, vous êtes Dieu pour ce moment-là ; car vous avez tous les attributs de DIEU ; volonté, puissance, création. Or figurez-vous l'absurdité où vous tombez en vous faisant Dieu.

Il faut que vous choisissiez entre ces deux partis, ou d'être Dieu quand il vous plaît, ou de dépendre continuellement de DIEU. Le premier est extravagant, le second seul est raisonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit dieu nommé *ame libre*, qui devient si souvent un petit diable, il faudrait, ou que ce petit dieu fût créé de toute éternité, ou qu'il fût créé au moment de votre conception, ou qu'il

qu'il le fût pendant que vous êtes embryon, ou quand vous naiſſez, ou quand vous commencez à ſentir. Tous ces partis ſont également ridicules.

Un petit dieu ſubalterne, inutilement exiſtant pendant une éternité paſſée, pour deſcendre dans un corps qui meurt ſouvent en naiſſant, c'eſt le comble de la contradiction et de l'impertinence.

Si ce petit *dieu-ame* eſt créé au moment que votre père darde je ne ſais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'être des êtres occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment où un homme prend du plaiſir avec une femme, et ſaiſiſſant ce moment pour envoyer vîte une ame ſentante, penſante, dans un cachot, entre un boyau rectum et une veſſie. Voilà un petit dieu plaiſamment logé! Quand madame accouche d'un enfant mort, que devient ce *dieu-ame* qui s'était enfermé entre des excrémens infects et de l'urine? Où s'en retourne-t-il?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconſéquences, les mêmes abſurdités ridicules et révoltantes ſubſiſtent dans tous les autres cas. L'idée d'une ame telle que le vulgaire la conçoit ordinairement ſans réfléchir, eſt donc

ce qu'on a jamais imaginé de plus ſot et de plus fou.

Combien plus raiſonnable, plus décent, plus reſpectueux pour l'Etre ſuprême, plus convenable à notre nature, et par conſéquent combien plus vrai n'eſt-il pas de dire ?

„ Nous ſommes des machines produites „ de tout temps les unes après les autres „ par l'éternel géomètre ; machines faites ainſi „ que tous les autres animaux, ayant les „ mêmes organes, les mêmes beſoins, les „ mêmes plaiſirs, les mêmes douleurs ; très- „ ſupérieurs à eux tous en beaucoup de „ choſes, inférieurs en quelques autres ; ayant „ reçu du grand Etre un principe d'action „ que nous ne pouvons connaître ; recevant „ tout, ne nous donnant rien ; et mille mil- „ lions de fois plus ſoumis à lui que l'argille „ ne l'eſt au potier qui la façonne. „

Encore une fois, ou l'homme eſt un dieu, ou il eſt exactement tout ce que je viens de prononcer. (1)

(1) Le pouvoir d'agir dans un être intelligent eſt uniquement la connaiſſance acquiſe par l'expérience que le déſir qu'il forme que tel effet exiſte, eſt conſtamment ſuivi de l'exiſtence de cet effet. Nous ne pouvons avoir d'autre idée de l'action. Ainſi le raiſonnement de M. de *Voltaire* ſe réduit à ceci : Ce que je déſire, ce que je veux a lieu d'une manière conſtante, mais pour un bien petit nombre de cas ; et même cet ordre eſt ſouvent interrompu ſans que je ſache comment. Je dois donc ſuppoſer qu'il exiſte un être dont la volonté

XII.

Si le principe d'action dans les animaux eſt libre.

Il y a dans l'homme et dans tout animal un principe d'action comme dans toute machine ; et ce premier moteur, ce premier reſſort eſt néceſſairement, éternellement diſpoſé par le maître, ſans quoi tout ſerait chaos, ſans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal, ainſi que toute machine, obéit néceſſairement, irrévocablement à l'impulſion qui la dirige ; cela eſt évident, cela eſt aſſez connu. Tout animal eſt doué d'une volonté, et il faut être fou pour croire qu'un chien qui ſuit ſon maître n'ait pas la volonté de le ſuivre. Il marche après lui irréſiſtiblement ; oui, ſans doute ; mais il marche volontairement. Marche-t-il librement ? oui, ſi rien ne l'empêche ; c'eſt-à-dire, il peut marcher, il veut marcher, et il marche ; ce n'eſt pas dans ſa volonté qu'eſt ſa liberté de marcher, mais dans la faculté de marcher à lui donnée. Un roſſignol veut faire ſon nid, et le conſtruit quand il a trouvé de la mouſſe. Il a eu la

eſt toujours ſuivie de l'effet ; c'eſt la ſeule idée que je puis avoir d'un agent tout puiſſant ; et ſi je crois quelquefois être un agent borné, c'eſt ſeulement lorſque ma volonté eſt d'accord avec celle de cet Etre ſuprême.

liberté d'arranger ce berceau ainſi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu envie, et qu'il n'a pas été enrhumé. Mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie, a-t-il voulu vouloir faire ſon nid ? A-t-il eu cette abſurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait conſiſter à dire : *Je veux ni ne veux pas faire mon nid, cela m'eſt abſolument indifférent ; mais je vais vouloir faire mon nid uniquement pour le vouloir, et ſans y être déterminé par rien, et ſeulement pour vous prouver que ſuis libre.* Telle eſt l'abſurdité qui a régné dans les écoles. Si le roſſignol pouvait parler, il dirait à ces docteurs : *Je ſuis invinciblement déterminé à nicher, je veux nicher, j'en ai le pouvoir et je niche ; vous êtes invinciblement déterminés à raiſonner mal, vous rempliſſez votre deſtinée comme moi la mienne.*

Nous allons voir ſi l'homme peut être libre dans un autre ſens.

XIII.

De la liberté de l'homme, et du deſtin.

UNE boule qui en pouſſe une autre, un chien de chaſſe qui court néceſſairement et volontairement après un cerf, ce cerf qui franchit un foſſé immenſe avec non moins

de néceſſité et de volonté, cette biche qui produit une autre biche, laquelle en mettra une autre au monde ; tout cela n'eſt pas plus invinciblement déterminé que nous ne le ſommes à tout ce que nous feſons ; car ſongeons toujours combien il ſerait inconſéquent, ridicule, abſurde, qu'une partie des choſes fût arrangée, et que l'autre ne le fût pas.

Tout événement préſent eſt né du paſſé, et eſt père du futur, ſans quoi cet univers ſerait abſolument un autre univers, comme le dit très-bien *Leibnitz*, qui a deviné plus juſte en cela que dans ſon harmonie préétablie. La chaîne éternelle ne peut être ni rompue, ni mêlée. Le grand Etre qui la tient néceſſairement ne peut la laiſſer flotter incertaine, ni la changer ; car alors il ne ſerait plus l'être néceſſaire, l'être immuable, l'être des êtres ; il ſerait faible, inconſtant, capricieux ; il démentirait ſa nature, il ne ſerait plus.

Un deſtin inévitable eſt donc la loi de toute la nature ; et c'eſt ce qui a été ſenti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne ſais quelle fauſſe liberté, de dépouiller la vertu de ſon mérite, et le crime de ſon horreur, a quelquefois effrayé des ames tendres ; mais, dès qu'elles ont été éclairées, elles ſont bientôt revenues à cette grande vérité, que tout eſt enchaîné, et que tout eſt néceſſaire.

L'homme eſt libre, encore une fois, quand il peut ce qu'il veut; mais il n'eſt pas libre de vouloir; il eſt impoſſible qu'il veuille ſans cauſe. Si cette cauſe n'a pas ſon effet infaillible, elle n'eſt plus cauſe. Le nuage qui dirait au vent, je ne veux pas que tu me pouſſes, ne ſerait pas plus abſurde. Cette vérité ne peut jamais nuire à la morale. Le vice eſt toujours vice, comme la maladie eſt toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchans; car, s'ils ſont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils ſont prédeſtinés au châtiment.

Eclairciſſons toutes ces vérités.

XIV.

Ridicule de la prétendue liberté, nommée liberté d'indifférence.

QUEL admirable ſpectacle que celui des deſtinées éternelles de tous les êtres enchaînés au trône du fabricateur de tous les mondes! Je ſuppoſe un moment que cela ne ſoit pas, et que cette liberté chimérique rende tout événement incertain. Je ſuppoſe qu'une de ces ſubſtances intermédiaires entre nous et le grand Etre (car il peut y en avoir des milliars) vienne conſulter cet Etre éternel ſur la deſtinée de quelques-uns de ces globes

énormes, placés à une si prodigieuse distance de nous. Le souverain de la nature serait alors réduit à lui répondre : *Je ne suis pas souverain, je ne suis pas le grand Etre nécessaire; chaque petit embryon est le maître de faire des destinées. Tout le monde est libre de vouloir, sans autre cause que sa volonté. L'avenir est incertain, tout dépend du caprice; je ne puis rien prévoir : ce grand tout, que vous avez cru si régulier, n'est qu'une vaste anarchie où tout se fait sans cause et sans raison. Je me donnerai bien de garde de vous dire, telle chose arrivera; car alors les gens malins, dont les globes sont remplis, feraient tout le contraire de ce que j'aurais prévu, ne fût-ce que pour me faire des malices. On ose toujours être jaloux de son maître, lorsqu'il n'a pas un pouvoir absolu qui vous ôte jusqu'à la jalousie : on est bien aise de le faire tomber dans le piége. Je ne suis qu'un faible ignorant : adressez-vous à quelqu'un de plus puissant et de plus habile que moi.*

Cet apologue est peut-être plus capable qu'aucun autre argument de faire rentrer en eux-mêmes les partisans de cette vaine liberté d'indifférence, s'il en est encore, et ceux qui s'occupent sur les bancs à concilier la prescience avec cette liberté, et ceux qui parlent encore dans l'université de Salamanque, ou à Bedlam, de la grâce médicinale et de la grâce concomitante.

XV.

Du mal, et en premier lieu, de la deſtruction des bêtes.

NOUS n'avons jamais pu avoir l'idée du bien et du mal que par rapport à nous. Les ſouffrances d'un animal nous ſemblent des maux, parce qu'étant animaux comme eux, nous jugeons que nous ſerions fort à plaindre ſi on nous en feſait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre, ſi on nous diſait qu'il éprouve des tourmens quand on le coupe, et d'une pierre, ſi nous apprenions qu'elle ſouffre quand on la taille. Mais nous plaindrions l'arbre et la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous reſſemblent moins. Nous ceſſons même bientôt d'être touchés de l'affreuſe deſtinée des bêtes deſtinées pour notre table. Les enfans qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au ſecond.

Enfin, il n'eſt que trop certain que ce carnage dégoûtant, étalé ſans ceſſe dans nos boucheries et dans nos cuiſines, ne nous paraît pas un mal; au contraire, nous regardons cette horreur, ſouvent peſtilentielle, comme une bénédiction du Seigneur; et nous

avons encore des prières dans lesquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pourtant de plus abominable que de se nourrir continuellement de cadavres ?

Non-seulement nous passons notre vie à tuer et à dévorer ce que nous avons tué, mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres ; ils y sont portés par un attrait invincible. Depuis les plus petits insectes jusqu'au rhinocéros et à l'éléphant, la terre n'est qu'un vaste champ de guerres, d'embûches, de carnage, de destruction ; il n'est point d'animal qui n'ait sa proie, et qui, pour la saisir, n'emploie l'équivalent de la ruse et de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire et dévore la mouche innocente. Un troupeau de moutons dévore en une heure plus d'insectes, en broutant l'herbe, qu'il n'y a d'hommes sur la terre.

Et ce qui est encore de plus cruel, c'est que, dans cette horrible scène de meurtres toujours renouvelés, on voit évidemment un dessein formé de perpétuer toutes les espèces par les cadavres sanglans de leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent qu'après que la nature a soigneusement pourvu à en fournir de nouvelles. Tout renaît pour le meurtre.

Cependant je ne vois aucun moraliste parmi nous, aucun de nos loquaces prédicateurs,

aucun même de nos tartuffes, qui ait fait la moindre réflexion sur cette habitude affreuse, devenue chez nous nature. Il faut remonter jusqu'au pieux *Porphyre*, et aux compatissans pythagoriciens, pour trouver quelqu'un qui nous fasse honte de notre sanglante gloutonnerie ; ou bien il faut voyager chez les brames : car pour nos moines, que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils sont meurtriers de soles et de turbots, s'ils ne le sont pas de perdrix et de cailles ; (2) et ni parmi les moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos assemblées du clergé, ni dans nos académies, on ne s'est encore avisé de donner le nom de mal à cette boucherie universelle. On n'y a pas plus songé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand Etre est donc justifié chez nous de cette boucherie ; ou bien il nous a pour complices.

(2) Les moines de la Trappe ne dévorent aucun être vivant ; mais ce n'est, ni par un sentiment de compassion, ni pour avoir une ame plus douce, plus éloignée de la violence, ni pour s'accoutumer à la tempérance, si nécessaire à l'homme qui aspire à se rendre indépendant des événemens, ni pour se conserver plus sain un entendement dont ils ont juré de ne jamais faire usage. Tels étaient les motifs des philosophes disciples de *Pythagore*. Nos pauvres trappistes ne font mauvaise chère que pour se faire une niche ; ce qu'ils croient très-propre à divertir l'Etre des êtres.

XVI.

Du mal dans l'animal appelé homme.

VOILA pour les bêtes; venons à l'homme. Si ce n'eſt pas un mal que le ſeul être ſur la terre qui connaiſſe DIEU par ſes penſées, ſoit malheureux par ſes penſées; ſi ce n'eſt pas un mal que cet adorateur de la Divinité ſoit preſque toujours injuſte et ſouffrant, qu'il voie la vertu, et qu'il commette le crime, qu'il ſoit ſi ſouvent trompeur et trompé, victime et bourreau de ſes ſemblables, &c. &c.; ſi tout cela n'eſt pas un mal affreux, je ne ſais pas où le mal ſe trouvera.

Les bêtes et les hommes ſouffrent preſque ſans relâche, et les hommes encore davantage, parce que non-ſeulement leur don de penſer eſt très-ſouvent un tourment, mais parce que cette faculté de penſer leur fait toujours craindre la mort, que les bêtes ne prévoient point. L'homme eſt un être très-miſérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de ſatisfaction, et une longue ſuite de jours de douleurs dans ſa courte vie. Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, et on a raiſon.

Ceux qui ont crié que tout eſt bien, ſont des charlatans. *Shaftesbury*, qui mit ce conte à la mode, était un homme très-malheureux.

J'ai vu *Bolingbroke* rongé de chagrins et de rage; et *Pope*, qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaise plaisanterie, était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connus, contrefait dans son corps, inégal dans son humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me disent, tout est bien.

Si on entend par ce *tout est bien*, que la tête de l'homme est bien placée au-dessus de ses deux épaules; que ses yeux sont mieux à côté de la racine de son nez que derrière ses oreilles; que son intestin rectum est mieux placé vers son derrière qu'auprès de sa bouche; à la bonne heure; tout est bien dans ce sens-là. Les lois physiques et mathématiques sont très-bien observées dans sa structure. Qui aurait vu la belle *Anne de Boulen*, et *Marie Stuart* plus belle encore, dans leur jeunesse, aurait dit, voilà qui est bien: mais l'aurait-il dit en les voyant mourir par la main d'un bourreau? l'aurait-il dit en voyant périr le petit-fils de la belle *Marie Stuart* par le même supplice au milieu de sa capitale? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-fils plus malheureux encore, puisqu'il vécut plus long-temps? &c. &c, &c.

Jetez un coup d'œil sur le genre humain, seulement depuis les proscriptions de *Sylla* jusqu'aux massacres d'Irlande.

Voyez ces champs de bataille, où des imbécilles ont étendu sur la terre d'autres imbécilles par le moyen d'une expérience de physique que fit autrefois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles sanglantes, et tous ces membres épars; c'est le fruit d'une querelle entre deux ministres ignorans, dont ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire un mot devant *Newton*, devant *Locke*, devant *Halley;* ou bien c'est la suite d'une querelle ridicule entre deux femmes très-impertinentes. Entrez dans l'hôpital voisin, où l'on vient d'entasser ceux qui ne sont pas encore morts; on leur arrache la vie par de nouveaux tourmens, et des entrepreneurs font ce qu'on appelle une fortune, en tenant un registre de ces malheureux qu'on dissèque de leur vivant, à tant par jour, sous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens gagner quelque argent à chanter, dans une langue étrangère, une chanson très-obscure et très-plate, pour remercier le père de la nature de cet exécrable outrage fait à la nature; et puis, dites tranquillement, tout est bien. Proférez ce mot, si vous l'osez, entre *Alexandre VI* et *Jules II;* proférez-le sur les ruines de cent villes englouties par des tremblemens de terre, et au milieu de douze millions d'Américains qu'on assassine en douze millions de manières,

pour les punir de n'avoir pu entendre en latin une bulle du pape que des moines leur ont lue. Proférez-le aujourd'hui, 24 auguſte, ou 24 août 1772, jour où ma plume tremble dans ma main, jour de l'anniverſaire centénaire de la *Saint-Barthelemi*. Paſſez de ces théâtres innombrables de carnage à ces innombrables réceptacles de douleurs qui couvrent la terre, à cette foule de maladies qui dévorent lentement tant de malheureux pendant toute leur vie; contemplez enfin cette bévue affreuſe de la nature qui empoiſonne le genre humain dans ſa ſource, et qui attache le plus abominable des fléaux au plaiſir le plus néceſſaire. Voyez ce roi ſi mépriſé, *Henri III*, et ce chef de parti ſi médiocre, le duc de *Mayenne*, attaqués tous deux de la vérole en feſant la guerre civile; et cet inſolent deſcendant d'un marchand de Florence, ce *Gondi*, ce *Retz*, ce prêtre, cet archevêque de Paris, prêchant, un poignard à la main, avec la chaude-p.... Pour achever ce tableau ſi vrai et ſi funeſte, placez-vous entre ces innondations et ces volcans qui ont tant de fois bouleverſé tant de parties dans ce globe; placez-vous entre la lèpre et la peſte qui l'ont dévaſté. Vous enfin qui liſez ceci, reſſouvenez-vous de toutes vos peines, avouez que le mal exiſte, et n'ajoutez pas à tant de misères et d'horreurs la fureur abſurde de les nier.

XVII.

Des romans inventés pour deviner l'origine du mal.

De cent peuples qui ont recherché la cauſe du mal phyſique et moral, les Indiens ſont les premiers dont nous connaiſſons les imaginations romaneſques. Elles ſont ſublimes, ſi le mot ſublime veut dire *haut;* car le mal, ſelon les anciens brachmanes, vient d'une querelle arrivée autrefois dans le plus haut des cieux, entre les anges fidèles et les anges jaloux. Les rebelles furent précipités du ciel dans l'Ondéra pour des milliars de ſiècles. Mais le grand Etre leur fit grâce au bout de quelques mille ans : on les fit hommes, et ils apportèrent ſur la terre le *mal*, qu'ils avaient fait naître dans l'empyrée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la ſource de toutes les fables.

Elle fut imitée avec eſprit chez les nations ingénieuſes, et avec groſſièreté chez les barbares. Rien n'eſt plus ſpirituel et plus agréable, en effet, que le conte de *Pandore* et de ſa boîte. Si *Héſiode* a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens auſſi ſupérieur à *Homère*, qu'*Homère* l'eſt *à Lycophron.*

Cette boîte de *Pandore*, en contenant tous les maux qui en ſont ſortis, ſemble auſſi renfermer tous les charmes des alluſions les plus frappantes à la fois et les plus délicates. Rien n'eſt plus enchanteur que cette origine de nos ſouffrances. Mais il y a quelque choſe de bien plus eſtimable encore dans l'hiſtoire de cette *Pandore*. Il y a un mérite extrême dont il me ſemble qu'on n'a point parlé, c'eſt qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire.

XVIII.

De ces mêmes romans, imités de quelques nations barbares.

VERS la Chaldée et vers la Syrie, les barbares eurent auſſi leurs fables ſur l'origine du mal. Chez une de ces nations voiſines de l'Euphrate, un ſerpent ayant rencontré un âne chargé, et preſſé par la ſoif, lui demanda ce qu'il portait. C'eſt la recette de l'immortalité, répondit l'âne; DIEU en fait préſent à l'homme qui en a chargé mon dos; il vient après moi, et il eſt encore loin, parce qu'il n'a que deux jambes; je meurs de ſoif, enſeignez-moi de grâce un ruiſſeau. Le ſerpent mena boire l'âne; et pendant qu'il buvait, il lui déroba la recette. De-là vint que le

ſerpent

ſerpent fut immortel, et que l'homme fut ſujet à la mort, et à toutes les douleurs qui l'a précèdent.

Vous remarquerez que le ſerpent paſſait pour immortel chez tous les peuples, parce que ſa peau muait. Or, s'il changeait de peau, c'était ſans doute pour rajeunir. J'ai déjà parlé ailleurs de cette théologie de couleuvres; mais il eſt bon de la remettre ſous les yeux du lecteur, pour lui faire voir ce que c'était que cette vénérable antiquité chez laquelle les ſerpens et les ânes jouaient de ſi grands rôles.

En Syrie, on prenait plus d'eſſor; on contait que l'homme et la femme ayant été créés dans le ciel, ils avaient eu un jour envie de manger une galette; qu'après ce déjeûner il fallut aller à la garde-robe, qu'ils prièrent un ange de leur enſeigner où étaient les privés. L'ange leur montra la terre. Ils y allèrent; et DIEU, pour les punir de leur gourmandiſe, les y laiſſa. Laiſſons-les-y auſſi eux, et leur déjeûner, et leur âne, et leur ſerpent. Ces ramas d'inconcevables fadaiſes venues de Syrie, ne méritent pas qu'on s'y arrête un moment. Les déteſtables fables d'un peuple obſcur doivent être bannies d'un ſujet ſérieux.

Revenons de ces inepties honteuſes à ce grand mot d'*Epicure*, qui alarme depuis ſi

long-temps la terre entière, et auquel on ne peut répondre qu'en gémiſſant. *Ou* DIEU *a voulu empêcher le mal, et il ne l'a pas pu : ou il l'a pu, et ne l'a pas voulu*, &c.

Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable ; et c'eſt ſous cet abri terrible que ſe ſont réfugiés tous les athées ; c'eſt-là qu'il vient des bacheliers et des licenciés. Mais il faut enfin que les athées conviennent qu'il y a dans la nature un principe agiſſant, intelligent, néceſſaire, éternel ; et que c'eſt de ce principe que vient ce que nous appelons le bien et le mal. Examinons la choſe avec les athées.

XIX.

Diſcours d'un athée ſur tout cela.

UN athée me dit : Il m'eſt démontré, je l'avoue, qu'un principe éternel et néceſſaire exiſte. Mais de ce qu'il eſt néceſſaire, je conclus que tout ce qui en dérive eſt néceſſaire auſſi ; vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puiſque tout eſt néceſſaire, le mal eſt inévitable comme le bien. La grande roue de la machine, qui tourne ſans ceſſe, écraſe tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas beſoin d'un être intelligent qui ne peut rien par

lui-même, et qui eſt eſclave de ſa deſtinée, comme moi de la mienne. S'il exiſtait, j'aurais trop de reproches à lui faire. Je ſerais forcé de l'appeler *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier ſon exiſtence que de lui dire des injures. Achevons, comme nous pourrons, cette vie miſérable, ſans recourir à un être fantaſtique que jamais perſonne n'a vu, et auquel il importerait très-peu, s'il exiſtait, que nous le cruſſions ou non. Ce que je penſe de lui ne peut pas plus l'affecter, ſuppoſé qu'il ſoit, que ce qu'il penſe de moi, et que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui et moi, nulle liaiſon, nul intérêt. Ou cet être n'eſt pas, ou il m'eſt abſolument étranger. Feſons comme font neuf cents quatre-vingt-dix-neuf mortels ſur mille : ils sèment, ils plantent, ils travaillent, ils engendrent, ils mangent, boivent, dorment, ſouffrent, et meurent, ſans parler de métaphyſique, ſans ſavoir s'il y en a une.

X X.

Diſcours d'un manichéen.

UN manichéen, ayant entendu cet athée, lui dit : Vous vous trompez. Non-ſeulement il exiſte un DIEU, mais il y en a néceſſairement deux. On nous a très-bien démontré

que, tout étant arrangé avec intelligence, il exiſte dans la nature un pouvoir intelligent; mais il eſt impoſſible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien, ait fait auſſi le mal. Il faut que le mal ait auſſi ſon Dieu. Le premier *Zoroaſtre* annonça cette grande vérité, il y a environ douze mille ans; et deux autres *Zoroaſtre* ſont venus la confirmer dans la ſuite. Les Parſis ont toujours ſuivi cette admirable doctrine, et la ſuivent encore. Je ne ſais quel miſérable peuple, appelé juif, étant autrefois eſclave chez nous, y apprit un peu de cette ſcience, avec le nom de *Satan* et de *Knatbul*. Il reconnut enfin DIEU et le diable: et le diable même fut ſi puiſſant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour DIEU étant deſcendu dans ſon pays, le diable l'emporta ſur une montagne. Reconnaiſſez donc deux dieux: le monde eſt aſſez grand pour les contenir, et pour leur donner de l'exercice.

XXI.

Diſcours d'un païen.

UN païen ſe leva alors, et dit: S'il faut reconnaître deux dieux, je ne vois pas ce qui nous empêchera d'en adorer mille. Les Grecs et les Romains, qui valaient mieux

que vous, étaient polythéistes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable qui peuple l'univers de génies et de divinités. C'est indubitablement le seul système qui rende raison de tout ; le seul dans lequel il n'y a point de contradiction. Si votre femme vous trahit, c'est *Vénus* qui en est la cause. Si vous êtes volé, vous vous en prenez à *Mercure*. Si vous perdez un bras ou une jambe dans une bataille, c'est *Mars* qui l'a ordonné ainsi. Voilà pour le mal. Mais à l'égard du bien, non-seulement *Apollon*, *Cérès*, *Pomone*, *Bacchus* et *Flore*, vous comblent de présens ; mais, dans l'occasion, ce même *Mars* peut vous défaire de vos ennemis, cette même *Vénus* peut vous fournir des maîtresses, ce même *Mercure* peut verser dans votre coffre tout l'or de votre voisin, pourvu que votre main aide son caducée.

Il était bien plus aisé à tous ces dieux de s'entendre ensemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen qu'*Oromase* le bienfesant, et *Arimane* le malfesant, tous deux ennemis mortels, se concilient pour faire subsister ensemble la lumière et les ténèbres. Plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Aussi tous les anciens poëtes rassemblent sans cesse le conseil des dieux. Comment voulez-vous qu'un seul dieu suffise à la fois à tous

les détails de ce qui se passe dans saturne, et à toutes les affaires de l'étoile de la chèvre? Quoi! dans notre petit globe, tout sera réglé par des conseils, excepté chez le roi de Prusse et chez le pape *Ganganelli;* et il n'y aurait point de conseil dans le ciel! Rien n'est plus sage, sans doute, que de décider de tout à la pluralité des voix. La divinité se conduit toujours par les voies les plus sages. Je compare un déiste, vis-à-vis un païen, à un soldat prussien qui va dans le territoire de Venise: il y est charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le roi de ce pays-ci travaille du soir jusqu'au matin. Je le plains beaucoup. Il n'y a point de roi, lui répond-on; c'est un conseil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand Etre, appelé *Jéhovah* ou *Hiao* chez les Phéniciens, le *Jov* des autres nations asiatiques, le *Jupiter* des Romains, le *Zeus* des Grecs, est le souverain des dieux et des hommes.

Deûm sator atque hominum rex.

Le maître de toute la nature, et dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres.

Cui nihil simile, nec secundum.

L'eſprit vivifiant qui anime l'univers.

Jovis omnia plena.

Toutes les notions qu'on peut avoir de DIEU ſont renfermées dans ce beau vers de l'ancien *Orphée*, cité dans toute l'antiquité, et répété dans tous les myſtères.

Eis es autogènes enos ekdona panta tetuktai.
Il naquit de lui-même, et tout eſt né de lui.

Mais il confie à tous les dieux ſubalternes le ſoin des aſtres, des élémens, des mers et des entrailles de la terre. Sa femme, qui repréſente l'étendue de l'eſpace qu'il remplit, eſt *Junon*. Sa fille, qui eſt la ſageſſe éternelle, ſa parole, ſon verbe, eſt *Minerve*. Son autre fille *Vénus*, eſt l'amante de la génération, *Philometai*. Elle eſt la mère de l'amour qui enflamme tous les êtres ſenſibles, qui les unit, qui répare leurs pertes continuelles, qui reproduit par le ſeul attrait de la volupté tout ce que la néceſſité dévoue à la mort. Tous les Dieux ont fait des préſens aux mortels. *Cérès* leur a donné les blés, *Bacchus* la vigne, *Pomone* les fruits, *Apollon* et *Mercure* leur ont appris les arts.

Le grand *Zeus*, le grand *Demiourgos*, avait formé les planètes et la terre. Il avait fait

naître sur notre globe les hommes et les animaux. Le premier homme, au rapport de *Bérose*, fut *Alore*, père de *Sarès*, aïeul d'*Alaſpare*, lequel engendra *Amenon*, dont naquit *Métalare*, qui fut père de *Daon*, père d'*Evérodac*, père d'*Amphis*, père d'*Oſiarte*, père de ce célèbre *Sixutros*, ou *Xixuter*, ou *Xixutrus*, roi de Chaldée, ſous lequel arriva cette inondation (*a*) ſi connue, que les Grecs ont appelée déluge d'*Ogygès*; inondation dont on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation qui engloutit l'île Atlantide et une partie de la Grèce, environ ſix mille ans auparavant.

Nous avons une autre théogonie ſuivant *Sanchoniathon*, mais on n'y trouve point de déluge. Celles des Indiens, des Chinois, des Egyptiens, ſont encore fort différentes.

(*a*) Pluſieurs ſavans croient que ce déluge de *Sixuter*, *Xixutrus*, ou *Xixutre*, eſt probablement celui qui forma la Méditerranée. D'autres penſent que c'eſt celui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans la mer Egée. *Bérose* raconte que *Saturne* apparut à *Sixuter*; qu'il l'avertit que la terre allait être inondée, et qu'il devait bâtir au plus vite, pour ſe ſauver lui et les ſiens, un vaiſſeau large de mille deux cents pieds, et long de ſix mille deux cents.

Sixuter conſtruiſit ſon vaiſſeau. Lorſque les eaux furent retirées, il lâcha des oiſeaux qui, n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laiſſa ſon vaiſſeau ſur une montagne d'Arménie. C'eſt de-là que vient, ſelon les doctes, la tradition que notre arche s'arrêta ſur le mont Ararat.

Tous

Tous les événemens de l'antiquité ſont enveloppés dans une nuit obſcure ; mais l'exiſtence et les bienfaits de *Jupiter* ſont plus clairs que la lumière du ſoleil. Les héros qui, à ſon exemple, firent du bien aux hommes, étaient appelés du ſaint nom de *Dionyſios*, fils de DIEU. *Bacchus*, *Hercule*, *Perſée*, *Romulus*, reçurent ce ſurnom ſacré. On alla même juſqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs et les Romains, quoique un peu débauchés, comme le ſont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie; quoique un peu ivrognes, comme des chanoines d'Allemagne ; quoique un peu ſodomites, comme le roi de France *Henri III* et ſon *Nogaret*; étaient très-religieux. Ils ſacrifiaient, ils offraient de l'encens, ils feſaient des proceſſions, ils jeûnaient, *ſtolatæ ibant nudis pedibus*, *paſſis capillis*, *manibus puris*, *et Jovem aquam exorabant; et ſtatim urceatim pluebat.*

Maïs tout ſe corrompt. La religion s'altéra: Ce beau nom de fils de DIEU, c'eſt-à-dire, de juſte et de bienfeſant, fut donné dans la ſuite aux hommes les plus injuſtes et les plus cruels, parce qu'ils étaient puiſſans. L'antique piété, qui était humaine, fut chaſſée par la ſuperſtition qui eſt toujours cruelle. La vertu avait habité ſur la terre tant que les pères de

famille furent les seuls prêtres, et offrirent à *Jupiter* et aux dieux immortels les premices des fruits et des fleurs : mais tout fut perverti quand les prêtres répandirent le sang, et voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent en effet, en prenant pour eux les offrandes, et laissant aux dieux la fumée. On sait comment nos ennemis réussirent à nous écraser, en adoptant nos premières mœurs, en rejetant nos sacrifices sanglans, en rappelant les hommes à l'égalité, à la simplicité, en se faisant un parti parmi les pauvres, jusqu'à ce qu'ils eussent subjugué les riches. Ils se sont mis à notre place. Nous sommes anéantis, ils triomphent; mais corrompus enfin comme nous, ils ont besoin d'une grande réforme, que je leur souhaite de tout mon cœur.

XXII.

Discours d'un juif.

LAISSONS-LA cet idolâtre qui fait de DIEU un stathouder, et qui nous présente des dieux subalternes comme des députés des Provinces-Unies.

Ma religion étant au-dessus de la nature, ne peut avoir rien qui ressemble aux autres.

La première différence entre elles et nous,

c'eſt que notre ſource fut cachée très-long-temps au reſte de la terre. Les dogmes de nos pères furent enſevelis, ainſi que nous, dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long ſur vingt de large. C'eſt dans ce puits qu'habita la vérité inconnue à tout le globe, juſqu'à ce que des rebelles, ſortis du milieu de nous, lui ôtaſſent ſon nom de vérité, ſous les règnes de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude*, de *Néron;* et que peu-à-peu ils ſe vantaſſent d'établir une vérité toute nouvelle.

Les Chaldéens avaient pour père *Alore*, comme vous ſavez. Les Phéniciens deſcendaient d'un autre homme qui ſe nommait *Origine*, ſelon *Sanchoniathon*. Les Grecs eurent leur *Prométhée;* les Atlantides eurent leur *Ouran*, nommé en grec *Ouranos*. Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Indiens, ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre *Adam*, de qui perſonne n'entendit jamais parler, excepté notre ſeule nation, et encore très-tard. Ce ne fut point l'*Ephaïſtos* des Grecs, appelé *Vulcanus* par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut *Tubalkaïn*. Tout l'Occident fut étonné d'apprendre ſous *Conſtantin* que ce n'était plus à *Bacchus* que les nations devaient l'uſage du vin, mais à un *Noé*, de qui perſonne n'avait jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non

plus que ceux de ſes ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne ſut cette anecdocte que par notre Bible traduite en grec qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le ſoleil alors ne fut plus la ſource de la lumière ; mais la lumière fut créée avant le ſoleil et ſéparée des ténèbres, comme les eaux furent ſéparées des eaux. La femme fut pétrie d'une côte que DIEU lui-même arracha d'un homme endormi ſans le réveiller, et ſans que ſes deſcendans aient jamais eu une côte de moins.

Le Tygre, l'Araxe, l'Euphrate, et le Nil, ont eu tous quatre leurs ſources dans le même jardin. Nous n'avons jamais ſu où était ce jardin ; mais il eſt prouvé qu'il exiſtait, car la porte en a été gardée par un chérub.

Les bêtes parlent. L'éloquence d'un ſerpent perd tout le genre humain. Un prophète chaldéen s'entretient avec ſon âne.

DIEU, le créateur de tous les hommes, n'eſt plus le père de tous les hommes, mais de notre ſeule famille. Cette famille toujours errante abandonna le fertile pays de la Chaldée, pour aller errer quelque temps vers Sodome ; et c'eſt de ce voyage qu'elle acquit des droits inconteſtables ſur la ville de Jéruſalem, laquelle n'exiſtait pas encore.

Notre famille pullule tellement, que ſoixante et dix hommes, au bout de deux cents quinze ans, en produiſent ſix cents trente mille portant les armes; ce qui compoſe, en comptant les femmes, les vieillards, et les enfans, environ trois millions. Ces trois millions habitent un petit canton de l'Egypte qui ne peut pas nourrir vingt mille perſonnes. DIEU égorge en leur faveur, pendant la nuit, tous les premiers-nés égyptiens; et DIEU, après ce maſſacre, au lieu de donner l'Egypte à ſon peuple, ſe met à ſa tête pour s'enfuir avec lui à pied ſec au milieu de la mer, et pour faire mourir toute la génération juive dans un déſert.

Nous ſommes ſept fois eſclaves malgré les miracles épouvantables que DIEU fait chaque jour pour nous, juſqu'à faire arrêter la lune en plein midi et même le ſoleil. Dix de nos tribus ſur douze périſſent à jamais. Les deux autres ſont diſperſées et rognent les eſpèces. Cependant nous avons toujours des prophètes. DIEU deſcend toujours chez notre ſeul peuple, et ne ſe mêle que de nous. Il apparaît continuellement à ces prophètes, ſes ſeuls confidens, ſes ſeuls favoris.

Il va viſiter *Addo*, ou *Iddo*, ou *Jeddo*, et lui ordonne de voyager ſans manger. Le prophète croit que DIEU lui a ordonné de manger

pour mieux marcher, il mange, et auſſitôt il eſt mangé par un lion. (Troiſième des Rois, chapitre XIII.)

DIEU commande à *Iſaïe* de marcher tout nu, et expreſſément de montrer ſes feſſes ; *diſcoopertis natibus.* (*Iſaïe*, chapitre XX.)

DIEU ordonne à *Jérémie* de ſe mettre un joug ſur le cou et un bât ſur le dos. (chapitre XXVII, ſelon l'hébreu.)

Il ordonne à *Ezéchiel* de ſe faire lier, et de manger un livre de parchemin, de ſe coucher deux cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté droit, et quarante jours ſur le côté gauche, puis de manger de la m... ſur ſon pain. (*b*)

Il commande à *Oſée* de prendre une fille de joie et de lui faire trois enfans ; puis il lui commande de payer une femme adultère, et de lui faire auſſi des enfans, &c. &c. &c. &c.

Joignez à tous ces prodiges une ſérie non interrompue de maſſacres ; et vous verrez que tout eſt divin chez nous, puiſque rien n'y eſt

(*b*) C'eſt ainſi que le convulſionnaire *Carré Montgeron*, conſeiller du parlement de Paris, dans ſon recueil de miracles, préſenté au roi, certifie qu'une fille remplie de la grâce efficace, ne but pendant vingt et un jours que de l'urine, et ne mangea que de la m..., ce qui lui donna tant de lait, qu'elle le rendait par la bouche. Il faut ſuppoſer que c'était ſon amant qui la nourriſſait. On voit par-là que les mêmes farces ſe ſont jouées chez les Juifs et chez les Velches. Mais ajoutez-y toutes les autres nations ; elles ſe reſſemblent, au déjeûner près du prophète *Ezéchiel* et de la petite convulſionnaire.

ſuivant les lois appelées honnêtes chez les hommes.

Mais malheureuſement nous ne fûmes bien connus des autres nations que lorſque nous fûmes preſque anéantis. Ce furent nos ennemis les chrétiens qui nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils conſtruiſirent leur édifice des matériaux de notre Bible bien mal traduite en grec. Ils nous inſultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui ; mais patience, nous aurons notre tour ; et l'on ſait quel ſera notre triomphe à la fin du monde, quand il n'y aura plus perſonne ſur la terre.

XXIII.

Diſcours d'un turc.

QUAND le juif eut fini, un turc, qui avait fumé pendant toute la ſéance, ſe lava la bouche, récita la formule *Allah Illah*, et s'adreſſant à moi, me dit :

J'ai écouté tous ces rêveurs, j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien, mais tu m'agrées parce que tu me parais indulgent, et que tu es pour la prédeſtination gratuite. Je te crois homme de bon ſens, attendu que tu ſembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais dit que des sottises sur notre *Mahomet*. Un baron du *Tott*, homme de beaucoup d'esprit et de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands services dans la dernière guerre, me fit lire il n'y a pas long-temps un livre d'un de vos plus grands savans nommé *Grotius*, intitulé : *De la vérité de la religion chrétienne*. Ce *Grotius* accuse notre grand *Mahomet* d'avoir fait accroire qu'un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau avait avec lui des conversations pendant la nuit, et qu'il avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Si les plus savans de vos chrisicoles ont dit de telles âneries, que dois-je penser des autres ?

Non, *Mahomet* ne fit point de ces miracles opérés dans un village, et dont on ne parle que cent ans après l'événement prétendu. Il ne fit point de ces miracles que M. du *Tott* m'a lus dans la légende dorée écrite à Gènes. Il ne fit point de ces miracles à la Saint-Médard, dont on s'est tant moqué dans l'Europe, et dont un ambassadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de *Mahomet* ont été des victoires. Et DIEU, en lui soumettant la moitié de notre hémisphère, a montré qu'il était son favori. Il n'a point été ignoré pendant deux siècles entiers. Dès qu'on l'a persécuté, il a été triomphant.

Sa religion eſt ſage, ſévère, chaſte, et humaine. Sage, puiſqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à DIEU des aſſociés, et qu'elle n'a point de myſtères; ſévère, puiſqu'elle défend les jeux de haſard, le vin et les liqueurs fortes, et qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour; chaſte, puiſqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouſes qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient; humaine, puiſqu'elle nous ordonne l'aumône bien plus rigoureuſement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la ſeule ville de Stamboul plus de cent mille chrétiens de toutes ſectes, qui étalent en paix toutes les cérémonies de leurs cultes différens, et qui vivent ſi heureux ſous la protection de nos lois, qu'ils ne daignent jamais venir chez vous, tandis que vous accourez en foule à notre Porte impériale.

puiſſant, ſage et bon pouvait faire. Ce n'eſt pas votre faute ſi vos ouvrages ne peuvent être auſſi bons, auſſi parfaits que vous-même. Une différence eſſentielle entre vous et vos créatures, c'eſt l'imperfection. Vous ne pouviez faire des dieux; il a fallu que les hommes, ayant de la raiſon, euſſent auſſi de la folie, comme il a fallu des frottemens dans toutes les machines. Chaque homme a eſſentiellement ſa doſe d'imperfection et de démence, par cela même que vous êtes parfait et ſage. Il ne doit pas être toujours heureux, par cela même que vous êtes toujours heureux. Il me paraît qu'un aſſemblage de muſcles, de nerfs et de veines, ne peut durer que quatre-vingts ou cent ans tout au plus, et que vous devez durer toujours. Il me paraît impoſſible qu'un animal, compoſé néceſſairement de déſirs et de volontés, n'ait pas trop ſouvent la volonté de ſe faire du bien en feſant du mal à ſon prochain. Il n'y a que vous qui ne faſſiez jamais de mal. Enfin, il y a néceſſairement une ſi grande diſtance entre vous et vos ouvrages, que le bien eſt dans vous, le mal doit être dans eux.

Pour moi, tout imparfait que je ſuis, je vous remercie encore de m'avoir donné l'être pour un peu de temps, et ſur-tout de ne m'avoir pas fait profeſſeur de théologie.

Ce n'eſt point-là du tout un mauvais compliment. DIEU ne ſaurait être fâché contre moi, quand je ne veux pas lui déplaire. Enfin, je penſe qu'en ne feſant jamais de tort à mes frères, et en reſpectant mon maître, je n'aurai rien à craindre ni d'*Arimane*, ni de *Satan*, ni de *Knatbul*, ni de *Cerbère* et des furies, ni de St *Fiacre* et St *Crépin*, ni même de ce monſieur *Cogé*, régent de ſeconde, qui a pris *magis* pour *minus*; et que j'acheverai mes jours en paix *in iſtâ quæ vocatur hodiè philoſophia.* (*)

Je viens à vous, M. *Acoſta*, M. *Abrabanel*, M. *Benjamin*, vous me paraiſſez les plus fous de la bande. Les Caffres, les Hottentots, les Nègres de Guinée, ſont des êtres beaucoup plus raiſonnables et plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. Vous l'avez emporté ſur toutes les nations en fables impertinentes, en mauvaiſe conduite et en barbarie; vous en portez la peine, tel eſt votre deſtin. L'empire romain eſt tombé; les Parſis, vos anciens maîtres, ſont diſperſés; les Banians le ſont auſſi. Les Arméniens vont vendre des haillons, et ſont courtiers dans toute l'Aſie. Il n'y a plus de trace des anciens Egyptiens. Pourquoi feriez-vous une puiſſance?

(*) Voyez dans ce volume le diſcours de M. *Belleguier*, avocat.

Pour vous, monſieur le turc, je vous conſeille de faire la paix au plus vîte avec l'impératrice de Ruſſie, ſi vous voulez conſerver ce que vous avez uſurpé en Europe. Je veux croire que les victoires de *Mahomet*, fils d'*Abdala*, ſont des miracles; mais *Catherine II* fait des miracles auſſi; prenez garde qu'elle ne faſſe un jour celui de vous renvoyer dans les déſerts dont vous êtes venus. Continuez ſur-tout à être tolérans; c'eſt le vrai moyen de plaire à l'Etre des êtres, qui eſt également le père des Turcs et des Ruſſes, des Chinois et des Japonais, des nègres et des jaunes, et de la nature entière.

XXV.

Diſcours d'un citoyen.

QUAND le théiſte eut parlé, il ſe leva un homme qui dit: Je ſuis citoyen, et par conſéquent l'ami de tous ces meſſieurs. Je ne diſputerai avec aucun d'eux; je ſouhaite ſeulement qu'ils ſoient tous unis dans le deſſein de s'aider mutuellement, de s'aimer, et de ſe rendre heureux les uns les autres, autant que des hommes d'opinions ſi diverſes peuvent s'aimer, et autant qu'ils peuvent contribuer à leur bonheur, ce qui eſt auſſi difficile que néceſſaire.

Pour cet effet, je leur conseille d'abord de jeter dans le feu tous les livres de controverse qu'ils pourront rencontrer, et sur-tout ceux du jésuite *Garasse*, du jésuite *Guignard*, du jésuite *Malagrida*, du jésuite *Patouillet*, du jésuite *Nonotte*, et du jésuite *Paulian*, le plus impertinent de tous ; comme aussi la gazette ecclésiastique, et tous autres libelles qui ne sont que l'aliment de la guerre civile des sots.

Ensuite chacun de nos frères, soit théiste, soit turc, soit païen, soit chrétien grec, ou chrétien latin, ou anglican, ou scandinave, soit juif, soit athée, lira attentivement quelques pages des offices de *Cicéron*, ou de *Montagne*, et quelques fables de *la Fontaine*.

Cette lecture dispose insensiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue jusqu'ici en horreur. Les esprits étant ainsi préparés, toutes les fois qu'un chrétien et un musulman rencontreront un athée, ils lui diront : Notre cher frère, le ciel vous illumine ! et l'athée répondra : Dès que je serai converti, je viendrai vous en remercier.

Le théiste donnera deux baisers à la femme manichéenne à l'honneur des deux principes. La grecque et la romaine en donneront trois à chacun des autres sectaires, soit quakers,

ſoit janſéniſtes. Elles ne ſeront tenues que d'embraſſer une ſeule fois les ſociniens, attendu que ceux-là ne croient qu'une ſeule perſonne en DIEU ; mais cet embraſſement en vaudra trois, quand il ſera fait de bonne foi.

Nous ſavons qu'un athée peut vivre très-cordialement avec un juif, ſur-tout ſi celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent : mais nous déſeſpérons de voir jamais une amitié bien vive entre un calviniſte et un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniſte, c'eſt qu'il rende le ſalut au luthérien avec quelque affection, et qu'il n'imite plus les quakers, qui ne font la révérence à perſonne, mais dont les calviniſtes n'ont pas la candeur.

Nous exhortons les primitifs nommés quakers à marier leurs fils aux filles des théiſtes nommés ſociniens, attendu que ces demoiſelles étant preſque toutes filles de prêtres, ſont très-pauvres. Non-ſeulement ce ſera une fort bonne action devant DIEU et devant les hommes, mais ces mariages produiront une nouvelle race qui, repréſentant les premiers temps de l'Egliſe chrétienne, ſera très-utile au genre humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle entre deux ſectaires, ils ne

prendront

prendront jamais un théologien pour arbitre ; car celui-ci mangerait infailliblement l'huître, et leur laifferait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, ſoit de grec à turc, ou de turc à juif, ou de romain à romain, que ce qui ſert à la nourriture, au vêtement, au logement, ou au plaiſir de l'homme. On ne vendra ni circonciſion, ni baptême, ni ſépulture, ni la permiſſion de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux devant la Notre-Dame de Lorette, qui eſt plus noire encore.

Dans toutes les diſputes qui ſurviendront, il eſt défendu expreſſément de ſe traiter de chien, quelque colère qu'on ſoit ; à moins qu'on ne traite d'hommes les chiens, quand ils nous emporteront notre dîner et qu'ils nous mordront, &c. &c. &c.

TOUT EN DIEU,

COMMENTAIRE

SUR

MALLEBRANCHE.

Par l'abbé de TILLADET.

TOUT EN DIEU.

In Deo vivimus, movemur, et ſimus.

Tout ſe meut, tout reſpire, et tout exiſte en DIEU.

Aratus, cité et approuvé par St *Paul*, fit cette confeſſion de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même choſe dans *Lucain :*

Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

Mallebranche eſt le commentateur d'*Aratus*, de St *Paul* et de *Caton*. Il a réuſſi en montrant les erreurs des ſens et de l'imagination ; mais quand il a voulu développer cette grande vérité, que *Tout eſt en* DIEU, tous les lecteurs ont dit que le commentaire eſt plus obſcur que le texte.

Avouons, avec *Mallebranche*, que nous ne pouvons nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner ; car comment ſe peut-il qu'un morceau de matière ait en ſoi la vertu de produire dans moi une penſée ?

Donc l'Etre éternel, producteur de tout, produit les idées, de quelque manière que ce puiſſe être.

Mais qu'eſt-ce qu'une idée? qu'eſt-ce qu'une ſenſation, une volonté, &c.? C'eſt moi apercevant, moi ſentant, moi voulant.

On ſait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement*; mais il y a des corps mus.

De même, il n'y a point d'être réel particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement*; mais nous nous ſouvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela eſt d'une vérité inconteſtable.

Lois de la nature.

MAINTENANT, comment l'Etre éternel et formateur produit-il tous ces modes dans des corps organiſés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l'autre? non, ſans doute; mais le grain eſt doué de la faculté de végéter, et le cerf, de celle de courir.

Qu'eſt-ce que la végétation? c'eſt du mouvement dans la matière. Quelle eſt cette faculté de courir? c'eſt l'arrangement des muſcles qui, attachés à des os, conduiſent en avant d'autres os attachés à d'autres muſcles.

C'eſt évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, et qui opère toutes les productions. Le vol des oiſeaux, le nagement des poiſſons, la courſe des quadrupèdes, ſont des effets démontrés des règles du mouvement connues.

La formation, la nutrition, l'accroiſſement, le dépériſſement des animaux, ſont de même des effets démontrés de lois mathématiques plus compliquées.

Les ſenſations, les idées de ces animaux, peuvent-elles être autre choſe que des effets plus admirables de lois mathématiques plus utiles ?

Mécanique des ſens.

VOUS expliquez par ces lois comment un animal ſe meut pour aller chercher ſa nourriture ; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de ſa nourriture, ſans quoi il n'irait pas la chercher.

DIEU a fait dépendre de la mécanique toutes les actions de l'animal ; donc DIEU a fait dépendre de la mécanique les ſenſations qui cauſent ſes actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien ſenſible ; c'eſt un hélice à tours anfractueux qui détermine les ondulations de l'air

vers une coquille formée en entonnoir ; l'air preſſé dans cet entonnoir entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le veſtibule, dans la petite conque nommée *colimaçon* ; il va frapper le tambour légèrement appuyé ſur le marteau, l'enclume et l'étrier, qui joue légèrement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes, et de bien d'autres encore, porte les ſons dans le cervelet ; il y fait entrer les accords de la muſique ſans les confondre ; il y introduit les mots qui ſont les courriers des penſées, dont il reſte quelquefois un ſouvenir qui dure autant que la vie.

Une induſtrie non moins merveilleuſe lance dans vos yeux, ſans les bleſſer, les traits de lumière réfléchis des objets ; traits ſi déliés et ſi fins, qu'il ſemble qu'il n'y ait rien entre eux et le néant ; traits ſi rapides qu'un clin d'œil n'approche pas de leur vîteſſe. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des inſtrumens qui produiſent évidemment des effets déterminés et très-différens, en agiſſant ſur le principe des nerfs, de ſorte qu'il eſt impoſſible d'entendre par l'organe

l'organe de la vue, et de voir par celui de l'ouïe.

L'auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin ces instrumens merveilleux, aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux et la lumière, entre l'air et les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours? La nature agit toujours par les voies les plus courtes : la longueur du procédé est une impuissance ; la multiplicité des secours est une faiblesse.

Voilà tout préparé pour la vue et pour l'ouïe ; tout l'est pour les autres sens avec un art aussi industrieux. DIEU sera-t-il un si mauvais artisan, que l'animal formé par lui pour voir et pour entendre, ne puisse cependant ni entendre ni voir, si on ne met dans lui un troisième personnage interne qui fasse seul ces fonctions? DIEU ne peut-il nous donner tout d'un coup les sensations, après nous avoir donné les instrumens admirables de la sensation?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux ; personne n'est assez fou pour imaginer qu'il y ait dans un lapin, dans un lévrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agisse pour eux.

La foule innombrable des animaux jouit

de ſes ſens par des lois univerſelles ; ces lois ſont communes à eux et à nous. Je rencontre un ours dans une forêt ; il a entendu ma voix comme j'ai entendu ſon hurlement ; il m'a vu avec ſes yeux comme je l'ai vu avec les miens ; il a l'inſtinct de me manger comme j'ai l'inſtinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire, attendez, il n'a beſoin que de ſes organes pour tout cela ; mais pour vous, c'eſt autre choſe : ce ne ſont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne ſont point vos oreilles qui l'ont entendu, ce n'eſt pas le jeu de vos organes qui vous diſpoſe à l'éviter ou à le combattre ; il faut conſulter une petite perſonne qui eſt dans votre cervelet, ſans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre ?

Mécanique de nos idées.

Certes, ſi les organes donnés par la Providence univerſelle aux animaux leur ſuffiſent, il n'y a nulle raiſon pour oſer croire que les nôtres ne nous ſuffiſent pas ; et qu'outre l'artiſan éternel et nous, il faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a évidemment des cas où ce tiers vous eſt inutile, n'eſt-il pas abſurde au fond de l'admettre dans d'autres cas ? On avoue

que nous fesons une infinité de mouvemens sans le secours de ce tiers. Nos yeux qui se ferment rapidement au subit éclat d'une lumière imprévue, nos bras et nos jambes qui s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute, mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préside pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la structure interne est à peu-près semblable à la nôtre; il n'y a guère chez eux et chez nous que les nerfs de la troisième paire, et quelques-uns des autres paires qui s'insèrent dans des muscles obéissans aux désirs de l'animal; tous les autres muscles qui servent aux sens, et qui travaillent au laboratoire chimique des viscères, agissent indépendamment de sa volonté. C'est une chose admirable, sans doute, qu'il soit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muscles qui servent à les faire marcher, à resserrer, à étendre, à remuer les pattes ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger, &c., et qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des intestins, de la route du sang qui circule tout entier environ vingt-cinq fois par heure dans l'homme.

Mais s'est-on bien entendu quand on a

dit qu'il y a dans l'homme un petit être qui commande à des pieds et à des mains, et qui ne peut commander au cœur, à l'eſtomac, au foie et au pancréas ? et ce petit être n'exiſte ni dans l'éléphant ni dans le ſinge, qui font uſage de leurs membres extérieurs tout comme nous, et qui ſont eſclaves de leurs viſcères tout comme nous ?

On a été encore plus loin ; on a dit : Il n'y a nul rapport entre les corps et une idée, nul entre les corps et une ſenſation ; ce ſont choſes eſſentiellement différentes ; donc ce ſerait en vain que DIEU aurait ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux, et aux particules élaſtiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire voir et entendre, ſi DIEU n'avait mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être ſimple ; il eſt pur, intangible ; il eſt en un lieu ſans occuper d'eſpace ; il ne peut être touché, et il reçoit des impreſſions, il n'a rien abſolument de la matière, et il eſt continuellement affecté par la matière.

Enſuite on a dit : Ce petit perſonnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut, à la vérité, avoir par lui-même aucune ſenſation, aucune idée par les objets mêmes. DIEU a donc rompu cette

barrière qui le sépare de la matière, et a voulu qu'il eût des sensations et des idées à l'occasion de la matière. DIEU a voulu qu'il vît quand notre rétine serait peinte, et qu'il entendît quand notre tympan serait frappé. Il est vrai que tous les animaux reçoivent leurs sensations sans les secours de ce petit être ; mais il faut en donner un à l'homme : cela est plus noble ; l'homme combine plus d'idées que les autres animaux ; il faut donc qu'il ait ses idées et ses sensations autrement qu'eux.

Si cela est, Messieurs, à quoi bon l'auteur de la nature a-t-il pris tant de peine ? Si ce petit être que vous logez dans le cervelet, ne peut par sa nature ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre les objets et lui, il ne fallait ni œil ni oreille. Le tambour, le marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine, étaient absolument inutiles.

Dès que ce petit personnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion, avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était entièrement superflu. DIEU n'avait qu'à dire : Tu auras le sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, sans qu'il y ait aucun instrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un perſonnage étranger, qui n'eſt point dans les autres cerveaux, eſt donc au moins ſujette à beaucoup de difficultés : elle contredit toute analogie ; elle multiplie les êtres ſans néceſſité ; elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain et trompeur.

DIEU *fait tout.*

IL eſt sûr que nous ne pouvons nous donner aucune ſenſation ; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe propoſent un prix pour celui qui imaginera un nouveau ſens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, ſoit qu'il y ait un être inviſible et intangible dans notre cervelet, ſoit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que, dans tous les ſyſtêmes, l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, ſenſations, idées qui en ſont la ſuite.

Puiſque nous ſommes ainſi ſous ſa main, *Mallebranche*, malgré toutes ſes erreurs, a donc raiſon de dire philoſophiquement que nous ſommes dans DIEU, et que nous voyons tout dans DIEU, comme St *Paul* le dit dans le

langage de la théologie, et *Aratus* et *Caton*, dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en* DIEU ?

Ou ce ſont des paroles vides de ſens, ou elles ſignifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée? Ce n'eſt pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc c'eſt DIEU qui la crée ; de même que ce n'eſt pas nous qui créons le mouvement, c'eſt DIEU qui le fait. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

Comment tout eſt-il action de DIEU?

IL n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel, et agiſſant ; il ne peut en exiſter deux, car ils ſeraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens, ils ſe détruiſent l'un l'autre ; s'ils ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſein dans le grand tout, infiniment varié, annonce un ſeul principe ; ce principe doit agir ſur tout être, ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur tous les modes de tout être : il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule

idée, qui ne soit l'effet immédiat d'une cause universelle toujours présente.

Cette cause universelle a produit le soleil et les astres immédiatement. Il serait bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du soleil et des astres.

Si tout est toujours effet de cette cause, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé ? quand la cause a commencé d'agir. Cette cause universelle est nécessairement agissante, puisqu'elle agit, puisque l'action est son attribut, puisque tous ses attributs sont nécessaires ; car s'ils n'étaient pas nécessaires, elle ne les aurait pas.

Elle a donc agi toujours. Il est aussi impossible de concevoir que l'Etre éternel, essentiellement agissant par sa nature, eût été oisif une éternité entière, qu'il est impossible de concevoir l'être lumineux sans lumière.

Une cause sans effet est une chimère, une absurdité, aussi bien qu'un effet sans cause. Il y a donc eu éternellement, et il y aura toujours des effets de cette cause universelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien, ils sont donc des émanations éternelles de cette cause éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, et les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque chose est hors de lui, ce serait dire qu'il y a quelque chose hors de l'infini.

DIEU étant le principe universel de toutes les choses, toutes existent donc en lui et par lui.

DIEU *inséparable de toute la nature.*

IL ne faut pas inférer de-là qu'il touche sans cesse à ses ouvrages par des volontés et des actions particulières. Nous fesons toujours DIEU à notre image. Tantôt nous le représentons comme un despote dans son palais, ordonnant à des domestiques; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de sa machine. Mais un homme qui fait usage de sa raison, peut-il concevoir DIEU autrement que comme principe toujours agissant? S'il a été principe une fois, il l'est donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaison du soleil et de sa lumière avec DIEU et ses productions, est sans doute imparfaite; mais enfin, elle nous donne une idée, quoique très-faible et fautive, d'une

cauſe toujours ſubſiſtante, et de ſes effets toujours ſubſiſtans.

Enfin, je ne prononce le nom de DIEU que comme un perroquet, ou comme un imbécille, ſi je n'ai pas l'idée d'une cauſe néceſſaire, immenſe, agiſſante, préſente à tous ſes effets, en tout lieu, en tout temps.

On ne peut m'oppoſer les objections faites à *Spinoſa*. On lui dit qu'il feſait un Dieu intelligent et brute, eſprit et citrouille, loup et agneau, volant et volé, maſſacrant et maſſacré; que ſon Dieu n'était qu'une contradiction perpétuelle. Mais ici on ne fait point DIEU l'univerſalité des choſes; nous diſons que l'univerſalité des choſes émane de lui. Et, pour nous ſervir encore de l'indigne comparaiſon du ſoleil et de ſes rayons, nous diſons qu'un trait de lumière lancé du globe du ſoleil, et abſorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut laiſſer aucune ſouillure dans cet aſtre. Ce cloaque n'empêche pas que le ſoleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ce rayon eſt tiré de la ſubſtance même du ſoleil, qu'il en eſt une émanation, et que, ſi les productions de DIEU ſont des émanations de lui-même, elles ſont des parties de lui-même. Ainſi nous retomberions dans la crainte de

donner une fauſſe idée de DIEU, de le compoſer de parties, et même de parties déſunies, de parties qui ſe combattent. Nous répondrons ce que nous avons déjà dit, que notre comparaiſon eſt très-imparfaite, et qu'elle ne ſert qu'à former une faible image d'une choſe qui ne peut être repréſentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière, pénétrant dans la fange, ne ſe mêle point avec elle, et qu'elle y conſerve ſon eſſence inviſible : mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut repréſenter DIEU. La lumière émane du ſoleil, et tout émane de DIEU. Nous ne ſavons pas comment ; mais nous ne pouvons, encore une fois, concevoir DIEU que comme l'être néceſſaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un deſpote qui a des huiſſiers dans ſon antichambre.

Nous croyons que toutes les images ſous leſquelles on a repréſenté ce principe univerſel, néceſſairement exiſtant par lui-même, néceſſairement agiſſant dans l'étendue immenſe, ſont encore plus erronées que la comparaiſon tirée du ſoleil et de ſes rayons. On l'a peint aſſis ſur les vents ; porté dans les nuages, entouré des éclairs et des tonnerres, parlant aux élémens, ſoulevant les mers : tout cela n'eſt que l'expreſſion de notre

petiteſſe. Il eſt au fond très-ridicule de placer dans un brouillard, à une demi-lieue de notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immenſité. Nos éclairs et nos tonnerres, qui ſont vus et entendus quatre ou cinq lieues à la ronde, tout au plus, ſont de petits effets phyſiques, perdus dans le grand tout; et c'eſt ce grand tout qu'il faut conſidérer quand c'eſt DIEU dont on parle.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre ſyſtême planétaire aux autres ſyſtêmes planétaires qui ſont plus éloignés mille et mille fois de nous, que notre globe ne l'eſt de Saturne. Les mêmes lois éternelles régiſſent tous les aſtres; car ſi les forces centripètes et centrifuges dominent dans notre monde, elles dominent dans le monde voiſin, et ainſi dans tous les univers. La lumière de notre ſoleil et de Sirius doit être la même; elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force, s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raiſon directe du quarré de la diſtance.

Puiſque la lumière des étoiles, qui ſont autant de ſoleils, vient à nous dans un temps donné, la lumière de notre ſoleil parvient à elles réciproquement dans un temps donné.

Puiſque ces traits, ces rayons de notre ſoleil ſe réfractent, il eſt inconteſtable que les rayons des autres ſoleils, dardés de même dans leurs planètes, s'y réfractent préciſément de la même façon, s'ils y rencontrent les mêmes milieux (1).

Puiſque cette réfraction eſt néceſſaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'eſt pas vraiſemblable que ce bel uſage de la lumière ſoit perdu pour les autres globes. Puiſque l'inſtrument y eſt, l'uſage de l'inſtrument doit y être auſſi. Partons toujours de ces deux principes, que rien n'eſt inutile, et que les grandes lois de la nature ſont partout les mêmes; donc ces ſoleils innombrables, allumés dans l'eſpace, éclairent des planètes innombrables; donc leurs rayons y opèrent comme ſur notre petit globe; donc des animaux en jouiſſent.

La lumière eſt de tous les êtres, ou de tous les modes du grand Etre, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la Divinité, tout loin qu'elle eſt de la repréſenter.

En effet, après avoir vu les reſſorts de la

(1) Cette conjecture de M. de *Voltaire*, que la lumière des étoiles eſt de la même nature que celle du ſoleil, a été rigoureuſement vérifiée par les expériences de M. l'abbé *Rochon*, qui eſt parvenu à la décompoſer.

vie des animaux de notre globe, nous ne ſavons pas ſi les habitans des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la peſanteur, l'élaſticité, les uſages, de notre atmoſphère, nous ignorons ſi les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldébaram, ſont entourés d'un air ſemblable au nôtre. Notre mer ſalée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres planètes ; mais la lumière ſe préſente par-tout. Nos nuits ſont éclairées d'une foule de ſoleils. C'eſt la lumière qui, d'un coin de cette petite ſphère ſur laquelle l'homme rampe, entretient une correſpondance continuelle entre tous ces univers et nous. Saturne nous voit, et nous voyons Saturne. Sirius aperçu par nos yeux découvre notre ſoleil, quoiqu'il y ait entre l'un et l'autre une diſtance qu'un boulet de canon, qui parcourt ſix cents toiſes par ſeconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliars d'années.

La lumière eſt réellement un meſſager rapide qui court dans le grand tout de mondes en mondes. Elle a quelques propriétés de la matière, et des propriétés ſupérieures ; et ſi quelque choſe peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de DIEU, c'eſt la lumière ; elle eſt par-tout comme lui, elle agit par-tout comme lui.

Réſultat.

Il réſulte, ce me ſemble, de toutes ces idées qu'il y a un Etre ſuprême, éternel, intelligent, d'où découlent en tout temps tous les êtres, et toutes les manières d'être dans l'étendue.

Si tout eſt émanation de cet Etre ſuprême, la vérité, la vertu, en ſont donc auſſi des émanations.

Qu'eſt-ce que la vérité émanée de l'Etre ſuprême? La vérité eſt un mot général, abſtrait, qui ſignifie les choſes vraies. Qu'eſt-ce qu'une choſe vraie? une choſe exiſtante ou qui a exiſté, et rapportée comme telle. Or, quand je cite cette choſe, je dis vrai: mon intelligence agit conformément à l'intelligence ſuprême.

Qu'eſt-ce que la vertu? un acte de ma volonté qui fait du bien à quelqu'un de mes ſemblables. Cette volonté eſt de DIEU, elle eſt conforme alors à ſon principe.

Mais le mal phyſique et le mal moral viennent donc auſſi de ce grand Etre, de cette cauſe univerſelle de tout effet?

Pour le mal phyſique, il n'y a pas un ſeul ſyſtême, pas une ſeule religion qui n'en faſſe DIEU auteur. Que le mal vienne

immédiatement ou médiatement de la première cauſe, cela eſt parfaitement égal. Il n'y a que l'abſurdité du manichéiſme qui ſauve DIEU de l'imputation du mal; mais une abſurdité ne prouve rien. La cauſe univerſelle produit les poiſons comme les alimens, la douleur comme le plaiſir. On ne peut en douter.

Il était donc néceſſaire qu'il y eût du mal? Oui, puiſqu'il y en a. Tout ce qui exiſte eſt néceſſaire; car quelle raiſon y aurait-il de ſon exiſtence?

Mais le mal moral, les crimes! *Néron*, *Alexandre VI!* — eh bien, la terre eſt couverte de crimes comme elle l'eſt d'aconit, de ciguë, d'arſenic; cela empêche-t-il qu'il y ait une cauſe univerſelle? Cette exiſtence d'un principe dont tout émane eſt démontrée, je ſuis fâché des conſéquences. Tout le monde dit: Comment ſous un Dieu bon y a-t-il tant de ſouffrances? Et là-deſſus chacun bâtit un roman métaphyſique; mais aucun de ces romans ne peut nous éclairer ſur l'origine des maux, et aucun ne peut ébranler cette grande vérité, que tout émane d'un principe univerſel.

Mais, ſi notre raiſon eſt une portion de la raiſon univerſelle, ſi notre intelligence eſt une émanation de l'Etre ſuprême, pourquoi

cette

cette raiſon ne nous éclaire-t-elle pas ſur ce qui nous intéreſſe de ſi près ? pourquoi ceux qui ont découvert toutes les lois du mouvement, et la marche des lunes de Saturne, reſtent-ils dans une ſi profonde ignorance de la cauſe de nos maux ? C'eſt préciſément parce que notre raiſon n'eſt qu'une très-petite portion de l'intelligence du grand Etre.

On peut dire hardiment, et ſans blaſphême, qu'il y a de petites vérités que nous ſavons auſſi bien que lui, par exemple, que trois eſt la moitié de ſix, et même que la diagonale d'un quarré partage ce quarré en deux triangles égaux, &c. L'Etre ſouverainement intelligent ne peut ſavoir ces petites vérités ni plus lumineuſement, ni plus certainement que nous ; mais il y a une ſuite infinie de vérités, et l'Etre infini peut ſeul comprendre cette ſuite.

Nous ne pouvons être admis à tous ſes ſecrets, de même que nous ne pouvons ſoulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal ſur la terre, c'eſt demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des lois de ſociété, bonnes ou mauvaiſes, elle ſe fait des préjugés, ou utiles ou funeſtes, nous n'allons guère au-delà. Le grand Etre

eſt fort, mais les émanations ſont néceſſairement faibles. Servons-nous encore de la comparaiſon du ſoleil. Ses rayons réunis fondent les métaux ; mais quand vous réuniſſez ceux qu'il a dardés ſur le diſque de la lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous ſommes auſſi néceſſairement bornés que le grand Etre eſt néceſſairement immenſe.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du ſoleil des eſprits. Mais, ſachant combien ce rayon eſt peu de choſe, je ſoumets incontinent cette faible lueur aux clartés ſupérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

Fin du Commentaire ſur Mallebranche.

DE L'AME.

Par Soranus, médecin de Trajan.

I.

POUR découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion sur ce qu'on est convenu d'apeler *ame*, il faut d'abord connaître, autant qu'il est possible, notre corps, qui passe pour être l'enveloppe de cette ame, et pour être dirigé par elle. C'est à la médecine qu'il appartient de connaître le corps humain, puisqu'elle travaille continuellement sur lui.

Si la médecine pouvait être une science aussi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les ressorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe aussi clairement qu'elle nous a fait connaître la place et le jeu de nos viscères.

Mais le plus habile anatomiste, quand il ne peut plus rien discerner, est obligé d'arrêter sa main et sa pensée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il suit un nerf jusque dans le cervelet, où est son origine. Mais cette origine se perd dans ce cervelet; et c'est dans cette source même où tout aboutit, que tout échappe à nos regards. Nous avons épié l'œuvre de la nature jusqu'au

dernier point où il eſt permis à l'homme de pénétrer ; mais nous n'avons pu ſavoir le ſecret de DIEU.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome et à Athènes qui ne ſache plus d'anatomie qu'*Hippocrate* ; mais il n'y en a pas un ſeul qui ait jamais pu approcher vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le ſentiment et la penſée.

Si nous y étions arrivés, nous ſerions des dieux, et nous ne ſommes que des aveugles qui marchons à tâtons, pour enſeigner le chemin enſuite à d'autres aveugles.

Notre ſcience n'eſt donc autre choſe que la ſcience des probabilités ; et c'eſt ce qui fait que, de pluſieurs médecins appelés auprès d'un malade, celui qui fait le pronoſtic le plus avéré par l'événement eſt toujours réputé avec juſtice le plus ſavant dans ſon art.

La plus grande des probabilités et la plus reſſemblante à une certitude, eſt qu'il exiſte un Etre ſuprême et puiſſant, inviſible pour nous, un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme et tous les autres êtres.

Il faut bien que cet Etre formateur et inconnu exiſte, puiſque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal n'a pu ſe faire ſoi-même.

Il faut que cette puiſſance formatrice ſoit unique ; car, s'il y en avait deux, ou elles

agiraient de concert, ou elles se contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'est comme s'il n'en existait qu'une seule ; si elles étaient opposées, rien ne serait uniforme dans la nature : or tout est uniforme. C'est la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux, dans tous les êtres ; par-tout les leviers agissent suivant la règle qui veut que les poids à soulever soient en raison inverse de la distance du pouvoir mouvant ; et suivant cette autre loi, que ce qu'on gagne en force, on le perd en temps ; et ce qu'on gagne en temps, on le perd en force.

Toute action a ses lois. La lumière est dardée du soleil et de toute étoile fixe avec la même célérité ; elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaisons. Il est donc de la plus grande probabilité que le même grand Etre préside à la nature entière.

Par quelle fatalité connaissons-nous toutes les lois du mouvement, toutes les routes de la lumière ordonnées par le grand Etre dans l'espace immense, toutes les vérités mathématiques proposées à notre entendement, et n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes ? L'homme a deviné l'attraction (*a*) dans le siècle de *Trajan* ; est-il

(*a*) On a dit, en effet, qu'on trouve dans *Plutarque* quelques expressions ambiguës dont on pourrait inférer en les

impoſſible de deviner l'ame ? il eſt bien sûr que nous n'en ſaurons jamais rien ſi nous n'eſſayons pas. Oſons donc eſſayer.

I I.

L'ame eſt-elle une faculté ?

Il faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand Etre nous a données, à nous et aux autres animaux, ſont des qualités occultes.

Comment tout animal fait-il obéir ſes membres à ſes volontés ?

Comment les idées des choſes ſe forment-elles dans l'animal par le moyen de ſes ſens ?

En quoi conſiſte la mémoire ?

D'où viennent ces ſympathies et ces antipathies prodigieuſes d'animal à animal ? d'où viennent ces propriétés ſi différentes dans chaque eſpèce ?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ſes petits, la force à verſer dans leur goſier la pâture dont elle ſe

tordant, et en les expliquant très-mal, que les lois de *Kepler* et de *Newton* étaient alors connues ; mais ce ſont des chimères de demi-ſavans qui ne ſont pas des demi-jaloux et des demi-impertinens. Ces gens-là ſont capables de trouver l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon dans *Pline* et dans *Athénée*.

nourrit elle-même ? et quelle indifférence, quel oubli ſuccèdent tout d'un coup à un amour ſi tendre, auſſitôt que ſes enfans n'ont plus beſoin d'elle ? Tout cela eſt qualité occulte pour nous. Toute génération eſt, du moins juſqu'à préſent, un myſtère très-occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raiſon ; nous n'expliquons rien, nous diſons ce que ſont les choſes.

Ayant avoué que nous ne ſavons rien de la manière dont le grand Etre nous gouverne, et que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui ſe fait dans nous et hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance et de notre curioſité ? Nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes et de tous les temps. Cette expérience eſt que nous marchons par nos pieds et que nous ſentons par tout notre corps, que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, et que nous penſons par notre tête. Ainſi l'a voulu l'éternel fabricateur de toutes choſes.

Qui le premier imagina dans nous un autre être, lequel s'y tient caché, et fait toutes nos opérations ſans que nous puiſſions jamais nous en apercevoir ? Qui fut aſſez hardi, aſſez ſupérieur au vulgaire pour inventer ce ſyſtême ſublime par lequel nous nous élevons au-deſſus de nos ſens, au-deſſus de nous-mêmes ?

Il eſt très-vraiſemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout d'un coup dans la tête de perſonne. Les hommes furent occupés pendant trop de ſiècles de leurs beſoins et de leurs maux, pour être de grands métaphyſiciens.

III.

Brachmanes, immortalité des ames.

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appelons chez nous une *ame*, il eſt à croire que ce fut la caſte des brachmanes ſur les bords du Gange ; car elle imagina la métempſycoſe ; et cette métempſycoſe ne peut s'exécuter que par une ame qui change de corps. Le mot même de métempſycoſe, qui eſt grec, et qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, ſignifie expreſſément la migration de l'ame.

Les brachmanes croyaient donc l'exiſtence des ames de temps immémorial.

Leur climat eſt ſi doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit ſont ſi abondans, les beſoins, qui occupent ailleurs toute la triſte vie des hommes, y ſont ſi rares, que

toue

tout y invite au repos, et ce repos à la méditation. Il en eſt encore ainſi chez tous les brames deſcendans des anciens brachmanes, qui n'ont point corrompu leurs mœurs par la fréquentation des brigands d'Europe, que l'avarice a tranſplantés vers le Gange.

Ce repos et cette méditation, qui furent toujours le partage des brachmanes, leur fit d'abord connaître l'aſtronomie. Ils ſont les premiers qui calculèrent pour la poſtérité les poſitions des planètes viſibles. On leur doit les premiers éphémérides, et ils les compoſent encore aujourd'hui avec une facilité prompte qui étonne nos mathématiciens.

C'eſt-là ce que ne ſavent ni nos marchands qui ſont allés dans l'Inde par le port de Bérénice, ni certains prêtres de *Cybèle* qui les ont accompagnés. Ces prêtres ſe nourriſſant de la chair et du ſang des animaux ; et ayant apporté leurs liqueurs enivrantes, par conſéquent étant en horreur aux brames, ignorant leur langue, ne pouvant jamais bien l'apprendre, ne pouvant parler avec eux, ne furent pas plus inſtruits de la ſcience des brames et des anciens brachmanes que les mouſſes de leurs vaiſſeaux ; ils ſe bornèrent à mander en Europe que les brames adoraient les furies.

Ce n'était point ainſi que les premiers ſages,

ſoit les *Zoroaſtres*, ſoit les *Pythagores*, voyagèrent dans l'Inde. *Pythagore* en rapporta le dogme de l'exiſtence de l'ame et la fable de ſes métempſycoſes. D'autres philoſophes y puisèrent des dogmes plus cachés; et quelques marchands mêmes y apprirent un peu de géométrie, ce qui exigeait néceſſairement un long ſéjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la diſcuſſion épineuſe des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue ſacrée. Nous devons cette connaiſſance à deux ſavans qui ont demeuré trente ans ſur les bords du Gange, et qui ont appris cette langue nommée le *hanſcrit*. Ils nous ont donné la traduction des paſſages les plus ſinguliers, les plus ſublimes, et les plus intéreſſans, de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans. Ce livre, intitulé le *Shaſta*, eſt antérieur au Veidam de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce Shaſta.

L'Eternel, abſorbé dans la contemplation de ſon eſſence, réſolut de communiquer quelques rayons de ſa félicité à des êtres capables de ſentir et de jouir. Ils n'exiſtaient pas encore; DIEU *voulut, et ils furent.*

Il eſt bien étrange qu'un monument auſſi ancien et auſſi reſpectable ſoit à peine connu,

qu'on l'ait déterré ſi tard, et qu'on y ait fait ſi peu d'attention.

DIEU créa donc des ſubſtances douées du ſentiment ; et c'eſt ce que nous appelons aujourd'hui des *ames*. Il les créa par ſa volonté, ſans employer, ſans emprunter la parole. Ces ſubſtances ſentantes, penſantes, agiſſantes, ces ames favorites de DIEU, ſont les *Debta* dont les Perſans, voiſins de l'Inde, firent depuis leurs *Gin*, leurs *Peris* ou leurs *Feris*. Ces *Gin*, ces *Feris*, ces ames, ces ſubſtances céleſtes, ſe révoltent enſuite contre leur créateur. DIEU pour les punir les précipite dans l'Ondéra, eſpèce d'enfer, pour des millions de ſiècles. C'eſt l'origine de la guerre des géans contre le grand Dieu *Zeus*, tant chantée chez les Grecs. C'eſt l'origine de ce livre apocryphe qui ſe répandit du temps de l'empereur *Tibère* en Syrie, en Paleſtine, ſous le nom d'*Hénoc ;* ſeul livre où il ſoit parlé de la chute des demi-dieux ; livre cité, dit-on, dans un livre nouveau écrit chez les Phéniciens.

Dans la ſuite des ſiècles, DIEU pardonne à ces Debta ; il les change en vaches et en hommes dans notre globe.

C'eſt de-là, diſaient les brachmanes, que les vaches ſont ſacrées dans l'Inde.

Ainſi nous voyons que toute l'ancienne théologie, différemment déguiſée en Aſie et en Europe, nous vient inconteſtablement des brachmanes. Nous pourrions le prouver par beaucoup d'autres exemples, mais nous ne devons point nous écarter de notre ſujet. C'eſt bien aſſez d'avoir pénétré juſqu'à la ſource de cette idée adoptée par toutes les nations civiliſées, que tous les animaux ont dans leurs corps une ſubſtance impalpable, inconnue, diſtincte de leurs corps, qui dirige tous leurs appétits et toutes leurs actions. Ce ſyſtême, joint à celui des Debta, eſt viſiblement le nôtre. Notre religion était cachée au fond de l'Inde, et nous ne l'apprenons que d'aujourd'hui. Qui l'eût cru, que la chute de l'homme et la chute des demi-dieux fût une allégorie indienne?

IV.

Ame corporelle.

L'AUTEUR le plus ancien que nous connaiſſions dans notre Europe eſt *Homère:* il paraît que de ſon temps la croyance d'une ame immortelle était généralement répandue. Cette ame était une petite figure aérienne, légère, impalpable, parfaitement reſſemblante au

corps qu'elle fesait mouvoir. Elle sortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appelait alors des noms qui répondent à ceux d'ombres, de manes, d'esprit ou vent, de fantôme, de spectre, et même à celui d'ame sensitive, *psyché*. C'est pourquoi l'ame de *Tyrésias*, qui apparaît à *Ulysse* sur le rivage des Cimmériens, boit du sang des victimes qu'*Ulysse* vient d'immoler. (*b*) L'ame d'*Agamemnon* boit du même sang. La mère d'*Ulysse*, après lui avoir dit comment *Pénélope* se comporte dans Ithaque, se dérobe à ses embrassemens. *Ulysse* lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embrasser, et sa mère lui répond que son ame n'est qu'un corps délié et subtil qui n'a point de consistance, et qui s'envole comme un songe.

Ces ames, ces ombres étaient si réellement corporelles, qu'*Ulysse* étant arrivé dans le royaume de *Pluton*, y vit tous les tourmens de ces célèbres criminels, *Tantale*, *Titye*, *Sisyphe*.

Lorsqu'*Ulysse* a tué tous les amans de *Pénélope*, *Mercure* conduit chez *Pluton* leurs ames qui ressemblent à des chauve-souris.

Telle était la philosophie d'*Homère*, parce que c'était celle des Grecs, et que tous les poëtes sont les échos de leur siècle.

(*b*) Odyssée, XXIV.

Bientôt après, ceux qui ſe diſaient penſeurs, enſeigneurs, crurent que l'ame humaine était non-ſeulement un ſouffle d'air, une figure compoſée d'air qui ſervait au mouvement, et qu'ils appelaient *pneuma*, le ſouffle, mais qu'elle formait auſſi les appétits, les déſirs, les paſſions du corps, et cela s'appela *pſyché*; qu'enfin elle diſputait et pouſſait des argumens, et ils l'appelèrent *noüs*, intelligence. Ainſi l'ame toujours corporelle eut trois parties; le ſouffle qui fait la vie était l'ame végétative, *pſyché* était l'ame ſenſitive, et *noüs* était l'ame intellectuelle.

Voilà comme on paſſa par degrés de la profonde ignorance où les hommes croupirent ſi long-temps, à cet excès de vaine ſubtilité dans laquelle ils ſe perdirent.

Perſonne ne s'aviſa de recourir à DIEU et de lui dire: Toi ſeul nous as fait naître, toi ſeul nous fais vivre un peu de temps, toi ſeul nous donnes la faculté d'apercevoir, de penſer, de nous reſſouvenir, de combiner des idées: toi ſeul fais tout; les hommes ſont dans tes mains.

Tandis que tous les philoſophes raiſonnaient ſur l'ame, les épicuriens vinrent, et dirent: L'ame n'eſt qu'une matière imperceptible qui naît avec nous, s'accroît avec nous, et meurt avec nous.

Les honnêtes gens de l'empire romain ſe partagèrent entre deux ſectes grecques, celle des épicuriens qui ne regardaient l'ame que comme une matière légère et périſſable, et celle des ſtoïciens qui la regardaient comme une portion de la Divinité, ſe replongeant après la mort dans le grand tout dont elle était émanée.

La ſecte d'*Epicure* prévalut chez les Romains au point que *Cicéron*, dans ſa harangue pour *Cluentius*, prononça devant le peuple romain ces éloquentes et terribles paroles :

Quid tantùm illi mali mors abſtulit, niſi fortè ineptiis ac fabulis ducimur ut exiſtimemus illum apud inferos impiorum ſupplicia perferre? Quæ ſi falſa ſunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præter ſenſum doloris?

» Quel mal lui a fait la mort, à moins que nous ne ſoyons aſſez imbécilles pour adopter des fables ineptes, et pour croire qu'il eſt condamné au ſupplice des impies? Mais ſi ce ſont-là de pures chimères, comme tout le monde en eſt convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé ſinon du ſentiment de la douleur? »

Céſar parla de même en plein ſénat dans le procès de *Catilina*. Enfin, ſur le théâtre de

il a donné à l'aimant l'attraction vers le fer, aux planètes le mouvement orbiculaire d'Occident en Orient, sans qu'on puisse jamais en découvrir ni la raison ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de même accordé le sentiment et la pensée ?

V.

Action de DIEU *sur l'homme.*

DES gens qui ont fait des systêmes sur la communication de DIEU avec l'homme, ont dit que DIEU agit immédiatement, physiquement, sur l'homme, en certains cas seulement, lorsque DIEU accorde certains dons particuliers ; et ils ont appelé cette action *prémotion physique*. *Dioclès* et *Erophile*, ces deux grands enthousiastes, soutiennent cette opinion et ont des partisans.

Or, nous reconnaissons un Dieu tout aussi bien que ces gens-là, parce que nous n'avons pu comprendre qu'aucun des êtres qui nous environnent ait pu se produire de soi-même ; parce que de cela seul que quelque chose existe, il faut que l'Etre nécessaire existe de toute éternité ; parce que l'Etre nécessaire éternel est nécessairement la cause de tout. Nous admettons avec ces raisonneurs la possibilité que DIEU se fasse entendre à quelques

favoris ; mais nous fesons plus, nous croyons qu'il se fait entendre à tous les hommes, en tous lieux et en tous temps, puisqu'il donne à tous la vie, le mouvement, la digestion, la pensée, l'instinct.

Y a-t-il dans le plus vil des animaux et dans le philosophe le plus sublime un être qui soit volonté, mouvement, digestion, désir, amour, instinct, pensée ? non ; mais nous voulons, nous agissons, nous aimons, nous avons des instincts; comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une aversion insupportable pour d'autres, une promptitude à exécuter des mouvemens nécessaires à notre conservation, comme ceux de teter le mamelon de sa nourrice, de nager quand on a la force et la poitrine assez large, de mordre son pain, de boire, de se baisser pour éviter le coup d'un mobile, de se donner une secousse pour franchir un fossé, d'accomplir mille actions pareilles sans y penser, quoiqu'elles tiennent toutes à une mathématique profonde. Enfin, nous sentons et nous pensons sans savoir comment.

De bonne foi, est-il plus difficile à DIEU d'opérer tout cela en nous, par des moyens qui nous sont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de *Jupiter*, dont ces messieurs nous parlent sans cesse ?

Quel eſt l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne ſente qu'il eſt une marionnette de la Providence ? je penſe, mais puis-je me donner une penſée ? hélas ! ſi je penſais par moi-même, je ſaurais quelle idée j'aurais dans un moment. Perſonne ne le ſait.

J'acquiers une connaiſſance, mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cauſe, car il faut que la cauſe contienne l'effet. Or, ma première connaiſſance acquiſe n'était pas dans mon intelligence, n'était pas dans moi ; puiſqu'elle a été la première, elle m'a été donnée par celui qui m'a formé, et qui donne tout, quel qu'il puiſſe être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir que ma première connaiſſance ne peut par elle-même m'en donner une ſeconde ; car il faudrait qu'elle la contînt dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons aucune idée, c'eſt que nous en recevons dans nos rêves, et certainement ce n'eſt ni notre volonté ni notre attention qui nous fait penſer en ſonge. Il y a des poëtes qui font des vers en dormant, des géomètres qui meſurent des triangles. Tout nous prouve qu'il y a une puiſſance qui agit en nous ſans nous conſulter.

Tous nos ſentimens ne ſont-ils pas involontaires ? l'ouïe, le goût, la vue, ne ſont rien par eux-mêmes. On ſent malgré ſoi ; on ne fait rien, on n'eſt rien, ſans une puiſſance ſuprême qui fait tout.

Les plus ſuperſtitieux conviennent de ces vérités, mais ils ne les appliquent qu'aux gens de leur parti. Ils affirment que DIEU agit réellement phyſiquement ſur certains perſonnages privilégiés. Nous ſommes plus religieux qu'eux, nous croyons que le grand Etre agit ſur tous les vivans comme ſur toute la matière. Lui eſt-il donc plus difficile de remuer tous les hommes que d'en remuer quelques-uns ? DIEU ne ſera-t-il DIEU que pour votre petite ſecte ? il l'eſt pour moi, qui ne ſuis pas des vôtres.

Un philoſophe nouveau eſt allé bien plus loin que vous ; il lui ſemblait qu'il n'y eût que DIEU qui exiſtât. Il prétend que nous voyons tout en lui ; et nous diſons que c'eſt DIEU qui voit, qui agit dans tout ce qui a vie : *Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.*

Allons plus avant. Votre prémotion phyſique introduit DIEU agiſſant en vous. Quel beſoin avez-vous donc d'une ame ? à quoi bon ce petit être inconnu et incompréhenſible ? donnez-vous une ame au ſoleil qui

vivifie tant de globes ? et ſi cet aſtre ſi grand, ſi étonnant et ſi néceſſaire, n'a point d'ame, pourquoi l'homme en aurait-il une ? DIEU qui nous a faits ne nous ſuffit-il pas ? qu'eſt donc devenu ce grand axiome : *Ne feſons point par pluſieurs ce que nous pouvons faire par un ſeul ?*

Cette ame, que vous avez imaginé être une ſubſtance, n'eſt donc en effet qu'une faculté accordée par le grand Etre, et non une perſonne. Elle eſt une propriété donnée à nos organes, et non une ſubſtance. L'homme par ſa raiſon, non encore corrompue par la métaphyſique, a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était un compoſé de deux êtres, l'un viſible, palpable et mortel, l'autre inviſible, impalpable, et immortel ? et n'a-t-il pas fallu des ſiècles de diſputes pour venir enfin juſqu'à cet excès de joindre enſemble deux ſubſtances ſi diſſemblables, la tangible et l'intangible, la ſimple et la compoſée, l'invulnérable et la ſouffrante, l'éternelle et la paſſagère ?

Les hommes n'ont ſuppoſé une ame que par la même erreur qui leur fit ſuppoſer dans nous un être nommé *mémoire*, lequel être ils divinisèrent enſuite. Ils firent de cette Mémoire la mère des Muſes. Ils érigèrent les talens divers de la nature humaine en

autant de déeſſes filles de Mémoire. Autant eût-il valu faire un dieu du pouvoir ſecret par lequel la nature forme du ſang dans les animaux, et l'appeler le dieu de la ſanguification. Et en effet, le peuple romain eut des dieux pareils pour les facultés de boire et de manger, pour l'acte de mariage, pour l'acte de vider les excrémens. C'étaïent autant d'ames particulières qui produiſaient en nous toutes ces actions ; c'était la métaphyſique de la populace. Cette ſuperſtition ridicule et honteuſe venait évidemment de celle qui avait imaginé dans l'homme une petite ſubſtance divine, autre que l'homme même.

Cette ſubſtance eſt admiſe encore aujourd'hui dans toutes les écoles, et par condeſcendance on accorde au grand Etre, au fabricateur éternel, à DIEU, la permiſſion de joindre ſon concours à l'ame. Ainſi on ſuppoſe que pour vouloir et pour agir il faut notre ame et DIEU.

Mais concourir ſignifie aider, participer. DIEU alors n'eſt qu'en ſecond avec nous. C'eſt le dégrader, c'eſt le faire marcher à notre ſuite, c'eſt lui faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas ſon rang et ſa prééminence ; ne faites pas du ſouverain de la nature le valet de l'eſpèce humaine.

Deux eſpèces de raiſonneurs très-accrédités

dans le monde, les athées et les théologiens, pourront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettant la raiſon dans l'homme et l'inſtinct dans les brutes, comme des propriétés, il eſt très-inutile d'admettre un dieu dans ce ſyſtême ; que DIEU eſt encore plus incompréhenſible qu'une ame ; qu'il eſt indigne du ſage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils décocheront contre nous tous les argumens des *Stratons* et des *Lucrèces*. Nous ne leur répondrons qu'un mot : Vous exiſtez ; donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine. Ils nous diront d'abord : Nous convenons avec vous que DIEU eſt la première cauſe de tout, mais il n'eſt pas la ſeule. Un grand prêtre de *Minerve* dit expreſſément : *Le ſecond agent opère dans la vertu du premier ; ce premier pouſſe le ſecond ; ce ſecond en pouſſe un troiſième ; tous ſont agiſſans en vertu de* DIEU ; *et il eſt la cauſe de toutes les actions agiſſantes.*

Nous répondrons avec tout le reſpect que nous devons à ce grand-prêtre : Il n'eſt et il ne peut exiſter qu'une ſeule cauſe véritable. Toutes les autres qui ſont ſubſéquentes ne ſont que des inſtrumens. Je tiens un reſſort, je m'en ſers pour faire mouvoir une machine. J'ai fait le reſſort et la machine, je ſuis la ſeule cauſe ; cela eſt indubitable.

Le

Le grand-prêtre me répondra : Vous ôtez aux hommes la liberté. Je lui répliquerai : Non, la liberté consiste dans la faculté de vouloir, et dans la faculté de faire ce que vous voulez, quand rien ne vous en empêche. DIEU a fait l'homme à ces conditions, il faut s'en contenter.

Mon prêtre insistera ; il dira que nous fesons DIEU auteur du péché. Alors nous lui répondrons : J'en suis fâché ; mais DIEU est fait auteur du péché dans tous les systêmes, excepté dans celui des athées. Car, s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles des justes, il est évident qu'y concourir c'est les faire, quand le concourant est le créateur de tout.

Si DIEU permet seulement le péché, c'est lui qui le commet, puisque permettre et faire c'est la même chose pour le maître absolu de tout. S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens argumens, on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit, a certainement produit le bien et le mal. Le systême de la prédestination absolue, le systême du concours, nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que le mal eſt pour nous ; et non pas pour DIEU. *Néron* aſſaſſine ſon précepteur et ſa mère ; un autre aſſaſſine ſes parens et ſes voiſins ; un grand-prêtre empoiſonne, étrangle, égorge vingt ſeigneurs romains en ſortant du lit de ſa propre fille. Cela n'eſt pas plus important pour l'Etre univerſel, ame du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, et des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand Etre ; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui ſe meut ſans ceſſe par des lois éternelles. Si les pervers deviennent (ſoit pendant leur vie, ſoit autrement) plus malheureux que ceux qu'ils ont immolés à leurs paſſions, s'ils ſouffrent comme ils ont fait ſouffrir, c'eſt encore une ſuite inévitable de ces lois immuables par leſquelles le grand Etre agit néceſſairement. Nous ne connaiſſons qu'une très-petite partie de ces lois ; nous n'avons qu'une très-faible portion d'entendement ; nous ne devons que nous réſigner. De tous les ſyſtêmes, celui qui nous fait connaître notre néant, n'eſt-il pas le plus raiſonnable ?

Les hommes, comme tous les philoſophes de l'antiquité l'ont dit, firent DIEU à leur image. C'eſt pourquoi le premier *Anaxagore*, auſſi ancien qu'*Orphée*, s'exprime ainſi dans

ſes vers : *Si les oiſeaux ſe figuraient un dieu, il aurait des ailes ; celui des chevaux courrait avec quatre jambes.*

Le vulgaire imagine DIEU comme un roi qui tient ſon lit de juſtice dans ſa cour. Les cœurs tendres ſe le repréſentent comme un père qui a ſoin de ſes enfans. Le ſage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puiſſance néceſſaire, éternelle, qui anime toute la nature ; et il ſe réſigne.

LETTRES

DE

MEMMIUS

A

CICERON.

PREFACE.

NUL homme de lettres n'ignore que *Titus Lucretius Carus*, nommé parmi nous *Lucrèce*, fit ſon beau poëme pour former, comme on dit, *l'eſprit et le cœur* de *Caius Memmius Gemellus*, jeune homme d'une grande eſpérance, et d'une des plus anciennes maiſons de Rome.

Ce *Memmius* devint meilleur philoſophe que ſon maître, comme on le verra par ſes lettres à *Cicéron*.

L'amiral ruſſe *Sheremetof*, les ayant lues en manuſcrit à Rome dans la bibliothéque du vatican, s'amuſa à les traduire dans ſa langue, pour former *l'eſprit et le cœur* d'un de ſes neveux. Nous les avons traduites de ruſſe en français, n'ayant pas eu, comme monſieur l'amiral, la faculté de conſulter la bibliothéque du vatican. Mais nous pouvons aſſurer que les deux traductions ſont

de la première fidélité. On y verra l'esprit de Rome tel qu'il était alors (car il a bien changé depuis). La philosophie de *Memmius* est quelquefois un peu hardie : on peut faire même reproche à celle de *Cicéron* et de tous les grands hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la Somme de St *Thomas d'Aquin*. Cependant on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laissent pas de faire grand plaisir.

LETTRES

DE

MEMMIUS A CICERON.

LETTRE PREMIERE.

J'APPRENDS avec douleur, mon cher *Tullius*, mais non pas avec ſurpriſe, la mort de mon ami *Lucrèce*. Il eſt affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus ſupporter; ſes maux étaient incurables; c'eſt-là le cas de mourir. Je trouve qu'il a beaucoup plus de raiſon que *Caton*; car ſi vous et moi et *Brutus* nous avons ſurvécu à la république, *Caton* pouvait bien lui ſurvivre auſſi. Se flattait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous? ne pouvait-il pas comme nous accepter l'amitié de *Céſar*? croyait-il qu'il était de ſon devoir de ſe tuer parce qu'il avait perdu la bataille de Tapſa? Si cela était, *Céſar* lui-même aurait dû ſe donner un coup de poignard après ſa défaite à Dirrachium; mais il ſut ſe réſerver pour des deſtins meilleurs. Notre ami *Lucrèce* avait un ennemi plus implacable que *Pompée*, c'eſt la nature. Elle ne

pardonne point quand elle a porté ſon arrêt; *Lucrèce* n'a fait que le prévenir de quelques mois ; il aurait ſouffert, et il ne ſouffre plus. Il s'eſt ſervi du droit de ſortir de ſa maiſon quand elle eſt prête à tomber. Vis tant que tu as une juſte eſpérance ; l'as-tu perdue? meurs ; c'était-là ſa règle, c'eſt la mienne. J'approuve *Lucrèce*, et je le regrette.

Sa mort m'a fait relire ſon poëme, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi ; mais le diſciple s'eſt bien écarté du maître : nous ne ſommes ni vous ni moi de ſa ſecte ; nous ſommes académiciens. C'eſt au fond n'être d'aucune ſecte.

Je vous envoie ce que je viens d'écrire ſur les principes de mon ami, je vous prie de le corriger. Les ſénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philoſopher ; c'eſt à *Céſar* de gouverner la terre, mais c'eſt à *Cicéron* de l'inſtruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

Vous avez raiſon, grand homme, *Lucrèce* eſt admirable dans ſes exordes, dans ſes deſcriptions, dans ſa morale, dans tout ce qu'il dit contre la ſuperſtition. Ce beau vers,

Tantùm relligio potuit ſuadere malorum!

durera autant que le monde. S'il n'était pas un phyſicien auſſi ridicule que tous les autres, il ſerait un homme divin. Ses tableaux de la ſuperſtition m'affectèrent ſur-tout bien vivement dans mon dernier voyage d'Egypte et de Syrie. Nos poulets ſacrés et nos augures, dont vous vous moquez avec tant de grâce dans votre traité de la *Divination*, ſont des choſes ſenſées en comparaiſon des horribles abſurdités dont je fus témoin. Perſonne ne les a plus en horreur que la reine *Cléopâtre* et ſa cour. C'eſt une femme qui a autant d'eſprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome ; elle eſt bien digne de vous entendre. Mais toute ſouveraine qu'elle eſt en Egypte, toute philoſophe qu'elle eſt, elle ne peut guérir ſa nation. Les prêtres l'aſſaſſineraient ; le ſot peuple prendrait leur parti, et crierait que les ſaints prêtres ont vengé *Sérapis* et les chats.

C'eſt bien pis en Syrie ; il y a cinquante religions, et c'eſt à qui ſurpaſſera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des juifs, mais j'ai connu leurs mœurs : *Craſſus* et *Pompée* ne les ont point aſſez châtiés. Vous ne les connaiſſez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les eſpèces. Mais chez eux ils ſont les plus

insolens de tous les hommes, détestés de tous leurs voisins, et les détestant tous; toujours ou voleurs ou volés, ou brigands ou esclaves, assassins et assassinés tour à tour.

Les Perses, les Scythes, sont mille fois plus raisonnables; les brachmanes en comparaison d'eux sont des dieux bienfesans.

Je sais bien bon gré à *Pompée* d'avoir daigné, le premier des Romains, entrer par la brèche dans ce temple de Jérusalem qui était une citadelle assez forte; et je sais encore plus de gré au dernier des *Scipions* d'avoir fait pendre leur roitelet, qui avait osé prendre le nom d'*Alexandre*.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent presque à la Palestine; vous avez été témoin des barbaries et des superstitions de ce peuple; vous l'avez bien caractérisé dans votre belle oraison pour *Flaccus*. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les juifs sont les seuls qui s'en soient vantés. Ils sont tous nés avec la rage du fanatisme dans le cœur, comme les Bretons et les Germains naissent avec des cheveux blonds. Je ne serais point étonné que cette nation ne fût un jour funeste au genre humain.

Louez donc avec moi notre *Lucrèce* d'avoir porté tant de coups mortels à la superstition.

S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs ſon tombeau.

LETTRE TROISIEME.

J'ENTRE en matière tout d'un coup cette fois-ci, et je dis, malgré *Lucrèce* et *Epicure*, non pas qu'il y a des dieux, mais qu'il exiſte un DIEU. Bien des philoſophes me ſiffleront, ils m'appelleront *eſprit faible*; mais comme je leur pardonne leur témérité, je les ſupplie de me pardonner ma faibleſſe.

Je ſuis du ſentiment de *Balbus* dans votre excellent ouvrage de la *Nature des dieux*. La terre, les aſtres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec *Platon* : (ſans adopter ſes autres principes) Tu crois que j'ai de l'intelligence parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des rapports, et une fin; il y en a mille fois plus dans l'arrangement de ce monde: juge donc que ce monde eſt arrangé par une intelligence ſuprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des ſuppoſitions puériles; perſonne n'a jamais été aſſez abſurde pour nier que la ſphère d'*Archimède* et celle de *Poſſidonius*

ſoient des ouvrages de grands mathématiciens : elles ne ſont cependant que des images très-faibles, très-imparfaites de cette immenſe ſphère du monde, que *Platon* appelle avec tant de raiſon l'*ouvrage de l'éternel géomètre.* Comment donc oſer ſuppoſer que l'original eſt l'effet du haſard, quand on avoue que la copie eſt de la main d'un grand génie ?

Le haſard n'eſt rien ; il n'eſt point de haſard. Nous avons nommé ainſi l'effet que nous voyons d'une cauſe que nous ne voyons pas. Point d'effet ſans cauſe ; point d'exiſtence ſans raiſon d'exiſter : c'eſt-là le premier principe de tous les vrais philoſophes.

Comment *Epicure*, et enſuite *Lucrèce*, ont-ils le front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns ſans bouche, les autres ſans viſcères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de têtes ; et qu'enfin le même haſard a fait naître des animaux accomplis ?

C'eſt ainſi, diſent-ils, qu'on voit encore en Egypte des rats, dont une moitié eſt formée, et dont l'autre n'eſt encore que de la fange. Ils ſe ſont bien trompés ; ces ſottiſes pouvaient être imaginées par des grecs ignorans qui n'avaient jamais été en Egypte. Le fait eſt faux ; le fait eſt impoſſible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal, ni de végétal

ſans germe. Quiconque dit que la corruption produit la génération, eſt un ruſtre, et non pas un philoſophe ; c'eſt un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me diſaient : Il faut que le blé pourriſſe et germe dans la terre pour reſſuſciter, ſe former, et nous alimenter. Je leur dis : Miſérables, ſervez-vous de vos yeux avant de vous ſervir de votre langue ; ſuivez les progrès de ce grain que je confie à la terre ; voyez comme il s'attendrit, comme il s'enfle, comme il ſe relève, et avec quelle vertu incompréhenſible il étend ſes racines et ſes enveloppes. Quoi ! vous avez l'impudence d'enſeigner les hommes, et vous ne ſavez pas ſeulement d'où vient le pain que vous mangez !

Mais qui a fait ces aſtres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes, dans leſquels un art ſi merveilleux éclate ? il faut bien que ce ſoit un ſublime artiſte ? il faut bien que ce ſoit une intelligence prodigieuſement au-deſſus de la nôtre, puiſqu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre ; et cette intelligence, cette puiſſance, c'eſt ce que j'appelle DIEU.

Je m'arrête à ce mot. La foule et la ſuite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoie ce petit volume,

que dans moi, car s'il n'eſt pas dans la nature, où ſerait-il ? dans les eſpaces imaginaires ? il ne peut être une ſubſtance à part ; il m'anime, il eſt ma vie. Ta ſenſation eſt dans tout ton corps. DIEU eſt dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'eſt impoſſible de nier l'exiſtence de ce DIEU, et impoſſible de le connaître.

Ce qui penſe en moi, ce que j'appelle *mon ame*, ne ſe voit pas ; comment pourrais-je voir ce qui eſt l'ame de l'univers entier ?

II.

Suite des probabilités de l'unité de DIEU.

PLATON, *Ariſtote*, *Cicéron*, et moi, nous ſommes des animaux, c'eſt-à-dire, nous ſommes animés. Il ſe peut que dans d'autres globes il ſoit des animaux d'une autre eſpèce, mille millions de fois plus éclairés et plus puiſſans que nous ; comme il ſe peut qu'il y ait des montagnes d'or, et des rivières de nectar. On appellera ces animaux *dieux* improprement ; mais il ſe peut auſſi qu'il n'y en ait pas ; nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exiſter ſans eux ; mais ce que nous connaiſſons de la nature ne pouvait exiſter ſans un deſſein, ſans un plan : et ce deſſein, ce plan ne pouvait être

conçu et exécuté ſans une intelligence puiſſante ; donc je dois reconnaître cette intelligence, ce Dieu, et rejeter tous ces prétendus dieux, habitans des planètes et de l'Olympe ; et tous ces prétendus fils de DIEU, les *Bacchus*, les *Hercule*, les *Perſée*, les *Romulus* &c. &c. Ce ſont des fables miléſiennes, des contes de ſorciers. Un Dieu ſe joindre à la nature humaine ! j'aimerais autant dire que des éléphans ont fait l'amour à des puces, et en ont eu de la race ; cela ſerait bien moins impertinent.

Tenons-nous-en donc à ce que nous voyons évidemment, que dans le grand tout il eſt une grande intelligence. Fixons-nous à ce point juſqu'à ce que nous puiſſions faire encore quelques pas dans ce vaſte abyme.

III.

Contre les athées.

Il était bien hardi ce *Straton* qui, accordant l'intelligence aux opérations de ſon chien de chaſſe, la niait aux œuvres merveilleuſes de toute la nature. Il avait le pouvoir de penſer, et il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui penſât.

Il diſait que la nature ſeule, par ſes combinaiſons, produit des animaux penſans. Je

l'arrête là, et je lui demande quelle preuve il en a ? il me répond que c'eſt ſon ſyſtême, ſon hypothèſe, que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi je lui dis : Je ne veux point d'hypothèſe, je veux des preuves. Quand *Poſſidonius* me dit qu'il peut quarrer des lunules du cercle, et qu'il ne peut quarrer le cercle, je ne le crois qu'après en avoir vu la démonſtration.

Je ne ſais pas ſi, dans la ſuite des temps, il ſe trouvera quelqu'un d'aſſez fou pour aſſurer que la matière, ſans penſer, produit d'elle-même des milliars d'êtres qui penſent. Je lui ſoutiendrai que, ſuivant ce beau ſyſtême, la matière pourrait produire un Dieu ſage, puiſſant, et bon.

Car ſi la matière ſeule a produit *Archimède* et vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui ſerait incomparablement au-deſſus d'*Archimède* et de vous par le génie, au-deſſus de tous les hommes enſemble par la force et par la puiſſance, qui diſpoſerait des élémens beaucoup mieux que le potier ne rend un peu d'argille ſouple à ſes volontés ; en un mot, un Dieu ? Je n'y vois aucune difficulté : cette folie ſuit évidemment de ſon ſyſtême.

IV.

Suite de la réfutation de l'athéiſme.

D'AUTRES, comme *Architas*, ſupputent que l'univers eſt le produit des nombres. Oh! que les chances ont de pouvoir! Un coup de dés doit néceſſairement amener raſle de mondes; car le ſeul mouvement de trois dés dans un cornet vous amenera raſle de ſix, le point de *Vénus*, très aiſément en un quart-d'heure. La matière toujours en mouvement dans toute l'éternité doit donc amener toutes les combinaiſons poſſibles. Ce monde eſt une de ces combinaiſons; donc elle avait autant de droit à l'exiſtence que toutes les autres; donc elle devait arriver; donc il était impoſſible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaiſons ayant été épuiſées; donc à chaque coup de dés il y avait l'unité à parier contre l'infini, que cet univers ſerait formé tel qu'il eſt.

Je laiſſe *Architas* jouer un jeu auſſi déſavantageux; et, puiſqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le préteur, de peur qu'il ne ſe ruine. Mais avant de lui ôter la jouiſſance de ſon bien, je lui demande comment, à chaque inſtant, le mouvement de ſon cornet qui

roule toujours, ne détruit pas ce monde si ancien, et n'en forme pas un nouveau ? (1)

Vous riez de toutes ces folies, sage *Cicéron*, et vous en riez avec indulgence. Vous laissez tous ces enfans souffler en l'air sur leurs bouteilles de savon ; leurs vains amusemens ne feront jamais dangereux. Un an des guerres civiles de *César* et de *Pompée* a fait plus de mal à la terre, que n'en pourraient faire tous les athées ensemble pendant toute l'éternité.

V.

Raison des athées.

QUELLE est la raison qui fait tant d'athées? c'est la contemplation de nos malheurs et de nos crimes. *Lucrèce* était plus excusable que personne ; il n'a vu autour de lui et n'a éprouvé que des calamités. Rome, depuis

(1) Cet argument perd toute sa force, si l'on suppose que les lois du mouvement sont nécessaires. Dans cette opinion, un coup de dés une fois supposé, tous les autres en sont la suite ; et il s'agit de savoir si entre tous les premiers coups de dés possibles, ceux qui donnent une combinaison d'où résulte un ordre apparent, ne sont pas en plus grand nombre que les autres, si cet ordre apparent n'est pas même une conséquence infaillible de l'existence des lois nécessaires. On croit inutile d'avertir que, par premier coup de dés, on entend la combinaison qui existe à un instant donné, et par laquelle les deux suites infinies de combinaisons dans le passé et dans l'avenir, sont également déterminées.

Sylla, doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre sang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que *Céſar* ſera bientôt aſſaſſiné. Vous le penſez de même; mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuſes que celles dans leſquelles j'ai été enveloppé. *Céſar* lui-même dans tout le cours de ſa vie, qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait? des malheureux. Il a exterminé de pauvres gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui ſacrifiaient les filles des citoyens après avoir abuſé d'elles. De vieilles ſorcières ſanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, et qui, n'ayant pas de maiſon, allaient piller ceux qui en avaient. *Arioviſte* était à la tête de ces ſauvages, et leurs magiciennes avaient un pouvoir abſolu ſur *Arioviſte*. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient ſacrifier à leurs dieux *Procilius* et *Titius*, deux ambaſſadeurs envoyés par *Céſar* à ce perfide *Arioviſte*, lorſque nous arrivâmes, et que nous délivrâmes ces deux citoyens que nous trouvâmes chargés de chaînes. La nature humaine, dans ces cantons, était celle des bêtes féroces, et en vérité nous ne valions guère mieux.

Jetez les yeux sur toutes les autres nations connues, vous ne voyez que des tyrans et des esclaves, des dévastations, des conspirations, et des supplices.

Les animaux sont encore plus misérables que nous : assujettis aux mêmes maladies, ils sont sans aucun secours ; nés tous sensibles, ils sont dévorés les uns par les autres. Point d'espèce qui n'ait son bourreau. La terre, d'un pôle à l'autre, est un champ de carnage, et la nature sanglante est assise entre la naissance et la mort.

Quelques poëtes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Etrange consolation ! étrange chimère ! les enfers sont chez nous. Le chien à trois têtes, et les trois parques ; et les trois furies, sont des agneaux en comparaison de nos *Sylla* et de nos *Marius*.

Comment un Dieu aurait-il pu former ce cloaque épouvantable de misères et de forfaits? On suppose un Dieu puissant, sage, juste, et bon ; et nous voyons de tous côtés folie, injustice, et méchanceté. On aime mieux alors nier DIEU que le blasphémer. Aussi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voilà les vraies raisons de l'athéisme, le reste est dispute de l'école.

VI.

Réponſe aux plaintes des athées.

A ces plaintes du genre humain, à ces cris éternels de la nature toujours ſouffrante, que répondrai-je?

J'ai vu évidemment des fins et des moyens. Ceux qui diſent que ni l'œil n'eſt fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'eſtomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules: mais ceux qui, dans leurs tourmens, me baignent de leurs larmes, qui cherchent un DIEU conſolateur, et qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendriſſent; je gémis avec eux, et j'oublie de les condamner.

Mortels qui ſouffrez et qui penſez, compagnons de mes ſupplices, cherchons enſemble quelque conſolation, et quelques argumens. Je vous ai dit qu'il eſt dans la nature une intelligence, un DIEU; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux? le ſais-je? dois-je le préſumer? ſuis-je de ſes conſeils? je le crois très-ſage; ſon ſoleil et ſes étoiles me l'apprennent. Je le crois très-juſte et très-bon; car d'où lui viendraient l'injuſtice et la malice? Il y a du bon, donc DIEU l'eſt; il y a du mal, donc ce mal ne vient point

de lui. Comment enfin dois-je enviſager DIEU ? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ſes enfans.

VII.

Si DIEU *eſt infini, et s'il a pu empêcher le mal.*

QUELQUES philoſophes me crient : DIEU eſt éternel, infini, tout-puiſſant ; il pouvait donc défendre au mal d'entrer dans ſon édifice admirable.

Prenez garde, mes amis, s'il l'a pu, et s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant ; vous en faites notre perſécuteur, notre bourreau, et non pas notre DIEU.

Il eſt éternel, ſans doute. Dès qu'il exiſte quelque être, il exiſte un être de toute éternité ; ſans quoi le néant donnerait l'exiſtence. La nature eſt éternelle, l'intelligence qui l'anime eſt éternelle. Mais d'où ſavons-nous qu'elle eſt infinie ? La nature eſt-elle infinie ? Qu'eſt-ce que l'infini actuel ? Nous ne connaiſſons que des bornes ; il eſt vraiſemblable que la nature a les ſiennes ; le vide en eſt une preuve. Si la nature eſt limitée, pourquoi l'intelligence ſuprême ne le ſerait-elle pas ? pourquoi ce DIEU, qui ne peut être que dans la nature, s'étendrait-il plus

loin qu'elle ? Sa puiſſance eſt très-grande ; mais qui nous a dit qu'elle eſt infinie, quand ſes ouvrages nous montrent le contraire ? quand la ſeule reſſource qui nous reſte pour le diſculper, eſt d'avouer que ſon pouvoir n'a pu triompher du mal phyſique et moral ? Certes j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être dans la vaſte machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté néceſſairement ſur le mal, et l'éternel artiſan a été forcé dans ſes moyens en feſant encore (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en diſpoſait les reſſorts.

Qui ſait enfin ſi le mal qui règne depuis tant de ſiècles, ne produira pas un grand bien dans des temps encore plus longs ?

Hélas ! faibles et malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi ; vos maux ſont réels ; et je ne vous conſole que par des peut-être.

VIII.

Si DIEU *arrangea le monde de toute éternité.*

RIEN ne ſe fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philoſophes ſans exception conviennent de ce principe. Et en effet, le contraire paraît abſurde. C'eſt même une preuve de l'éternité de DIEU. C'eſt bien plus, c'eſt ſa juſtification. Pour moi, j'admire comment cette auguſte intelligence a pu conſtruire cet immenſe édifice avec de la ſimple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres avec quatre couleurs puſſent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand *Demiourgos* qui a tout fait avec quatre faibles élémens.

Nous venons de voir que, ſi la matière exiſtait, DIEU exiſtait auſſi.

Quand l'a-t-il fait obéir à ſa main puiſſante? quand l'a-t-il arrangée?

Si la matière exiſtait dans l'éternité, comme tout le monde l'avoue, ce n'eſt pas d'hier que la ſuprême intelligence l'a miſe en œuvre. Quoi! DIEU eſt néceſſairement actif, et il aurait paſſé une éternité ſans agir! Il eſt le grand être néceſſaire : comment aurait-il été pendant des ſiècles éternels le grand être inutile?

Le chaos eſt une imagination poëtique ; ou la matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans DIEU. Dans le premier cas, tout ſe ſerait donné de lui-même, et ſans deſſein, le mouvement, l'ordre, et la vie ; ce qui nous ſemble abſurde.

Dans le ſecond cas, DIEU aura tout fait, mais il aura toujours tout fait ; il aura toujours tout diſpoſé néceſſairement de la manière la plus prompte et la plus convenable au ſujet ſur lequel il travaillait.

Si l'on peut comparer DIEU au ſoleil, ſon éternel ouvrage, il était comme cet aſtre, dont les rayons émanent dès qu'il exiſte. DIEU, en formant le ſoleil lumineux, ne pouvait lui ôter ſes taches. DIEU, en formant l'homme avec des paſſions néceſſaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ſes vices, ni ſes déſaſtres. Toujours des peut-être ; mais je n'ai point d'autre moyen de juſtifier la Divinité.

Cher *Cicéron*, je ne demande point que vous penſiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penſer.

IX.

Des deux principes, et de quelques autres fables.

Les Perſes, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent, il y a quelques neuf mille ans, que DIEU, qu'ils appellent *Oromaſe* ou *Oroſmad*, s'était complu à former un être puiſſant et méchant, qu'ils nomment, je crois, *Arimane*, pour lui ſervir d'antagoniſte; et que le bon *Oromaſe*, qui nous protége, combat ſans ceſſe *Arimane* le malin qui nous perſécute. C'eſt ainſi que j'ai vu un de mes centurions qui ſe battait tous les matins contre ſon finge pour ſe tenir en haleine.

D'autres Perſes, et c'eſt, dit-on, le plus grand nombre, croient le tyran *Arimane* auſſi ancien que le bon prince *Oroſmad*. Ils diſent qu'il caſſe les œufs que le favorable *Oroſmad* pond ſans ceſſe, et qu'il y fait entrer le mal; qu'il répand les ténèbres par-tout où l'autre envoie la lumière; les maladies, quand l'autre donne la ſanté; qu'il fait toujours marcher la mort à la ſuite de la vie. Il me ſemble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un diſtribue des poiſons, et l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raiſon dans cette fable. Pour

moi, je n'y aperçois que du ridicule ; je n'aime point à voir DIEU, qui eſt la raiſon même, toujours occupé comme un gladiateur à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne ; trois dieux réunis dans la même volonté, *Birma* ou *Brama*, la puiſſance et la gloire ; *Vitſnou* ou *Bitſnou*, la tendreſſe et la bienfeſance ; *Sub* ou *Sib*, la terreur et la deſtruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des *debta* dans le ciel. Ces demi-dieux ſe révoltèrent, ils furent précipités dans l'abyme par les trois dieux, ou plutôt par le grand Dieu qui préſidait à ces trois. Après des ſiècles de punition, ils obtinrent de devenir hommes ; et ils apportèrent le mal ſur la terre ; ce qui obligea DIEU ou les trois dieux de donner ſa nouvelle loi du Veidam.

Mais ces coupables, avant de porter le mal ſur la terre, l'avaient déjà porté dans le ciel. Et comment DIEU avait-il créé des êtres qui devaient ſe révolter contre lui ? comment DIEU aurait-il donné une ſeconde loi dans ſon Veidam ? ſa premiere était donc mauvaiſe ?

Le conte oriental ne prouve rien, n'explique rien ; il a été adopté par quelques nations aſiatiques ; et enfin il a ſervi de modèle à la guerre des Titans.

Les Egyptiens ont eu leur *Oſiris* et leur *Typhon*.

Le *Jupiter* d'*Homère* avec ſes deux tonneaux me fait lever les épaules. Je n'aime point *Jupiter* cabaretier donnant, comme tous les autres cabaretiers, plus de mauvais que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés pour juſtifier ou pour accuſer la Providence, ou pour s'amuſer d'elle, eſt la boîte de *Pandore*. Ainſi, on n'a jamais débité que des fables comiques ſur la plus triſte des vérités.

X.

Si le mal eſt néceſſaire.

TOUS les hommes ayant épuiſé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exiſter ſous un Dieu bon, quel téméraire oſera ſe flatter de trouver ce que *Cicéron* cherche encore en vain? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puiſque *Cicéron* ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible et nous pénètre de tous côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit, comme la matière éthérée

court

court dans tous les pores : le bien fait à peu-près le même effet. Deux amans jouiſſans goûtent le bonheur dans tout leur être ; cela eſt ainſi de tout temps. Que puis-je en penſer ? ſinon que cela fut néceſſaire de tout temps.

Je ſuis donc ramené, malgré moi, à cette ancienne idée que je vois être la baſe de tous les ſyſtêmes, dans laquelle tous les philoſophes retombent après mille détours, et qui m'eſt démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les événemens que j'ai lus, que j'ai vus, et auxquels j'ai eu part ; c'eſt le fataliſme, c'eſt la néceſſité dont je vous ai déjà parlé.

Si je deſcends dans moi-même, qu'y vois-je que le fataliſme ? Ne fallait-il pas que je naquiſſe quand les mouvemens des entrailles de ma mère ouvrirent ſa matrice, et me jetèrent néceſſairement dans le monde ? pouvait-elle l'empêcher ? pouvais-je m'y oppoſer ? me ſuis-je donné quelque choſe ? toutes mes idées ne ſont-elles pas entrées ſucceſſivement dans ma tête, ſans que j'en aie appelé aucune ? ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, ſans quoi ma volonté n'aurait point eu de cauſe ? Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la ſuite néceſſaire de toutes

ces prémiſſes néceſſaires ? n'en eſt-il pas ainſi dans toute la nature ?

Ou ce qui exiſte eſt néceſſaire, ou il ne l'eſt pas. S'il ne l'eſt pas, il eſt démontré inutile. L'univers en ce cas ſerait inutile ; donc il exiſte d'une néceſſité abſolue. DIEU ſon moteur, ſon fabricateur, ſon ame, ſerait inutile ; donc DIEU exiſte d'une néceſſité abſolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis ſortir de ce cercle dans lequel je me ſens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immenſe dont tout eſt chaînon ; elle embraſſe, elle ſerre aujourd'hui la nature ; elle l'embraſſait hier ; elle l'entourera demain : je ne puis ni voir ni concevoir un commencement des choſes. Ou rien n'exiſte, ou tout eſt éternel.

Je me ſens irréſiſtiblement déterminé à croire le mal néceſſaire, puiſqu'il eſt. Je n'aperçois d'autre raiſon de ſon exiſtence que cette exiſtence même.

O *Cicéron !* détrompez-moi, je ſuis dans l'erreur ; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de Fato*, ſans preſque vous en apercevoir ! tant la vérité a de force, tant la deſtinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combattiez.

XI.

Confirmation des preuves de la néceſſité des choſes.

Il y a certainement des choſes que la ſuprême intelligence ne peut empêcher : par exemple, que le paſſé n'ait exiſté, que le préſent ne ſoit dans un flux continuel, que l'avenir ne ſoit la ſuite du préſent, que les vérités mathématiques ne ſoient vérités. Elle ne peut faire que le contenu ſoit plus grand que le contenant ; qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille ; que la lune paſſe par un trou d'aiguille.

La liſte de ces impoſſibilités ferait très-longue : il eſt donc, encore une fois, très-vraiſemblable que DIEU n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence ſage, puiſſante et bonne, ne peut avoir fait délibérément des ouvrages de contradiction. Mille enfans naiſſent avec les organes convenables à leur tête, mais ceux de la poitrine ſont viciés. La moitié des conformations eſt manquée, et c'eſt ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence bonne. Oh ! ſi du moins il n'y avait que la moitié de ſes créatures qui fût méchante ! mais que de crimes depuis la

calomnie jusqu'au parricide ! Quoi ! un agneau, une colombe, une tourterelle, un rossignol, ne me nuiront jamais ; et DIEU me nuirait toujours ! il ouvrirait des abymes sous mes pas, ou il engloutirait la ville où je suis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la souffrance ; et cela sans motif, sans raison, sans qu'il en résulte le moindre bien ! non, mon DIEU, non, Etre suprême, mais bienfesant, je ne puis le croire ; je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à DIEU sa liberté. Que sa puissance suprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'est exercer sa liberté pleinement. DIEU a fait tout ce qu'un Dieu pouvait faire. Il est beau qu'un Dieu ne puisse faire le mal.

XII.

Réponse à ceux qui objecteraient qu'on fait DIEU *étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec la nature.*

QUELQUES platoniciens me reprochent que j'ôte à DIEU sa simplicité ; que je le suppose étendu ; que je ne le distingue pas assez de la nature ; que je suis plutôt les dogmes de *Straton*, que ceux des autres philosophes.

Mon cher *Cicéron*, ni eux, ni vous, ni moi, ne ſavons ce que c'eſt que DIEU. Bornons-nous à ſavoir qu'il en exiſte un. Il n'eſt donné à l'homme de connaître ni de quoi les aſtres ſont formés, ni comment eſt fait le maître des aſtres.

Que DIEU ſoit appelé *être ſimple*, j'y conſens de tout mon cœur ; ſimple ou étendu, je l'adorerai également : mais je ne comprends pas ce que c'eſt qu'un être ſimple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, diſent qu'un point géométrique eſt un être ſimple. Mais un point géométrique eſt une ſuppoſition, une abſtraction de l'eſprit, une chimère. DIEU ne peut être un point géométrique ; je vois en lui avec *Platon* l'éternel géomètre.

Pourquoi DIEU ne ſerait-il pas étendu, lui qui eſt dans toute la nature ? en quoi l'étendue répugne-t-elle à ſon eſſence ?

Si le grand Etre intelligent et néceſſaire opère ſur l'étendue, comment agit-il où il n'eſt pas ? et s'il eſt en tous les lieux où il agit, comment n'eſt-il pas étendu ?

Un être dont je pourrais nier l'exiſtence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'exiſterait nulle part.

Un être ſimple eſt incompréhenſible ; c'eſt un mot vide de ſens, qui ne rend DIEU ni plus reſpectable, ni plus aimable, ni plus

puiſſant, ni plus raiſonnable. C'eſt plutôt le nier que le définir.

On pourra me répondre que notre ame eſt un exemple, une preuve de la ſimplicité du grand Etre; que nous ne voyons ni ne ſentons notre ame, qu'elle n'a point de parties, qu'elle eſt ſimple, que cependant elle exiſte en un lieu, et qu'elle peut ainſi rendre raiſon du grand Etre ſimple. C'eſt ce que nous allons examiner. Mais, avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on poſe l'Etre ſuprême, le mît-on en tout lieu ſans qu'il remplît de place, le reléguât-on hors de tout lieu ſans qu'il ceſſât d'être, raſſemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, ſans croire aucune école, et ſans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

XIII.

Si la nature de l'ame peut nous faire connaître la nature de DIEU.

J'AI conclu déjà que, puiſqu'une intelligence préſide à mon faible corps, une intelligence ſuprême préſide au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue? pourrai-je

jamais savoir ce qui sent et ce qui pense en moi ? est-ce un être invisible, intangible, incorporel, qui est dans mon corps ? nul homme n'a encore osé le dire. *Platon* lui-même n'a pas eu cette hardiesse. Un être incorporel qui meut un corps ! un être intangible qui touche tous mes organes dans lesquels est la sensation ! un être simple et qui augmente avec l'âge ! un être incorruptible et qui dépérit par degrés ! quelles contradictions, quel chaos d'idées incompréhensibles ! Quoi, je ne puis rien connaître que par mes sens, et j'admettrai dans moi un être entièrement opposé à mes sens ! Tous les animaux ont du sentiment comme moi, tous ont des idées que leurs sens leur fournissent : auront-ils tous une ame comme moi ? nouveau sujet, nouvelle raison, d'être non-seulement dans l'incertitude sur la nature de l'ame, mais dans l'étonnement continuel et dans l'ignorance.

Ce que je puis encore moins comprendre, c'est la dédaigneuse et sotte indifférence dans laquelle croupissent presque tous les hommes sur l'objet qui les intéresse le plus, sur la cause de leurs pensées, sur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cents personnes qui s'en soient réellement occupées. Presque tous les Romains disent, que m'importe ? et, après avoir ainsi parlé, ils vont compter leur

argent, courent aux ſpectacles ou chez leurs maîtreſſes. C'eſt la vie des déſoccupés. Pour celle des factieux, elle eſt horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarraſſe de ſon ame. Pour le petit nombre qui peut y penſer, s'il eſt de bonne foi, il avouera qu'il n'eſt ſatisfait d'aucun ſyſtême.

Je ſuis près de me mettre en colère quand je vois *Lucrèce* affirmer que la partie de l'ame qu'on appelle eſprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine (*b*); et que l'autre partie de l'ame, qui fait la ſenſation, eſt répandue dans le reſte du corps : de tous les autres ſyſtêmes aucun ne m'éclaire.

Autant de ſectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de ſuppoſitions, ſur quoi poſer le pied pour monter vers DIEU ? Puis-je m'élever de cette ame que je ne connais point à la contemplation de l'eſſence ſuprême que je voudrais connaître? Ma nature, que j'ignore, ne me prête aucun inſtrument pour ſonder la nature du principe univerſel, entre lequel et moi eſt un ſi vaſte et ſi profond abyme.

(*b*) *Conſilium quod nos animum mentemque vocamus;*
Idque ſitum medià regione in pectoris hæret.

XIV.

Courte revue des ſyſtêmes ſur l'ame, pour parvenir, ſi l'on peut, à quelque notion de l'intelligence ſuprême.

SI pourtant il eſt permis à un aveugle de chercher ſon chemin à tâtons, ſouffrez, *Cicéron*, que je faſſe encore quelques pas dans ce chaos, en m'appuyant ſur vous. Donnons-nous d'abord le plaiſir de jeter un coup d'œil ſur tous les ſyſtêmes.

Je ſuis corps, et il n'y a point d'eſprits.

Je ſuis eſprit, et il n'y a point de corps.

Je poſsède dans mon corps une ame ſpirituelle.

Je ſuis une ame ſpirituelle qui poſsède mon corps.

Mon ame eſt le réſultat de mes cinq ſens.

Mon ame eſt un ſixième ſens.

Mon ame eſt une ſubſtance inconnue, dont l'eſſence eſt de penſer et de ſentir.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle.

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces ſonges, voici ce que me dit la voix de ma faible

raiſon, qui me parle ſans que je ſache d'ou vient cette voix.

Je ſuis corps, il n'y a point d'eſprits. Cela me paraît bien groſſier. J'ai bien de la peine de penſer fermement que votre oraiſon *pro lege Manilià* ne ſoit qu'un réſultat de la déclinaiſon des atomes.

Quand j'obéis aux commandemens de mon général, et qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général et les miennes ne ſont point des corps qui en font mouvoir d'autres par les lois du mouvement. Un raiſonnement n'eſt point le ſon d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté ſignifiée, cette volonté que j'accomplis, n'eſt ni un cube, ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque choſe qui n'eſt pas matière.

Il n'y a que des eſprits et point de corps. Cela eſt bien délié et bien fin; la matière ne ſerait qu'un phénomène! il ſuffit de manger et de boire, et de s'être bleſſé d'un coup de pierre au bout du doigt, pour croire à la matière.

Je poſsède dans mon corps une ame ſpirituelle. Qui, moi, je ſerais la boîte dans laquelle ſerait un être qui ne tient point de place! moi étendu je ſerais l'étui d'un être non étendu! je

poſſéderais quelque choſe qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, dont on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée! il faut être bien hardi pour ſe vanter de poſſéder un tel tréſor. Comment le poſſéderais-je, puiſque toutes mes idées me viennent ſi ſouvent malgré moi, pendant ma veille et pendant mon ſommeil? c'eſt un plaiſant maître de ſes idées qu'un être qui eſt toujours maîtriſé par elles.

Une ame ſpirituelle poſsède mon corps. Cela eſt bien plus hardi à elle; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrêter le cours rapide de ſon ſang, de rectifier tous ſes mouvemens internes, il n'obéira jamais. Elle poſsède un animal bien indocile.

Mon ame eſt le réſultat de tous mes ſens. C'eſt une affaire difficile à concevoir, et par conſéquent à expliquer.

Le ſon d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perſe, ſemblent avoir peu de rapport avec une démonſtration d'*Archimède;* et je ne vois pas bien nettement comment un principe agiſſant ferait dans moi la conſéquence de cinq autres principes. J'y rêve, et je n'y entends rien du tout.

Je puis penſer ſans nez: je puis penſer ſans goût, ſans jouir de la vue, et même ayant perdu le ſentiment du tact. Ma penſée n'eſt

donc pas le réſultat des choſes qui peuvent m'être enlevées tour à tour. J'avoue que je ne me flatterais pas d'avoir des idées ſi je n'avais jamais aucun de mes cinq ſens ; mais on ne me perſuadera pas que ma faculté de penſer ſoit l'effet de cinq puiſſances réunies, quand je penſe encore après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'ame eſt un ſixième ſens. Ce ſyſtême a d'abord quelque choſe d'éblouiſſant. Mais que veulent dire ces paroles ? prétend-on que le nez eſt un être flairant par lui-même ? mais les philoſophes les plus accrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux, et qu'elle eſt dans les cinq ſens. En ce cas, elle ſerait auſſi dans ce ſixième ſens, s'il y en avait un ; et cet être inconnu, nommé *ame*, ſerait dans ſix ſens au lieu d'être dans cinq. Que ſignifierait, *l'ame eſt un ſens ?* on ne peut rien entendre par ces mots, ſinon l'ame eſt une faculté de ſentir et de penſer ; et c'eſt ce que nous examinerons.

Mon ame eſt une ſubſtance inconnue, dont l'eſſence eſt de penſer et de ſentir. Cela revient à peu-près à cette idée, que l'ame eſt un ſixième ſens : mais dans cette ſuppoſition, elle eſt plutôt mode, accident, faculté, que ſubſtance.

Inconnue, j'en conviens ; mais ſubſtance, je le nie. Si elle était ſubſtance, ſon eſſence ſerait de ſentir et de penſer, comme celle de

la matière eſt l'étendue et la ſolidité. Alors l'ame ſentirait toujours et penſerait toujours, comme la matière eſt toujours ſolide et étendue.

Cependant il eſt très-certain que nous ne ſentons ni ne penſons toujours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule pour ſoutenir que dans un profond ſommeil, quand on ne rêve point, on a du ſentiment et des idées. C'eſt donc un être de raiſon, une chimère, qu'une prétendue ſubſtance qui perdrait ſon eſſence pendant la moitié de ſa vie.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle Cela eſt plus ſublime. Cette idée flatte notre orgueil; elle nous fait des dieux. Une portion de la Divinité ſerait divinité elle-même, comme une partie de l'air eſt de l'air, et une goutte d'eau de l'Océan eſt de la même nature que l'Océan. Mais voilà une plaiſante divinité qui naît entre la veſſie et le rectum, qui paſſe neuf mois dans un néant abſolu, qui vient au monde ſans rien connaître, ſans rien faire, qui demeure pluſieurs mois dans cet état, qui ſouvent n'en ſort que pour s'évanouir à jamais, et qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences poſſibles.

Je ne me ſens point du tout aſſez inſolent pour me croire une partie de la Divinité. *Alexandre* ſe fit dieu; *Céſar* ſe fera dieu s'il

comme le chef-d'œuvre de la ſagacité éloquente. Je doute qu'on puiſſe jamais dire rien d'auſſi beau ni d'auſſi vraiſemblable.

Toutes les parties du corps ſont ſuſceptibles de ſenſation ; à quoi bon chercher une autre ſubſtance dans mon corps, laquelle ſente pour lui ? pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité ?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne ſuffit pas pour avoir des ſenſations et des idées. Ce caillou eſt étendu, il ne ſent ni ne penſe. Non ; mais cet autre morceau de matière organiſée poſsède la ſenſation et le don de penſer. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les ſentimens, les idées, la mémoire, le raiſonnement, ſe logent dans ce morceau de matière organiſée ; mais je le vois, et j'en ſuis la preuve à moi-même.

Je conçois encore moins comment ce mouvement, ce ſentiment, ces idées, cette mémoire, ce raiſonnement, ſe formeraient dans un être inétendu, dans un être ſimple, qui me paraît équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres ſimples ; perſonne n'en a vu ; il eſt impoſſible de s'en former la plus légère idée ; il ne ſont point néceſſaires ; ce ſont les fruits d'une imagination exaltée. Il

eſt

eſt donc, encore une fois, très-inutile de les admettre.

Je ſuis corps, et cet arrangement de mon corps, cette puiſſance de me mouvoir et de mouvoir d'autres corps, cette puiſſance de ſentir et de raiſonner, je les tiens donc de la puiſſance intelligente et néceſſaire qui anime la nature. Voilà en quoi je diffère de *Lucrèce*. C'eſt à vous de nous juger tous deux. Dites-moi lequel vaut le mieux de croire un être inviſible, incompréhenſible, qui naît et meurt avec nous, ou de croire que nous avons ſeulement des facultés données par le grand Etre néceſſaire? (2)

(2) Dans cet ouvrage et dans les deux précédens, M. de *Voltaire* ſemble regarder l'ame humaine plutôt comme une faculté que comme un être à part. Cependant il me ſemble que l'idée de l'exiſtence n'eſt réellement pour nous que celle de permanence; que le *moi* eſt la ſeule choſe dont la permanence nous ſoit prouvée, par notre ſentiment même et d'une manière évidente; que la permanence de tout autre être, et ſon exiſtence, par conſéquent, ne l'eſt qu'en vertu d'une ſorte d'analogie et avec une probabilité plus ou moins grande: il en eſt de même de ma propre exiſtence pour les inſtans de ſa durée, dont je n'ai pas actuellement la conſcience; et c'eſt-là, ſans doute, ce que *Locke* a voulu dire dans ſon chapitre de l'identité. Voyez ci-devant, page 149. *Mon ame* ou *moi* ſont donc la même choſe. On ne devrait pas dire, à la vérité, *j'ai une ame*, c'eſt une expreſſion vide de ſens; mais *je ſuis une ame*, c'eſt-à-dire, un être ſentant, penſant, &c.

Quant au corps, il me paraît qu'il n'y en a aucune partie, conſidérée comme ſubſtance, qui ſoit identique avec moi. Je dis comme ſubſtance, parce qu'à la vérité je ne puis nier que ſi je ſuis privé de mon cœur, de mon cerveau, je ne tombe dans un état dont je ne peux me former d'idée;

XVI.

Des facultés des animaux.

LES animaux ont les mêmes facultés que nous : organisés comme nous, ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent comme nous le mouvement, et le communiquent. Ils ont des sens et des sensations, des idées, de la mémoire. Quel est l'homme assez fou pour penser que le principe de toutes ces choses est un esprit inétendu ? nul mortel n'a jamais osé proférer cette absurdité. Pourquoi donc serions-nous assez insensés pour imaginer cet esprit en faveur de l'homme ?

Les animaux n'ont que des facultés, et nous n'avons que des facultés.

Ce serait, en vérité, une chose bien comique que, quand un lézard avale une mouche, et quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une ame.

Que serait donc l'ame de cette mouche ? un

mais je conçois très-bien que chaque particule de mon corps peut être changée contre une autre successivement, qu'il peut en résulter pour moi un autre ordre d'idées et de sensations, sans que l'identité du sentiment du *moi* en soit détruite.

Le *moi* subsiste dans les animaux comme dans l'homme, et pour chacun l'existence, la permanence de son *moi*, est la seule vérité de fait sur laquelle il puisse avoir de la certitude.

être immortel descendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la Divinité? ne vaut-il pas mieux la croire une simple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie? Et, si cet insecte a reçu ce don, nous en dirons autant du singe et de l'éléphant; nous en dirons autant de l'homme, et nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu dans un philosophe que l'homme le plus grossier est au-dessus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On acheterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbécilles; mais quand même cela serait, qu'en pourrait-on conclure? que l'homme a reçu plus de talens du grand Etre, et rien de plus.

XVII.

De l'immortalité.

Que le grand Etre veuille perfévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort; qu'il puisse attacher la faculté de penser à quelque partie de nous-mêmes qui subsistera encore, à la bonne heure: je ne veux ni l'affirmer, ni le nier: je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'est à celui qui affirme une chose si étrange à la prouver clairement,

et, comme jusqu'ici personne ne l'a fait, on me permettra de douter.

Quand nous ne sommes plus que cendre, de quoi nous servirait-il qu'un atome de cette cendre passât dans quelque créature, revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant sa vie ? cette personne nouvelle ne sera pas plus ma personne, cet étranger ne sera pas plus moi que je ne serai ce chou et ce melon qui se seront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fusse véritablement immortel, il faudrait que je conservasse mes organes, ma mémoire, toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, rassemblez tous les ossemens ; vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette espérance.

XVIII.

De la métempsycose.

Pour que la métempsycose pût être admise, il faudrait que quelqu'un de bonne foi se ressouvînt bien positivement qu'il a été autrefois un autre homme. Je ne croirai pas plus que *Pythagore* a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuisse d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai ; quand j'avoue

que je ne me ſuis point fait ces préſens, cela eſt encore d'une vérité évidente; quand je juge qu'une cauſe intelligente peut ſeule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encore que de très-plauſible, rien qui puiſſe effaroucher la raiſon : mais ſi un charbonnier me dit qu'il a été *Cyrus* et *Hercule*, cela m'étonne, et je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

XIX.

Des devoirs de l'homme, quelque ſecte qu'on embraſſe.

TOUTES les ſectes ſont différentes, mais la morale eſt par-tout la même; c'eſt de quoi nous ſommes convenus ſouvent dans nos entretiens avec *Cotta* et *Balbus*. Le ſentiment de la vertu a été mis par la nature dans le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poiſons dont il devait être dévoré. Vous ſavez que *Céſar* eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix ſecrète qui parle à tous les hommes lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si *Céſar*, *Catilina*, *Marius*, *Sylla*, *Cinna*, ont repouſſé cette voix, *Caton*, *Atticus*, *Marcellus*, *Cotta*, *Balbus*, et vous, vous lui avez été dociles.

La connaiſſance de la vertu reſtera toujours ſur la terre, ſoit pour nous conſoler quand nous l'embraſſerons, ſoit pour nous accuſer quand nous violerons ſes lois.

Je vous ai dit ſouvent, à *Cotta* et à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité était la maxime de *Zoroaſtre : Dans le doute ſi une action eſt juſte ou injuſte, abſtiens-toi.*

Voilà la règle de tous les gens de bien ; voilà le principe de toute la morale. Ce principe eſt l'ame de votre excellent livre des *Offices*. On n'écrira jamais rien de plus ſage, de plus vrai, de plus utile. Déſormais ceux qui auront l'ambition d'inſtruire les hommes, et de leur donner des préceptes, feront des charlatans s'ils veulent s'élever au-deſſus de vous, ou ſeront tous vos imitateurs.

X X.

Que, malgré tous nos crimes, les principes de la vertu ſont dans le cœur de l'homme.

Ces préceptes de la vertu que vous avez enſeignés avec tant d'éloquence, grand *Cicéron*, ſont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres mêmes d'Egypte, de Syrie, de Chaldée, de Phrygie,

et les nôtres, n'ont pu les effacer. En vain ceux d'Egypte ont consacré des crocodiles, des boucs et des chats, et ont sacrifié à leur ignorance, à leur ambition et à leur avarice; en vain les Chaldéens ont eu l'absurde insolence de lire l'avenir dans les étoiles; en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leurs déteſtables superſtitions: les principes de la morale ſont reſtés inébranlables au milieu de tant d'horreurs et de démences. Les prêtres grecs eurent beau ſacrifier *Iphigénie* pour avoir du vent; les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes; et c'eſt en vain que nous-mêmes, nous Romains, qui nous réputions ſages, nous avons ſacrifié depuis peu deux grecs et deux gaulois, pour expier le crime prétendu d'une veſtale: malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les lois portées par l'intelligence ſouveraine de la nature, par-tout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes, ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, ſera toujours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions ſont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime; et l'infame *Calchas*, en aſſaſſinant la fille de ſon

roi sur l'autel, disait : C'est pour un plus grand bien que je commets ce parricide.

Toute la terre reconnaît donc la nécessité de la vertu. D'où vient cette unanimité, sinon de l'intelligence suprême, sinon du grand *Demiourgos* qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel et universel ?

XXI.

Si l'on doit espérer que les Romains deviendront plus vertueux.

Nous sommes trop riches, trop puissans, trop ambitieux, pour que la république romaine puisse renaître. Je suis persuadé qu'après *César* il y aura des temps encore plus funestes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans; mais, quand le pouvoir monarchique sera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il se trouve quelques bons maîtres. Si le peuple est façonné à l'obéissance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchans ; et s'ils lisent vos ouvrages, ils seront vertueux. Je me console par cette espérance de tous les maux que j'ai vus, et de tous ceux que je prévois.

XXII.

Si la religion des Romains subsistera.

Il y a tant de sectes, tant de religions, dans l'empire romain, qu'il est probable qu'une d'elles l'emportera un jour sur toutes les autres. Quoique nous ayons un *Jupiter*, maître des dieux et des hommes, que nous appelons le *très-puissant* et le *très-bon*, cependant *Homère* et d'autres poëtes lui ont attribué tant de sottises, et le peuple a tant de dieux ridicules, que ceux qui proposeront un seul Dieu pourront bien à la longue chasser tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien enthousiaste, et qui soit épris de la gloire d'être chef de parti, je ne désespère pas qu'il réussisse.

J'ai vu dans le voisinage d'Alexandrie, au-dessous du lac Mœris, une secte qui prend le nom de *Thérapeutes*; ils se prétendent tous inspirés, ils ont des visions, ils jeûnent, ils prient. Leur enthousiasme va jusqu'à mépriser les tourmens et la mort. Si jamais cet enthousiasme est appuyé des dogmes de *Platon*, qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils pourront à la fin détruire la religion de l'empire; mais aussi une telle révolution ne pourrait s'opérer sans beaucoup de sang répandu; et si

jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des siècles, tant les hommes sont superstitieux, fous et méchans.

Il y aura toujours sur la terre un très-grand nombre de sectes. Ce qui est à souhaiter, c'est qu'aucune ne se fasse jamais un barbare devoir de persécuter les autres. Nous ne sommes point tombés jusqu'à présent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Egyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand *Demiourgos* (si pourtant on peut éviter sa destinée), prions-le que la manie de persécuter les hommes ne se répande jamais sur la terre; elle deviendrait un séjour plus affreux que les poëtes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémissons sous assez de fléaux, sans y joindre encore cette peste nouvelle.

Fin des Lettres de Memmius à Cicéron.

REMARQUES

SUR LES PENSÉES

DE M. PASCAL.

1738.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

LORSQUE ces *remarques* parurent, tous les hommes médiocres qui exiſtaient alors dans la littérature, furent indignés de l'audace d'un grand poëte qui, après avoir fait Alzire et la Henriade, oſait examiner les opinions d'un des ſavans les plus illuſtres d'un ſiècle dont les grands hommes, morts depuis long-temps, n'excitaient plus la jalouſie de perſonne; et comme M. de *Voltaire* avait de plus le tort d'avoir raiſon preſque toujours, bien des gens ne lui ont point encore pardonné.

Paſcal eſt dans ſes *penſées*, comme dans ſes *Lettres provinciales*, un écrivain du premier ordre; mais il ne fut un homme de génie que dans ſes ouvrages de mathématiques et de phyſique, dont il avait la bonté de faire peu de cas par ſoumiſſion pour les janſéniſtes, qui n'étaient pas en état de les entendre. On regrettera toujours qu'après avoir montré dans ces ouvrages

un des génies les plus profonds qui aient exiſté dans les ſciences, il ait fait auſſi peu pour leurs progrès. Oſerions-nous dire que dans ſes autres livres il ne peut guère être conſidéré comme un philoſophe? Le philoſophe cherche la vérité, et *Paſcal* n'a écrit que des plaidoyers. Dans les Provinciales, il attaque la morale des jéſuites, mais on y chercherait en vain des détails ſur l'origine de cette morale relâchée; il lui aurait fallu dire que toutes les fois que la morale eſt dépendante d'un ſyſtême religieux, et que des prêtres s'en ſont rendus les interprètes et les juges, elle devient néceſſairement exagérée et relâchée, fauſſe et corrompue.

Ses *penſées* ſont un plaidoyer contre l'eſpèce humaine; ce n'eſt point, comme *la Rochefoucauld*, un obſervateur qui peint les hommes corrompus, parce qu'il les a vus tels à la cour, dans la guerre civile, dans une ſociété occupée de galanterie et de vanité; c'eſt un prédicateur éloquent qui veut effrayer ſon auditoire pour le diſpoſer à recevoir, avec plus de docilité, le remède qu'il doit lui préſenter comme

le seul qui puisse guérir un mal incurable. *Pascal* ne cherchait pas à connaître l'homme: voulant prouver qu'il est une énigme inexplicable, il semble craindre de trouver le mot de cette énigme. Toutes ces contrariétés, observées dans l'homme, doivent nécessairement exister dans tout être sensible, capable de réflexion et de raisonnement; et il semble qu'il serait bien téméraire de demander ensuite pourquoi il existe des êtres sensibles et raisonnables. Il faudrait du moins s'assurer si nous avons, si nous pouvons avoir jamais quelques données pour résoudre cette question.

Pascal avance que la raison ne nous conduit ni à prouver l'existence de DIEU, ni à la certitude de l'immortalité de l'ame, ni à la connaissance des principes certains de la morale. *Bayle* a dit à peu-près la même chose: tous deux ont ajouté que la foi était le seul remède à ces incertitudes; tous deux eurent une probité irréprochable, et ne vécurent que pour l'étude et pour la vertu; tous deux écrivirent avec gaieté et avec éloquence contre les gens qui voulaient dominer sur les opinions

par la force, et violer la liberté des consciences. Mais *Pascal* joignit aux vertus d'un homme les petitesses d'un moine, et fut le disciple soumis des théologiens de sa secte. *Bayle* se moqua des vertus monastiques, et combattit les théologiens de son parti: l'un ne défendait contre les jésuites que des prêtres et des religieuses; l'autre défendait contre les prêtres la cause du genre humain: l'un était devenu pyrrhonien par l'excès de l'enthousiasme religieux; l'autre, pour établir plus librement un pyrrhonisme plus modéré, était obligé de mettre la foi comme un bouclier entre lui et ses ennemis: l'un a presque passé pour un père de l'Eglise; et l'autre est regardé comme un chef de libres penseurs.

Nous croyons que tous deux ont trop exagéré l'incertitude de nos connaissances et la faiblesse de notre esprit. La certitude absolue n'existe, ne peut exister, à la vérité, que pour les propositions évidentes en elles-mêmes, ou liées entre elles par une démonstration dont nous ayons la conscience dans un même instant; et elle n'existe même que pour ce seul moment. Les autres vérités

ſont des vérités d'expérience, ſur leſquelles on ne peut avoir par conſéquent que des probabilités plus ou moins grandes ; mais ces probabilités ont ſur nous une force irréſiſtible, elles ſuffiſent pour la conduite de la vie ; et une expérience conſtante nous montre que ſur pluſieurs points elles n'ont jamais été démenties.

Les réflexions que M. de *Voltaire* oppoſe à *Paſcal*, ſont d'une philoſophie douce, modérée, fondée ſur l'expérience ; elle plaît moins aux hommes d'une imagination vive que la philoſophie exagérée de *Paſcal*. Il y a bien peu d'hommes, même parmi les philoſophes, qui ſoient capables d'attendre, dans une tranquille incertitude, les preuves de ce qu'ils ne peuvent connaître ; qui ſachent ne douter que de ce qui eſt réellement douteux ; qui n'admettent point de théories incertaines, parce qu'elles expliquent, d'une manière ſéduiſante, les phénomènes qui embarraſſent, mais qui ne rejettent point des vérités prouvées, parce qu'on leur oppoſe des objections embarraſſantes ; qui appliquent en un mot à chaque vérité particulière le degré de

probabilité qui lui convient, à chaque ordre de vérités l'espèce de certitude dont par sa nature il est susceptible; et qui sachent enfin se contenter de la vérité telle qu'elle est, quand même l'erreur opposée serait ou plus flatteuse pour l'amour propre, ou plus agréable pour l'imagination, et qu'elle conduirait à des résultats plus généraux et plus frappans.

REMARQUES

SUR LES PENSÉES

DE M. PASCAL.

VOICI des remarques critiques que j'ai faites depuis long-temps sur les penſées de M. *Paſcal*. Ne me comparez point ici, je vous prie, à *Ezéchias*, qui voulut faire brûler tous les livres de *Salomon*. Je reſpecte le génie et l'éloquence de M. *Paſcal*; mais plus je les reſpecte, plus je ſuis perſuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces penſées, qu'il avait jetées au haſard ſur le papier pour les examiner enſuite; et c'eſt en admirant ſon génie que je combats quelques-unes de ſes idées.

Il me paraît qu'en général l'eſprit dans lequel M. *Paſcal* écrivit ces penſées, était de montrer l'homme dans un jour odieux; il s'acharne à nous peindre tous méchans et malheureux; il écrit contre la nature humaine à peu-près comme il écrivait contre les jéſuites. Il impute à l'eſſence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes: il dit éloquemment des injures au genre humain.

I I.

QU'ON examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse. Sera-ce celle qu'enseignaient les philosophes qui nous proposent pour tout bien, un bien qui est en nous? est-ce là le vrai bien?

LES philosophes n'ont point enseigné de religion; ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre. Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de DIEU, car dès-lors il eût cessé d'être philosophe, et il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de savoir si JESUS-CHRIST doit l'emporter sur *Aristote*; il s'agit de prouver que la religion de JESUS-CHRIST est la véritable, et que celles de *Mahomet*, de *Zoroastre*, de *Confucius*, d'*Hermès*, et toutes les autres sont fausses. Il n'est pas bien vrai que les philosophes nous aient proposé pour tout bien, un bien qui est en nous. Lisez *Platon*, *Marc-Aurèle*, *Epictète*; ils veulent qu'on aspire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous sommes émanés.

I I I.

ET cependant sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses

retours et ſes plis dans l'abyme du péché originel ; de ſorte que l'homme eſt plus inconcevable ſans ce myſtère, que ce myſtère n'eſt inconcevable à l'homme.

QUELLE étrange explication ! *L'homme eſt inconcevable, ſans un myſtère inconcevable.* C'eſt bien aſſez de ne rien entendre à notre origine, ſans l'expliquer par une choſe qu'on n'entend pas. Nous ignorons comment l'homme naît, comment il croît, comment il digère, comment il penſe, comment ſes membres obéiſſent à ſa volonté : ſerai-je bien reçu à expliquer ces obſcurités par un ſyſtême inintelligible ? Ne vaut-il pas mieux dire, *je ne ſais rien.* Un myſtère ne fut jamais une explication ; c'eſt une choſe divine et inexplicable.

Qu'aurait répondu M. *Paſcal* à un homme qui lui aurait dit : Je ſais que le myſtère du péché originel eſt l'objet de ma foi et non de ma raiſon ; je connais fort bien ſans myſtère ce que c'eſt que l'homme ; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux ; que l'accouchement des mères eſt plus douloureux à meſure qu'elles ſont plus délicates ; que quelquefois des femmes et des animaux femelles meurent dans l'enfantement ; qu'il y a quelquefois des enfans mal organiſés, qui vivent privés d'un ou de deux ſens, et de la faculté du raiſonnement ; que ceux qui ſont le mieux organiſés, ſont ceux

qui ont les passions les plus vives ; que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, et qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens ; que cet amour propre nous est donné de DIEU pour la conservation de notre être, et qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour propre ; que nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins déliés, et selon que nous sommes plus ou moins passionnés ; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons, et que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire ?

L'homme à cet égard n'est point une énigme, comme vous vous le figurez, pour avoir le plaisir de la deviner ; l'homme paraît être à sa place dans la nature. Supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les organes, inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée, il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal et de bien, de plaisir et de peine ; il est pourvu de passions pour agir, et de raison pour gouverner ses actions. Si l'homme était parfait, il serait DIEU ; et ces prétendues contrariétés, que vous appelez *contradictions*, sont les ingrédiens nécessaires qui

entrent

entrent dans le composé de l'homme, qui est, comme le reste de la nature, ce qu'il doit être.

Voilà ce que la raison peut dire. Ce n'est donc point la raison qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine ; c'est la foi seule à laquelle il faut avoir recours.

IV.

SUIVONS nos mouvemens, observons-nous nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures.

Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple?

Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames : un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

CETTE pensée est prise entièrement de *Montagne*, ainsi que beaucoup d'autres ; elle se trouve au chapitre *de l'inconstance de nos actions*. Mais le sage *Montagne* s'explique en homme qui doute.

Nos diverses volontés ne sont point des contradictions de la nature, et l'homme n'est point un sujet simple. Il est composé d'un nombre innombrable d'organes ; si un seul

de ces organes eſt un peu altéré, il eſt néceſſaire qu'il change toutes les impreſſions du cerveau, et que l'animal ait de nouvelles penſées et de nouvelles volontés. Il eſt très-vrai que tantôt nous ſommes abattus de triſteſſe, tantôt enflés de préſomption; et cela doit être quand nous nous trouvons dans des ſituations oppoſées. Un animal que ſon maître careſſe et nourrit, et un autre qu'on égorge lentement et avec adreſſe pour en faire une diſſection, éprouvent des ſenſations bien contraires: ainſi feſons-nous; et les différences qui ſont en nous ſont ſi peu contradictoires, qu'il ſerait contradictoire qu'elles n'exiſtaſſent pas. Les fous qui ont dit que nous avions deux ames, pouvaient, par la même raiſon, nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande paſſion a ſouvent trente ou quarante idées différentes de la même choſe, et doit néceſſairement les avoir ſelon que cet objet lui paraît ſous différentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'homme eſt une idée auſſi abſurde que métaphyſique: j'aimerais autant dire que le chien, qui mord et qui careſſe, eſt double; que la poule, qui a tant de ſoin de ſes petits, et qui enſuite les abandonne juſqu'à les méconnaître, eſt double; que la glace, qui repréſente à la

fois des objets différens, eſt double; que l'arbre qui eſt tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, eſt double. J'avoue que l'homme eſt inconcevable en un ſens; mais tout le reſte de la nature l'eſt auſſi, et il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reſte.

V.

NE point parier que DIEU eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas. Lequel prendrez-vous donc? peſons le gain et la perte, en prenant le parti de croire que DIEU eſt; ſi vous gagnez, vous gagnez tout; ſi vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il eſt, ſans héſiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons: puiſqu'il y a pareil haſard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gagner (1).

(1) *Paſcal* eſt un des inventeurs du calcul des probabilités; mais il abuſe ici des principes de ce calcul. Si vous propoſez de parier pour croix ou pour pile, en me promettant un écu ſi je gagne en pariant pour pile, et cent mille écus ſi je gagne en pariant pour croix, je parierai pour croix; mais je ne croirai point pour cela que croix ſoit plus probable que pile.

Si l'on ſe bornait à dire: „ Conduiſez-vous ſuivant les „ règles de la morale, que votre raiſon et votre conſcience „ vous preſcrivent; il y a beaucoup à parier que vous en „ ſerez plus heureux; et ſi vous y perdez quelques plaiſirs, „ ſongez aux riſques auxquels vous vous expoſeriez, ſi ceux „ qui croient qu'il exiſte un Dieu vengeur du crime avaient „ raiſon; „ ce diſcours ſerait très-philoſophique et très-raiſonnable; mais il ſuppoſe que la croyance n'eſt pas néceſſaire

Il eſt évidemment faux de dire : Ne point parier que DIEU eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas ; car celui qui doute et demande à s'éclaircir, ne parie aſſurément ni pour ni contre. D'ailleurs, cet article paraît un peu indécent et puéril ; cette idée de jeu, de perte, de gain, ne convient point à la gravité du ſujet ; de plus, l'intérêt que j'ai à croire une choſe, n'eſt pas une preuve de l'exiſtence de cette choſe. Vous me promettez l'empire du monde, ſi je crois que vous avez raiſon : je ſouhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raiſon ; mais juſqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourrait-on dire à M. *Paſcal*, par convaincre ma raiſon. J'ai intérêt, ſans doute, qu'il y ait un Dieu ; mais ſi dans votre ſyſtême DIEU n'eſt venu que pour ſi peu de perſonnes ; ſi le petit nombre des élus eſt ſi effrayant ; ſi je ne puis rien du tout par

pour être à l'abri de la punition. Tout homme qui profeſſe une religion où la foi eſt néceſſaire, ne peut ſe ſervir de l'argument de *Paſcal*.

Cet argument a encore un autre vice, quand on veut l'appliquer aux religions qui prefcrivent d'autres devoirs que ceux de la morale naturelle. Il reſſemble alors au raiſonnement d'*Arnoud*. „ Il n'eſt pas prouvé que mes ſachets „ ne guériſſent point quelquefois de l'apoplexie, il faut donc „ en porter pour prendre le parti le plus sûr. „

Enfin cet argument, s'appliquant à toutes les religions dont la fauſſeté ne ſerait pas démontrée, conduirait à un réſultat abſurde. Il faudrait les pratiquer toutes à la fois.

moi-même ; dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire ? n'ai-je pas un intérêt visible à être persuadé du contraire ? de quel front osez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes un seul à peine a droit d'aspirer ? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, et n'allez pas tantôt me parler de jeu de hasard, de pari, de croix et de pile, et tantôt m'effrayer par les épines que vous semez sur le chemin que je veux et que je dois suivre. Votre raisonnement ne servirait qu'à faire des athées, si la voix de toute la nature ne nous criait qu'il y a un DIEU, avec autant de force que ces subtilités ont de faiblesse.

VI.

En voyant l'aveuglement et les misères de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature ; et regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumières, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant ; j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui se réveillerait sans connaître où il est, et sans avoir aucun moyen d'en sortir ; et sur cela, j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état.

En liſant cette réflexion, je reçois une lettre d'un de mes amis (*a*), qui demeure dans un pays fort éloigné.

Voici ſes paroles :

„ Je ſuis ici comme vous m'y avez laiſſé, „ ni plus gai, ni plus triſte, ni plus pauvre, „ jouiſſant d'une ſanté parfaite, ayant tout „ ce qui rend la vie agréable ; ſans amour, „ ſans avarice, ſans ambition et ſans envie : „ tant que cela durera, je m'appellerai hardi- „ ment un homme très-heureux. „

Il y a beaucoup d'hommes auſſi heureux que lui. Il en eſt des hommes comme des animaux ; tel chien couche et mange avec ſa maîtreſſe ; tel autre tourne la broche, et eſt tout auſſi content ; tel autre devient enragé, et on le tue.

Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raiſon pour entrer dans ce déſeſpoir dont parle M. *Paſcal* : je vois une ville qui ne reſſemble en rien à une île déſerte ; mais peuplée, opulente, policée, et où les hommes ſont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel eſt l'homme ſage qui ſera plein de déſeſpoir parce qu'il ne ſait pas la nature de ſa

(*a*) Il a depuis été ambaſſadeur, et eſt devenu un homme très-conſidérable. Sa lettre eſt de 1738 ; elle exiſte en original.

penſée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que DIEU ne lui a pas révélé ſes ſecrets? Il faudrait autant ſe déſeſpérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être? notre exiſtence n'eſt point ſi malheureuſe qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, eſt l'idée d'un fanatique. Croire que le monde eſt un lieu de délices, où l'on ne doit avoir que du plaiſir, c'eſt la rêverie d'un ſybarite. Penſer que la terre, les hommes, et les animaux, ſont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, eſt, je crois, d'un homme ſage.

VII.

LES Juifs penſent que DIEU ne laiſſera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils ſont au monde pour l'annoncer; qu'ils ſont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avénement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

LES Juifs ont toujours attendu un libérateur; mais leur libérateur eſt pour eux et non pour nous. Ils attendent un meſſie qui

rendra les Juifs maîtres des chrétiens ; et nous eſpérons que le meſſie réunira un jour les Juifs aux chrétiens : ils penſent préciſément ſur cela le contraire de ce que nous penſons.

VIII.

La loi par laquelle ce peuple eſt gouverné, eſt tout enſemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la ſeule qui ait été gardée ſans interruption dans un Etat. C'eſt ce que *Philon*, juif, montre en divers lieux, et *Joſephe* admirablement contre *Appion*, où il fait voir qu'elle eſt ſi ancienne, que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après ; en ſorte qu'*Homère*, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en eſt jamais ſervi. Et il eſt aiſé de juger de la perfection de cette loi par ſa ſimple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choſes avec tant de ſageſſe, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens légiſlateurs grecs et romains en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois ; ce qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, et par les autres preuves que *Joſephe* en donne.

Il eſt très-faux que la loi des Juifs ſoit la plus ancienne, puiſqu'avant *Moïſe*, leur légiſlateur, ils demeuraient en Egypte, le pays de la terre le plus renommé par les ſages lois,

ſelon

selon lesquelles les rois étaient jugés après la mort. Il est très-faux que le nom de *loi* n'ait été connu qu'après *Homère*. Il parle des lois de *Minos* dans l'Odyssée. Le mot de *loi* est dans *Hésiode*; et quand le nom de *loi* ne se trouverait ni dans *Hésiode* ni dans *Homère*, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens royaumes, des rois et des juges; donc il y avait des lois. Celles des Chinois sont bien antérieures à *Moïse*.

Il est encore très-faux que les Grecs et les Romains aient pris des lois des Juifs : ce ne peut être dans les commencemens de leur république; car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs : ce ne peut être dans le temps de leur grandeur; car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme *Cicéron* les traite en parlant de la prise de Jérusalem par *Pompée*. *Philon* avoue qu'avant la traduction des Septante aucune nation ne connut leurs livres.

IX.

Ce peuple est encore admirable dans sa sincérité. Ils gardent, avec amour et fidélité, le livre où *Moïse* déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers DIEU, et qu'ils le feront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre

eux, qu'il le leur a assez dit ; qu'enfin DIEU, s'irritant contre eux, les dispersera par tous les peuples de la terre ; que comme ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étaient point leurs dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'était pas son peuple. Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie : c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

Cette sincérité a par-tout des exemples, et n'a sa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque juif est intéressé à croire que ce n'est point sa détestable politique, son ignorance des arts, sa grossièreté, qui l'a perdu ; mais que c'est la colère de DIEU qui le punit. Il pense avec satisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, et que sa nation est toujours la bien-aimée de DIEU qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, et dise aux Français : *Vous êtes des misérables qui n'avez ni cœur ni conduite ; vous avez été battus à Hochstet et à Ramillies, parce que vous n'avez pas su vous défendre ;* il se fera lapider. Mais s'il dit : *vous êtes des catholiques chéris de* DIEU ; *vos péchés infames avaient irrité l'Eternel, qui vous livra aux hérétiques à Hochstet et à Ramillies ; mais quand vous êtes revenus au Seigneur, alors il a béni votre courage à Denain :* ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

X.

S'IL y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures.

IL faut aimer, et très-tendrement, les créatures ; il faut aimer sa patrie, sa femme, son père, ses enfans ; il faut si bien les aimer que DIEU nous les fait aimer malgré nous.

Les principes contraires sont propres à faire des raisonneurs inhumains ; et cela est si vrai, que *Pascal*, abusant de ce principe, traitait sa sœur avec dureté, et rebutait ses services, de peur de paraître aimer une créature : c'est ce qui est écrit dans sa vie (2). S'il fallait en user ainsi, quelle serait la société humaine?

XI.

NOUS naissons injustes, car chacun tend à soi : cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général, et la pente vers soi est le commencement de tout désordre en guerre, en police, en économie, &c.

CELA est selon tout ordre. Il est aussi impossible qu'une société puisse se former et subsister sans amour propre, qu'il serait impossible de faire des enfans sans concupiscence, de songer à se nourrir sans appétit.

(2) Cette même sœur de *Pascal* en est l'auteur.

C'eſt l'amour de nous-mêmes qui aſſiſte l'amour des autres ; c'eſt par nos beſoins mutuels que nous ſommes utiles au genre humain ; c'eſt le fondement de tout commerce ; c'eſt l'éternel lien des hommes. Sans lui, il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une ſociété de dix perſonnes formée. C'eſt cet amour propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de reſpecter celui des autres. La loi dirige cet amour propre, et la religion le perfectionne. Il eſt bien vrai que DIEU aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas, les marchands auraient été aux Indes par charité, le maçon eût ſcié de la pierre pour faire plaiſir à ſon prochain, &c. Mais DIEU a établi les choſes autrement ; n'accuſons point l'inſtinct qu'il nous donne, et feſons-en l'uſage qu'il commande.

XII.

Le ſens caché des prophéties ne pouvait induire en erreur, et il n'y avait qu'un peuple auſſi charnel que celui-là qui pût s'y méprendre. Car, quand les biens ſont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, ſinon leur cupidité qui déterminait ce ſens aux biens de la terre ?

En bonne foi, le peuple le plus ſpirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement ? Ils étaient eſclaves des Romains ; ils attendaient un libérateur qui les rendrait victorieux, et qui ferait reſpecter Jéruſalem dans tout le monde : comment, avec les lumières de leur raiſon, pouvaient-ils voir ce vainqueur, ce monarque, dans un de leurs concitoyens né dans l'obſcurité, dans la pauvreté, et condamné au ſupplice des eſclaves ? comment pouvaient-ils entendre, par le nom de leur capitale, une Jéruſalem céleſte, eux à qui le Décalogue n'avait pas ſeulement parlé de l'immortalité de l'ame ? comment un peuple ſi attaché à la loi pouvait-il, ſans une lumière ſupérieure, reconnaître dans les prophéties, qui n'étaient pas ſa loi, un Dieu caché ſous la figure d'un juif circoncis, qui par ſa religion nouvelle a détruit et rendu abominables

la circoncision et le sabbat, fondemens sacrés de la loi judaïque ? Adorons DIEU sans vouloir percer ses mystères.

XIII.

LE temps du premier avénement de JESUS-CHRIST est prédit : le temps du second ne l'est point, parce que le premier devait être caché, au lieu que le second doit être éclatant et tellement manifeste que ses ennemis même le reconnaîtront.

LE temps du second avénement de JESUS-CHRIST a été prédit encore plus clairement que le premier. *Pascal* avait apparemment oublié que JESUS-CHRIST, dans le chapitre XXIe de St *Luc*, dit expressément : *Lorsque vous verrez une armée environner Jérusalem, sachez que la désolation est proche. Jérusalem sera foulée aux pieds, et il y aura des signes dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles ; les flots de la mer feront un très-grand bruit ; les vertus des cieux seront ébranlées ; et alors ils verront le* fils de l'homme, *qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Cette génération ne passera pas que ces choses ne soient accomplies.*

Cependant la génération passa, et ces choses ne s'accomplirent point. En quelque temps que St *Luc* ait écrit, il est certain que *Titus*

prit Jérusalem, et qu'on ne vit ni de signes dans les étoiles, ni le *fils de l'homme* dans les nuées. Mais enfin si ce second avénement n'est point arrivé, si cette prédiction ne s'est point accomplie, c'est à nous de nous taire, de ne point interroger la Providence, et de croire tout ce que l'Eglise enseigne.

XIV.

Le messie, selon les juifs charnels, doit être un grand prince temporel; selon les chrétiens charnels, il est venu nous dispenser *d'aimer Dieu*, et nous donner les sacremens qui *opèrent tout* sans nous: ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne ni juive.

Cet article est bien plutôt un trait de satire qu'une réflexion chrétienne. On voit que c'est aux jésuites qu'on en veut ici; mais en vérité aucun jésuite a-t-il jamais dit que JESUS-CHRIST *est venu nous dispenser d'aimer* DIEU? La dispute sur l'amour de DIEU est une pure dispute de mots, comme la plupart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives et des malheurs si affreux.

Il paraît encore un autre défaut dans cet article; c'est qu'on y suppose que l'attente d'un messie était un point de religion chez

les Juifs : c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéraient un libérateur ; mais il ne leur était pas ordonné d'y croire comme un article de foi. Toute leur religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législateurs.

X V.

POUR examiner les prophéties, il faut les entendre ; car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en JESUS-CHRIST.

LA religion chrétienne, fondée sur la vérité même, n'a pas besoin de preuves douteuses. Or, si quelque chose pouvait ébranler les fondemens de cette sainte et raisonnable religion, c'est le sentiment de M. *Pascal*. Il veut que tout ait deux sens dans l'Ecriture ; mais un homme qui aurait le malheur d'être incrédule pourrait lui dire : Celui qui donne deux sens à ses paroles veut tromper les hommes, et cette duplicité est toujours punie par les lois ; comment donc pouvez-vous, sans rougir, admettre dans DIEU ce qu'on déteste dans les hommes ? Que dis-je ? avec quel mépris et avec quelle indignation ne

traitez-vous pas les oracles des païens, parce qu'ils avaient deux ſens ? qu'une prophétie ſoit accomplie à la lettre, oſerez-vous ſoutenir que cette prophétie eſt fauſſe, parce qu'elle ne ſera vraie qu'à la lettre, parce qu'elle ne répondra pas à un ſens myſtique qu'on lui donnera ? Non, ſans doute ; cela ſerait abſurde. Comment donc une prophétie qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un ſens myſtique ? Quoi ! de vraie vous ne pouvez la rendre fauſſe, et de fauſſe vous pourriez la rendre vraie ? voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la foi ſeule dans ces matières ; c'eſt le ſeul moyen de finir toute diſpute.

XVI.

La diſtance infinie des corps aux eſprits figure la diſtance infiniment plus infinie des eſprits à la charité ; car elle eſt ſurnaturelle.

Il eſt à croire que M. *Paſcal* n'aurait pas employé ce galimatias dans ſon ouvrage, s'il avait eu le temps de le revoir.

XVII.

LES faibleſſes les plus apparentes ſont des forces à ceux qui prennent bien les choſes. Par exemple, les deux généalogies de St Matthieu et de St Luc; il eſt viſible que cela n'a pas été fait de concert.

LES éditeurs des *Penſées de Paſcal* auraient-ils dû imprimer cette penſée dont l'expoſition ſeule eſt peut-être capable de faire tort à la religion? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, ſe contrarient entièrement ſans dire en quoi elles peuvent s'accorder? Il fallait préſenter l'antidote avec le poiſon. Que penſerait-on d'un avocat qui dirait: Ma partie ſe contredit, mais cette faibleſſe eſt une force pour ceux qui ſavent bien prendre les choſes? Que dirait-on à deux témoins qui ſe contrediraient? On leur dirait: Vous n'êtes pas d'accord, et certainement l'un de vous deux ſe trompe.

XVIII.

QU'ON ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puiſque nous en feſons profeſſion ; mais que l'on reconnaiſſe la vérité de la religion dans le peu de lumière que nous en avons, et dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

VOILA d'étranges marques de vérité qu'apporte *Paſcal*. Quelles autres marques a donc le menſonge ? Quoi ! il ſuffirait, pour être cru, de dire : *Je ſuis obſcur, je ſuis inintelligible*. Il ſerait bien plus ſenſé de ne préſenter aux yeux que les lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

XIX.

S'IL n'y avait qu'une religion, DIEU ſerait trop manifeſte.

QUOI ! vous dites que, s'il n'y avait qu'une religion, DIEU ſerait trop manifeſte ! Eh, oubliez-vous que vous dites ſouvent qu'un jour il n'y aura qu'une religion ? Selon vous, DIEU ſera donc trop manifeſte.

XX.

JE dis que la religion juive ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de DIEU, et que DIEU réprouvait toutes les autres choses.

QUOI ! DIEU réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de soin aux Juifs, et dans un détail si prodigieux ! N'est-il pas plus vrai de dire que la loi de *Moïse* consistait et dans l'amour et dans le culte ? Ramener tout à l'amour de DIEU, sent peut-être moins l'amour de DIEU que la haine que tout janséniste a pour son prochain moliniste.

XXI.

LA chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier ; le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs.

QUI peut donc déterminer les soldats, les maçons, et tous les ouvriers mécaniques, sinon ce qu'on appelle *hasard* et la *coutume* ? Il n'y a que les arts de génie auxquels on se détermine de soi-même. Mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très-naturel et très-raisonnable que la coutume en dispose.

XXII.

QUE chacun examine ſa penſée, il la trouvera toujours occupée au paſſé et à l'avenir. Nous ne penſons preſque point au préſent ; et ſi nous y penſons, ce n'eſt que pour en prendre la lumière pour diſpoſer l'avenir. Le préſent n'eſt jamais notre but ; le paſſé et le préſent ſont nos moyens ; le ſeul avenir eſt notre objet.

IL eſt faux que nous ne penſions point au préſent ; nous y penſons en étudiant la nature, et en feſant toutes les fonctions de la vie ; nous penſons auſſi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet inſtinct qui nous emporte ſans ceſſe vers l'avenir. Le tréſor le plus précieux de l'homme eſt cette eſpérance qui nous adoucit nos chagrins, et qui nous peint des plaiſirs futurs dans la poſſeſſion des plaiſirs préſens. Si les hommes étaient aſſez malheureux pour ne s'occuper jamais que du préſent, on ne ſemerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien, on manquerait de tout au milieu de cette fauſſe jouiſſance.

Un eſprit comme M. *Paſcal* pouvait-il donner dans un lieu commun auſſi faux que celui-là ? La nature a établi que chaque homme jouirait du préſent en ſe nourriſſant,

en feſant des enfans, en écoutant des ſons agréables, en occupant ſa faculté de penſer et de ſentir ; et qu'en ſortant de ces états, ſouvent au milieu de ces états même, il penſerait au lendemain, ſans quoi il périrait de misère aujourd'hui. Il n'y a que les enfans et les imbécilles qui ne penſent qu'au préſent. Faudra-t-il leur reſſembler ?

XXIII.

MAIS, quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos et de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cauſe bien effective, c'eſt-à-dire du malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et ſi miſérable, que rien ne nous peut conſoler lorſque rien ne nous empêche d'y penſer, et que nous ne voyons que nous.

CE mot *ne voir que nous* ne forme aucun ſens. Qu'eſt-ce qu'un homme qui n'agirait point, et qui eſt ſuppoſé ſe contempler ? Non-ſeulement je dis que cet homme ſerait un imbécille inutile à la ſociété, mais je dis que cet homme ne peut exiſter ; car cet homme, que contemplerait-il ? ſon corps, ſes pieds, ſes mains, ſes cinq ſens ? ou il ſerait un idiot, ou bien il ferait uſage de tout cela. Reſterait-il à contempler ſa faculté

de penſer ? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Ou il ne penſera à rien, ou bien il penſera aux idées qui lui ſont déjà venues, ou il en compoſera de nouvelles : or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc néceſſairement occupé, ou de ſes ſens ou de ſes idées ; le voilà donc hors de ſoi ou imbécille. Encore une fois, il eſt impoſſible à la nature humaine de reſter dans cet engourdiſſement imaginaire ; il eſt abſurde de le penſer, il eſt inſenſé d'y prétendre. L'homme eſt né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas. N'être point occupé et n'exiſter pas, eſt la même choſe pour l'homme. Toute la différence conſiſte dans les occupations douces ou tumultueuſes, dangereuſes ou utiles.

XXIV.

LES hommes ont un inſtinct ſecret qui les porte à chercher le divertiſſement et l'occupation au-dehors, qui vient du reſſentiment de leur misère continuelle ; et ils ont un autre inſtinct qui reſte de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'eſt en effet que dans le repos. (3)

CET inſtinct ſecret étant le premier principe et le fondement néceſſaire de la ſociété,

(3) Il y a perpétuellement ici des équivoques. Quelques perſonnes pourſuivent le plaiſir dans les divertiſſemens, dans

il vient plutôt de la bonté de DIEU, et il eſt plutôt l'inſtrument de notre bonheur qu'il n'eſt le reſſentiment de notre misère. Je ne ſais pas ce que nos premiers pères feſaient dans le paradis terreſtre, mais ſi chacun d'eux n'avait penſé qu'à ſoi, l'exiſtence du genre humain était bien haſardée. N'eſt-il pas abſurde de penſer qu'ils avaient des ſens parfaits, c'eſt-à-dire des inſtrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation ? et n'eſt-il pas plaiſant que des têtes penſantes puiſſent imaginer que la pareſſe eſt un titre de grandeur, et l'action un rabaiſſement de notre nature ?

XXV.

C'EST pourquoi lorſque *Cynéas* diſait à *Pyrrhus*, qui ſe propoſait de jouir du repos avec ſes amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même ſon bonheur en jouiſſant dès-lors de ce repos, ſans l'aller chercher par tant de fatigues ; il lui donnait un conſeil qui

le travail même, pour ſe dérober à l'ennui ou à des ſentimens douloureux ; mais ce n'eſt point le plus grand nombre, ce n'eſt point là l'état naturel de l'homme. *Je m'ennuyerais ſi je paſſais ma vie à ne rien faire*, ou *je travaille pour ne pas m'ennuyer*, ne ſont point deux phraſes ſynonymes. Le bonheur n'eſt ni dans l'action ni dans le repos, mais dans une ſuite de ſentimens ou de ſenſations agréables que, ſuivant la conſtitution particulière, d'un homme, ou les circonſtances de ſa vie, l'action ou le repos peuvent lui procurer.

recevait

recevait de grandes difficultés, et qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposait que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présens, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires; ce qui est faux. *Pyrrhus* ne pouvait être heureux ni avant ni après avoir conquis le monde.

L'EXEMPLE de *Cynéas* est bon dans les satires de *Despréaux*, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; et de ce qu'on nous donne *Pyrrhus* pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

XXVI.

ON doit donc reconnaître que l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même, sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition. (4)

NE serait-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point, et que nous avons tant d'obligations à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain et à nous-mêmes?

(4) L'ennui n'est qu'un dégoût de l'état où l'on se trouve, causé par le souvenir vague de plaisirs plus vifs qu'on ne peut se procurer. Les hommes qui n'ont guère connu de sentimens agréables que ceux qu'on éprouve en satisfaisant aux besoins de la nature, connaissent peu l'ennui.

XXVII.

D'OU vient que cet homme qui a perdu depuis peu ſon fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin ſi troublé, n'y penſe plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il eſt tout occupé à voir par où paſſera un cerf que ſes chiens pourſuivent avec ardeur depuis ſix heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme: quelque plein de triſteſſe qu'il ſoit, ſi l'on peut gagner ſur lui de le faire entrer en quelque divertiſſement, le voilà heureux pendant ce temps-là.

CET homme fait à merveille: la diſſipation eſt un remède plus sûr contre la douleur, que le quinquina contre la fièvre. Ne blâmons point en cela la nature, qui eſt toujours prête à nous ſecourir. *Louis XIV* allait à la chaſſe le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ſes enfans; et il feſait fort ſagement. (5)

XXVIII.

QU'ON s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui reſtent voient leur propre condition dans celle

(5) Il eſt vraiſemblable qu'un homme à qui les divertiſſemens font oublier ſes douleurs, n'en aurait pas été long-temps tourmenté; ce n'eſt un remède que pour les petits maux.

de leurs ſemblables, et ſe regardant les uns les autres avec douleur et ſans eſpérance, attendent leur tour : c'eſt l'image de la condition des hommes.

CETTE comparaiſon aſſurément n'eſt pas juſte. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après l'autre, ſont malheureux non-ſeulement parce qu'ils ſouffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne ſouffrent pas. Le ſort naturel d'un homme n'eſt ni d'être enchaîné ni d'être égorgé ; mais tous les hommes ſont faits comme les animaux, les plantes ; pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leurs ſemblables, et pour mourir. On peut dans une ſatire montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais, pour peu qu'on ſe ſerve de ſa raiſon, on avouera que de tous les animaux l'homme eſt le plus parfait, le plus heureux, et celui qui vit le plus longtemps ; car ce qu'on dit des cerfs et des corbeaux n'eſt qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner et de nous plaindre du malheur et de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner et nous féliciter de notre bonheur et de ſa durée. A ne raiſonner qu'en philoſophe, j'oſe dire qu'il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne ſommes.

XXIX.

CAR enfin, si l'homme n'avait pas été corrompu, il jouirait de la vérité et de la félicité avec assurance, &c. tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes tombés.

IL est sûr, par la foi et par notre révélation, si au-dessus des lumières des hommes, que nous sommes tombés; mais rien n'est moins manifeste par la raison. Car je voudrais bien savoir si DIEU ne pouvait pas, sans déroger à sa justice, créer l'homme tel qu'il est aujourd'hui; et ne l'a-t-il pas créé pour devenir ce qu'il est? L'état présent de l'homme n'est-il pas un bienfait du Créateur? Qui vous a dit que DIEU vous en devait davantage? qui vous a dit que votre être exigeait plus de connaissances et plus de bonheur? qui vous a dit qu'il en comporte davantage? Vous vous étonnez que DIEU ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux? Vous vous plaignez d'une vie si courte et si infortunée; remerciez DIEU, de ce qu'elle n'est pas plus courte et plus malheureuse. Quoi donc! selon vous, pour raisonner conséquemment, il faudrait que tous les hommes accusassent la Providence, hors les métaphysiciens qui raisonnent sur le péché originel!

XXX.

Le péché originel eſt une folie devant les hommes ; mais on le donne pour tel.

Par quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce péché originel eſt *manifeſte* ? Pourquoi dites-vous que tout nous en avertit ? Comment peut-il en même temps être folie, et être démontré par la raiſon ?

XXXI.

Les ſages, parmi les païens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un dieu, ont été perſécutés, les juifs haïs, les chrétiens encore plus.

Ils ont été quelquefois perſécutés, de même que le ſerait aujourd'hui un homme qui viendrait enſeigner l'adoration d'un Dieu, indépendante du culte reçu. *Socrate* n'a pas été condamné pour avoir dit : *Il n'y a qu'un Dieu ;* mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, et pour s'être fait des ennemis puiſſans fort mal-à-propos. A l'égard des Juifs, ils étaient haïs, non parce qu'ils ne croyaient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïſſent ridiculement les autres nations ; parce que c'étaient des barbares qui maſſacraient ſans pitié leurs ennemis vaincus ; parce que ce vil

peuple, superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient haïs des païens, parce qu'ils tendaient à abattre la religion de l'empire, dont ils vinrent enfin à bout, comme les protestans se sont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent long-temps haïs, persécutés et massacrés.

XXXII.

COMBIEN les lunettes nous ont-elles découvert d'astres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant? on attaquait hardiment l'Ecriture sur ce qu'on y trouve, en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles : il n'y en a que mille vingt-deux, disait-on; nous le savons.

IL est certain que la sainte écriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues : ainsi elle suppose que la terre est immobile, que le soleil marche, &c. &c. Ce n'est point du tout par un raffinement d'astronomie qu'elle dit que les étoiles sont innombrables, mais pour s'abaisser aux idées vulgaires. En effet, quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, et encore avec bien de la peine, cependant quand on regarde le ciel fixement, la vue est éblouie et égarée; on croit alors en

voir une infinité. L'écriture parle donc selon ce préjugé vulgaire ; car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des phyſiciens; et il y a grande apparence que DIEU ne révéla ni à *Habacut*, ni à *Baruch*, ni à *Michée*, qu'un jour un anglais, nommé *Flamſtead*, mettrait dans ſon catalogue près de trois mille étoiles aperçues avec le téleſcope. Voyez, je vous prie, quelle conſéquence on tirerait du ſentiment de *Paſcal*. Si les auteurs de la Bible ont parlé du grand nombre des étoiles en connaiſſance de cauſe, ils étaient donc inſpirés ſur la phyſique. Et comment de ſi grands phyſiciens ont-ils pu dire que la lune s'eſt arrêtée à midi ſur Aïalon, et le ſoleil ſur Gabaon dans la Paleſtine ; qu'il faut que le blé pourriſſe pour germer et produire ; et cent autres choſes ſemblables ? Concluons donc que ce n'eſt pas la phyſique, mais la morale, qu'il faut chercher dans la Bible ; qu'elle doit faire des chrétiens, et non des philoſophes.

XXXIII.

EST-CE courage à un homme mourant d'aller, dans la faibleſſe et dans l'agonie, affronter un Dieu tout puiſſant et éternel ?

CELA n'eſt jamais arrivé ; et ce ne peut être que dans un violent tranſport au cerveau

qu'un homme diſe : Je crois un Dieu, et je le brave.

XXXIV.

JE crois volontiers les hiſtoires dont les témoins ſe font égorger.

LA difficulté n'eſt pas ſeulement de ſavoir ſi on croira des témoins qui meurent pour ſoutenir leurs dépoſitions, comme ont fait tant de fanatiques, mais encore ſi ces témoins ſont effectivement morts pour cela ; ſi on a conſervé leurs dépoſitions ; s'ils ont habité les pays où l'on dit qu'ils ſont morts.

Pourquoi *Joſephe*, né dans le temps de la mort du CHRIST, *Joſephe*, ennemi d'*Hérode*, *Joſephe* peu attaché au judaïſme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela ? Voilà ce que M. *Paſcal* eût débrouillé avec ſuccès.

XXXV.

LES ſciences ont deux extrémités qui ſe touchent : la première eſt la pure ignorance naturelle où ſe donnent tous les hommes en naiſſant ; l'autre extrémité eſt celle où arrivent les grandes ames qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſavoir, trouvent qu'ils ne ſavent rien, et ſe rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis.

CETTE penſée paraît un ſophiſme ; et la fauſſeté conſiſte dans ce mot d'*ignorance*, qu'on prend

prend en deux ſens différens. Celui qui ne ſait ni lire ni écrire, eſt un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'eſt pas au point d'ignorance d'où il était parti quand il commença d'apprendre à lire. M. *Newton* ne ſavait pas pourquoi l'homme remue ſon bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins ſavant ſur le reſte. Celui qui ne ſait point l'hébreu, et qui ſait le latin, eſt ſavant par comparaiſon avec celui qui ne ſait que le français.

XXXVI.

CE n'eſt pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertiſſement, car il vient d'ailleurs et de dehors : ainſi il eſt dépendant, et par conſéquent ſujet à être troublé par mille accidens qui ſont les afflictions inévitables.

C'EST comme ſi on diſait : *C'eſt n'être pas malheureux que de pouvoir être accablé de douleur, car elle vient d'ailleurs.* Celui-là eſt actuellement heureux qui a du plaiſir, et ce plaiſir ne peut venir que de dehors; nous ne pouvons guère avoir de ſenſations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y feſant entrer ces ſubſtances étrangères qui ſe changent en la nôtre.

XXXVII.

L'EXTREME eſprit eſt accuſé de folie comme l'extrême défaut : rien ne paſſe pour bon que la médiocrité.

CE n'eſt point l'extrême eſprit, c'eſt l'extrême vivacité et volubilité de l'eſprit qu'on accuſe de folie. L'extrême eſprit eſt l'extrême jeuneſſe, l'extrême fineſſe, l'extrême étendue oppoſée diamétralement à la folie. L'extrême *défaut d'eſprit* eſt un manque de conception, un vide d'idées ; ce n'eſt point la folie, c'eſt la ſtupidité. La folie eſt un dérangement dans les organes, qui fait voir pluſieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination ſur un ſeul avec trop d'application et de violence. Ce n'eſt point non plus la médiocrité qui paſſe pour bonne, c'eſt l'éloignement des deux vices oppoſés ; c'eſt ce qu'on appelle *juſte milieu*, et non *médiocrité*.

On ne fait cette remarque, et quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées préciſes. C'eſt plutôt pour éclaircir que pour contredire.

XXXVIII.

Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser.

Notre condition eſt préciſément de penſer aux objets extérieurs avec leſquels nous avons un rapport néceſſaire. Il eſt faux qu'on puiſſe détourner un homme de penſer à la condition humaine ; car à quelque choſe qu'il applique ſon eſprit, il l'applique à quelque choſe de lié à la condition humaine ; et, encore une fois, penſer à ſoi, avec abſtraction des choſes naturelles, c'eſt ne penſer à rien ; je dis à rien du tout : qu'on y prenne bien garde. Loin d'empêcher un homme de penſer à ſa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de ſa condition. On parle à un ſavant de réputation et de ſcience ; à un prince de ce qui a rapport à ſa grandeur : à tout homme on parle de plaiſir.

XXXIX.

Les grands et les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries et mêmes paſſions : mais les uns ſont en haut de la roue, et les autres près du centre ; et ainſi moins agités par les mêmes mouvemens.

Il eſt faux que les petits ſoient moins agités que les grands ; au contraire, leurs

déſeſpoirs ſont plus vifs, parce qu'ils ont moins de reſſources. De cent perſonnes qui ſe tuent à Londres et ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, et à peine une d'une condition relevée. La comparaiſon de la roue eſt ingénieuſe et fauſſe.

XL.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reſte. Et cependant ils ne ſe piquent de ſavoir que la ſeule choſe qu'ils n'apprennent point.

On apprend aux hommes à être honnêtes gens, et ſans cela peu parviendraient à l'être. Laiſſez votre fils dans ſon enfance prendre tout ce qu'il trouvera ſous ſa main, à quinze ans il volera ſur le grand chemin; louez-le d'avoir dit un menſonge, il deviendra faux témoin; flattez ſa concupiſcence, il ſera ſurement débauché. On apprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

XLI.

Le ſot projet qu'a eu *Montagne* de ſe peindre! et cela, non pas en paſſant et contre ſes maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ſes propres maximes et par un deſſein premier et principal. Car de dire des ſottiſes par hazard et

par faibleſſe, c'eſt un mal ordinaire ; mais d'en dire à deſſein, c'eſt ce qui n'eſt pas ſupportable, et d'en dire de telles que celles-là.

LE charmant projet que *Montagne* a eu de ſe peindre naïvement, comme il a fait ! car il a peint la nature humaine. Si *Nicole* et *Mallebranche* avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réuſſi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de *Henri III*, qui eſt ſavant dans un ſiècle d'ignorance, philoſophe parmi les fanatiques, et qui peint ſous ſon nom nos faibleſſes et nos folies, eſt un homme qui ſera toujours aimé.

XLII.

LORSQUE j'ai conſidéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'impoſteurs qui diſent qu'ils ont des remèdes, juſqu'à mettre ſouvent ſa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cauſe eſt qu'il y a de vrais remèdes ; car il ne ſerait pas poſſible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, et que tous les maux euſſent été incurables, il eſt impoſſible que les hommes ſe fuſſent imaginé qu'ils en pouvaient donner ; et encore plus, que tant d'autres euſſent donné créance à ceux qui ſe fuſſent vantés d'en avoir : de même que ſi un homme ſe vantait d'empêcher de mourir, perſonne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela.

Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là ; parce que la chose ne pouvant être niée en général (puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables) le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais comme le flux de la mer.

Ainsi il me paraît aussi évident qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortiléges, que parce qu'il y en a de vrais.

La solution de ce problème est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires ; des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, et des sots crurent que la fièvre était plus forte, parce que la lune était pleine. Un malade qui devait guérir, se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrevisses, et on conclut que les écrevisses purifiaient le sang parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune,

avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru sans peine le premier charlatan. Personne n'a vu de loups-garoux, ni de sorciers, et beaucoup y ont cru; personne n'a vu de transmutation de métaux, et plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les païens, ne croyaient-ils donc aux faux miracles dont ils étaient inondés, que parce qu'ils en avaient vu de véritables?

XLIII.

Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau; mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations: *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

XLIV.

Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paraît si fort et si naturel.

C'est des Catalans que *Tacite* a dit, en exagérant: *Ferox gens nullam esse vitam sine*

armis putat; ce peuple féroce croit que ne pas combattre c'eſt ne pas vivre. Mais il n'y a point de nation dont on ait dit, et dont on puiſſe dire : *Elle aime mieux la mort que la guerre.*

XLV.

A meſure qu'on a plus d'eſprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux ; preſque tous ſe gouvernent, penſent, et ſentent par l'influence de la coutume et de l'éducation. Rien n'eſt ſi rare qu'un eſprit qui marche dans une route nouvelle. Mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche, que les vues fines aperçoivent.

XLVI.

La mort eſt plus aiſée à ſupporter ſans y penſer, que la penſée de la mort ſans péril.

On ne peut pas dire qu'un homme ſupporte la mort aiſément, ou mal aiſément quand il n'y penſe point du tout. Qui ne ſent rien ne ſupporte rien. (6)

(6) *Paſcal* entend apparemment les douleurs qu'on éprouve à l'inſtant de la mort, et dans ce ſens ſa penſée eſt vraie.

XLVII.

TOUT notre raiſonnement ſe réduit à céder au ſentiment.

NOTRE raiſonnement ſe réduit à céder au ſentiment en fait de goût, non en fait de ſcience.

XLVIII.

CEUX qui jugent d'un ouvrage par règle, ſont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : Il y a deux heures que nous ſommes ici ; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre ; je dis à l'un : Vous vous ennuyez ; et à l'autre : Le temps ne vous dure guère.

EN ouvrage de goût, en muſique, en poëſie, en peinture, c'eſt le goût qui tient lieu de montre ; et celui qui n'en juge que par règle, en juge mal.

Sans les idées religieuſes, les terreurs de la mort ſeraient bien peu de choſe ; on ſerait fâché de mourir ſi on ſe trouvait heureux dans le monde, comme on l'eſt d'aller ſe coucher au lieu d'aller au bal, même avec la certitude de bien dormir ; on ſerait affligé de mourir lorſque le bonheur des peſonnes qu'on aime, leur ſort, leur bien-être, dépendrait de notre exiſtence.

XLIX.

Céſar était trop vieux, ce me ſemble, pour s'aller amuſer à conquérir le monde : cet amuſement était bon à *Alexandre* ; c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter, mais *Céſar* devait être plus mûr.

L'on s'imagine d'ordinaire qu'*Alexandre* et *Céſar* ſont ſortis de chez eux dans le deſſein de conquérir la terre : ce n'eſt point cela. *Alexandre* ſuccéda à *Philippe* dans le généralat de la Gréce, et fut chargé de la juſte entrepriſe de venger les Grecs des injures du roi de Perſe. Il battit l'ennemi commun, et continua ſes conquêtes juſqu'à l'Inde, parce que le royaume de *Darius* s'étendait juſqu'à l'Inde, de même que le duc de *Marlborough* ſerait venu juſqu'à Lyon ſans le maréchal de *Villars*. A l'égard de *Céſar*, il était un des premiers de la république ; il ſe brouilla avec *Pompée*, comme les janféniſtes avec les moliniſtes ; et alors ce fut à qui s'exterminerait. Une ſeule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reſte, la penſée de M. *Paſcal* eſt peut-être fauſſe en un ſens ; il fallait la maturité de *Céſar* pour ſe démêler de tant d'intrigues ; et il eſt peut-être étonnant qu'*Alexandre*, à ſon âge, ait renoncé au plaiſir pour faire une guerre ſi pénible.

L.

C'EST une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui ayant renoncé à toutes les lois de DIEU et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes, auxquelles ils obéissent exactement: comme, par exemple, les voleurs, &c.

CELA est encore plus utile que plaisant à considérer, car cela prouve que nulle société d'hommes ne peut subsister un seul jour sans lois. Il en est de toute société comme du jeu; il n'y en a point sans règle.

LI.

L'HOMME n'est ni ange ni bête: et le malheur eut que qui veut faire l'ange, fait la bête.

QUI veut détruire les passions, au lieu de les régler, veut faire l'ange.

LII.

UN cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon: on voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course, mais c'est sans conséquence; car étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal étrillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes:

leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même, et ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

L'HOMME le plus mal taillé ne cède pas non plus son pain à l'autre, mais le plus fort l'enlève au plus faible; et chez les animaux et chez les hommes, les gros mangent les petits. M. *Pascal* a très-grande raison de dire que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est qu'il recherche l'approbation de ses semblables; et c'est cette passion qui est la mère des talens et des vertus.

LIII.

SI l'homme commençait par s'étudier lui-même, on verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il faire qu'une partie connût le tout? il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion; mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre, et sans le tout.

IL ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile, par cette considération qu'il ne peut tout connaître.

Non possis oculo quantùm contendere Lynceus,
Non tamen idcircò contemnas lippus inungi.

Nous connaiſſons beaucoup de vérités : nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles : conſolons-nous de ne pas ſavoir les rapports qui peuvent être entre une araignée et l'anneau de Saturne, et continuons d'examiner ce qui eſt à notre portée.

LIV.

Si la foudre tombait ſur les lieux bas, les poëtes et ceux qui ne ſavent raiſonner que ſur les choſes de cette nature, manqueraient de preuves.

Une comparaiſon n'eſt preuve ni en poëſie, ni en proſe : elle ſert en poëſie d'embelliſſement, et en proſe elle ſert à éclaircir et à rendre les choſes plus ſenſibles. Les poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feraient des comparaiſons contraires, ſi le contraire arrivait.

LV.

C'est la compoſition d'eſprit et de corps qui a fait que preſque tous les philoſophes ont confondu les idées des choſes, et attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux eſprits, et aux eſprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.

Si nous ſavions ce que c'eſt qu'*eſprit*, nous pourrions nous plaindre de ce que les

philoſophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas ; mais nous ne connaiſſons ni l'eſprit ni le corps. Nous n'avons aucune idée de l'un, et nous n'avons que des idées très-imparfaites de l'autre : donc nous ne pouvons ſavoir quelles ſont leurs limites.

LVI.

COMME on dit : beauté poëtique, on devrait dire : beauté géométrique, et beauté médicinale ; cependant on ne le dit point ; et la raiſon en eſt qu'on ſait bien quel eſt l'objet de la géométrie, et quel eſt l'objet de la médecine. Mais on ne ſait pas en quoi conſiſte l'agrément qui eſt l'objet de la poëſie ; on ne ſait ce que c'eſt que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; et faute de cette connaiſſance, on a inventé de certains termes bizarres : ſiècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel aſtre, &c. et on appelle ce jargon, beauté poëtique. Mais, qui s'imaginera une femme vêtue ſur ce modèle, verra une jolie demoiſelle toute couverte de miroirs et de chaînes de laiton.

CELA eſt très-faux : on ne doit point dire *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parce qu'un théorême et une purgation n'affectent point les ſens agréablement, et qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux choſes qui charment les ſens, comme la muſique, la peinture,

la poëſie, l'architecture régulière, &c. La raiſon qu'apporte M. *Paſcal* eſt tout auſſi fauſſe : on ſait très-bien en quoi conſiſte l'objet de la poëſie ; il conſiſte à peindre avec force, netteté, délicateſſe et harmonie ; la poëſie eſt l'éloquence harmonieuſe. Il fallait que M. *Paſcal* eût bien peu de goût pour dire que *fatal laurier*, *bel aſtre*, et autres ſottiſes, ſont des beautés poëtiques ; et il fallait que les éditeurs de ces *Penſées* fuſſent des perſonnes bien peu verſées dans les belles-lettres, pour imprimer une réflexion ſi indigne de ſon illuſtre auteur.

LVII.

On ne paſſe point dans le monde pour ſe connaître en vers, ſi l'on n'a mis l'enſeigne de poëte, ni pour être habile en mathématiques, ſi l'on n'a mis celle de mathématicien : mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enſeigne. (7)

A ce compte, il ſerait donc mal d'avoir une profeſſion, un talent marqué, et d'y exceller? *Virgile*, *Homère*, *Corneille*, *Newton*, le

(7) Cette penſée eſt curieuſe; elle prouve que les talens même diſtingués aviliſſaient alors dans l'opinion, lorſqu'on s'y livrait hautement et ſans myſtère. Le préſident de *Ris* craignait *que le nom d'auteur ne fût une tache dans ſa famille ;* et *Paſcal* eſt preſque de l'avis du préſident *de Ris ;* il ne mettait pas ſon nom à ſes livres, parce qu'il trouvait cela trop bourgeois.

marquis de *l'Hoſpital*, mettaient une enſeigne. Heureux celui qui réuſſit dans un art, et qui ſe connaît aux autres!

LVIII.

Le peuple a des opinions très-ſaines : par exemple, d'avoir choiſi le divertiſſement et la chaſſe plutôt que la poëſie, &c.

Il ſemble que l'on ait propoſé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non : mais ceux qui ont des organes groſſiers cherchent des plaiſirs où l'ame n'entre pour rien ; et ceux qui ont un ſentiment plus délicat, veulent des plaiſirs plus fins ; il faut que tout le monde vive.

LIX.

Quand l'univers écraſerait l'homme, il ſerait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il ſait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a ſur lui, l'univers n'en ſait rien.

Que veut dire ce mot *noble* ? Il eſt bien vrai que ma penſée eſt autre choſe, par exemple, que le globe du ſoleil ; mais eſt-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques penſées, eſt plus *noble* que le ſoleil qui anime tout ce que nous connaiſſons de la nature ?

Eſt-ce

Eſt-ce à l'homme à en décider ? il eſt juge et partie. On dit qu'un ouvrage eſt ſupérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, et qu'il eſt d'un uſage plus utile ; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le ſoleil que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raiſonne bien ou mal ? Qui des deux eſt le plus utile au monde, ou de cet animal ou de l'aſtre qui éclaire tant de globes ? et en quoi quelques idées reçues dans un cerveau ſont-elles préférables à l'univers matériel ?

LX.

QU'ON choiſiſſe telle condition qu'on voudra, et qu'on y aſſemble tous les biens et ſatisfactions qui ſemblent pouvoir contenter un homme, ſi celui qu'on aura mis en cet état, eſt ſans occupation et ſans divertiſſement, et qu'on le laiſſe faire réflexion ſur ce qu'il eſt, cette félicité languiſſante ne le ſoutiendra pas.

COMMENT peut-on aſſembler tous les biens et toutes les ſatisfactions autour d'un homme, et le laiſſer en même temps ſans occupation et ſans divertiſſement ? n'eſt-ce pas là une contradiction bien ſenſible ?

LXI.

QU'ON laiſſe un roi tout ſeul, ſans aucune ſatisfaction des ſens, ſans aucun ſoin dans l'eſprit, ſans compagnie, penſer à ſoi tout à loiſir, et l'on verra qu'un roi qui ſe voit, eſt un homme plein de misères, et qu'il les reſſent comme les autres.

TOUJOURS le même ſophiſme. Un roi qui ſe recueille pour penſer, eſt alors très-occupé; mais s'il n'arrêtait ſa penſée que ſur ſoi, en diſant à ſoi-même, je règne, et rien de plus, ce ſerait un idiot.

LXII.

TOUTE religion qui ne reconnaît point JESUS-CHRIST, eſt notoirement fauſſe, et les miracles ne lui peuvent de rien ſervir.

QU'EST-CE qu'un miracle? Quelque idée qu'on s'en puiſſe former, c'eſt une choſe que DIEU ſeul peut faire. Or, on ſuppoſe ici que DIEU peut faire des miracles pour le ſoutien d'une fauſſe religion: ceci mérite bien d'être approfondi; chacune de ces queſtions peut fournir un volume.

LXIII.

Il eſt dit : Croyez à l'Egliſe ; mais il n'eſt pas dit : Croyez aux miracles, à cauſe que le dernier eſt naturel, et non pas le premier. L'un avait beſoin de précepte, et non pas l'autre.

Voici, je penſe, une contradiction. D'un côté, les miracles en certaines occaſions ne doivent ſervir de rien, et de l'autre, on doit croire néceſſairement aux miracles ; c'eſt une preuve ſi convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'eſt aſſurément dire le pour et le contre, et d'une manière bien dangereuſe.

LXIV.

Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire à la réſurrection des corps et à l'enfantement de la Vierge, qu'à la création. Eſt-il plus difficile de reproduire un homme, que de le produire ?

On peut trouver, par le ſeul raiſonnement, des preuves de la création ; car en voyant que la matière n'exiſte pas par elle-même et n'a pas le mouvement par elle-même, &c. on parvient à connaître qu'elle doit être néceſſairement créée. Mais on ne parvient point, par le raiſonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être reſſuſcité un jour,

tel qu'il était dans le temps même qu'il changeait. Le raisonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître sans germe. La création est donc un objet de la raison ; mais les deux autres miracles sont un objet de la foi.

ADDITION

Aux remarques sur les pensées de M. Pascal.

10 mai 1748.

J'AI lu depuis peu des *Pensées de Pascal* qui n'avaient point encore paru. Le P. *Desmolets* les a eues écrites de la main de cet illustre auteur, et on les a fait imprimer ; elles me paraissent confirmer ce que j'ai dit : que ce grand génie avait jeté au hasard toutes ses idées pour en réformer une partie et employer l'autre, &c.

Parmi ces dernières pensées, que les éditeurs des *Oeuvres de Pascal* avaient rejetées du recueil, il me paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conservées. En voici quelques-unes que ce grand-homme eût dû, ce me semble, corriger.

I.

TOUTES les fois qu'une propoſition eſt inconcevable, il ne la faut pas nier à cette marque, mais examiner le contraire : et ſi on le trouve manifeſtement faux, on peut affirmer le contraire, tout incompréhenſible qu'il eſt. (8)

IL me ſemble qu'il eſt évident que les deux contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au ſud avec des ailes, un bœuf vole au nord ſans ailes; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges ; ces propoſitions ſont évidemment fauſſes.

II.

QUELLE vanité que la peinture qui attire l'admiration par la reſſemblance des choſes dont on n'admire pas les originaux !

CE n'eſt pas dans la bonté du caractère d'un homme que conſiſte aſſurément le mérite

(8) Comment une propoſition eſt-elle inconcevable, tandis que la propoſition contradictoire (c'eſt le ſens de *Paſcal*, ou ſa penſée n'en a aucun) eſt manifeſtement fauſſe ; ou comment ſait-on qu'une propoſition eſt fauſſe, quand on ne l'entend point? Il eſt impoſſible de croire véritablement ce qu'on ne conçoit pas : mais on peut ignorer les liaiſons, les cauſes d'un fait obſervé ; on peut ne pas entendre parfaitement certaines conſéquences d'une vérité prouvée.

de ſon portrait, c'eſt dans la reſſemblance. On admire *Céſar* en un ſens, et ſa ſtatue ou image ſur toile en un autre ſens.

III.

Si les médecins n'avaient des ſoutanes et des mules, ſi les docteurs n'avaient des bonnets quarrés et des robes très-amples, ils n'auraient jamais eu la conſidération qu'ils ont dans le monde.

Cependant les médecins n'ont ceſſé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie conſidération que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie; les docteurs ne ſont reçus dans le monde, parmi les honnêtes gens, que quand ils ſont ſans bonnet quarré et ſans argumens: il y a même des pays où la magiſtrature ſe fait reſpecter ſans pompe. Il y a des rois chrétiens très-bien obéis, qui négligent la cérémonie du ſacre et du couronnement. A meſure que les hommes acquièrent plus de lumières, l'appareil devient plus inutile; ce n'eſt guère que pour le bas peuple qu'il eſt encore quelquefois néceſſaire; *ad populum phaleras.*

IV.

SELON les lumières naturelles, s'il y a un DIEU, il eſt infiniment incompréhenſible ; puiſque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a aucun rapport à nous : nous ſommes donc incapables de connaître ni ce qu'il eſt, ni s'il eſt.

IL eſt étrange que *Paſcal* ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raiſon, et qu'il diſe qu'on ne peut connaître par la raiſon ſi DIEU eſt. C'eſt apparemment la lecture de cette penſée qui engagea le P. *Hardouin* à mettre *Paſcal* dans ſa liſte ridicule des athées ; *Paſcal* eût manifeſtement rejeté cette idée, puiſqu'il la combat en d'autres endroits. En effet nous ſommes obligés d'admettre des choſes que nous ne concevons pas : *J'exiſte, donc quelque choſe exiſte de toute éternité*, eſt une propoſition évidente. Cependant comprenons-nous l'éternité ?

CROYEZ-VOUS qu'il ſoit impoſſible que DIEU ſoit infini, ſans parties ? Oui. Je veux donc vous faire voir une choſe infinie et indiviſible : c'eſt un point ſe mouvant par-tout d'une vîteſſe infinie ; car il eſt en tous lieux et tout entier dans chaque endroit.

Il y a là quatre fauſſetés palpables :

1°. Qu'un point mathématique exiſte ſeul.

2°. Qu'il ſe meuve à droite et à gauche en même temps.

3°. Qu'il ſe meuve d'une vîteſſe infinie ; car il n'y a vîteſſe ſi grande qui ne puiſſe être augmentée.

4°. Qu'il ſoit tout entier par-tout.

V I.

Homère a fait un roman qu'il donne pour tel : perſonne ne doutait que Troye et *Agamemnon* n'avaient non plus été que la pomme d'or.

Jamais aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troye. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du ſujet. L'ampoule apportée par une colombe, et l'oriflamme par un ange, n'empêchent pas que *Clovis* n'ait en effet régné en France.

V I I.

VII.

JE n'entreprendrai pas de prouver ici par des raiſons naturelles, ou l'exiſtence de DIEU, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, parce que je ne me ſentirais pas aſſez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis.

ENCORE une fois, eſt-il poſſible que ce ſoit *Paſcal* qui ne ſe ſente pas aſſez fort pour prouver l'exiſtence de DIEU?

VIII.

LES opinions relâchées plaiſent tant aux hommes naturellement, qu'il eſt étrange qu'elles leur déplaiſent.

L'EXPÉRIENCE ne prouve-t-elle pas au contraire qu'on n'a de crédit ſur l'eſprit des peuples qu'en leur propoſant le difficile, l'impoſſible même à faire et à croire. Les ſtoïciens furent reſpectés parce qu'ils écraſaient la nature humaine. Ne propoſez que des choſes raiſonnables, tout le monde répond : nous en ſavions autant. Ce n'eſt pas la peine d'être inſpiré pour être commun. Mais commandez des choſes dures, impraticables ; peignez la Divinité toujours armée de foudres ; faites couler le ſang devant les

autels, vous ferez écouté de la multitude, et chacun dira de vous : Il faut bien qu'il ait raison, puisqu'il débite si hardiment des choses si étranges.

Je ne vous envoie point mes autres remarques sur les *Pensées de M. Pascal*, qui entraîneraient des discussions trop longues. On a voulu donner pour des lois, des pensées que *Pascal* avait probablement jetées sur le papier comme des doutes. Il ne fallait pas croire démontré ce qu'il aurait réfuté lui-même.

Fin des remarques sur les pensées de M. Pascal, et du Tome premier.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Avertissement des Editeurs. Page 3

TRAITÉ DE METAPHYSIQUE.

INTRODUCTION. *Doutes sur l'homme.* 13

CHAPITRE I. *Des différentes espèces d'hommes.* 16

CHAPITRE II. *S'il y a un Dieu.* 20

Sommaire des raisons en faveur de l'existence de Dieu. 22

Difficultés sur l'existence de Dieu. 25

Réponse à ces objections. 29

Conséquences nécessaires de l'opinion des matérialistes. 36

CHAPITRE III. *Que toutes les idées viennent par les sens.* 39

CHAPITRE IV. *Qu'il y a en effet des objets extérieurs.* 45

CHAPITRE V. *Si l'homme a une ame, et ce que ce peut être.* 51

CHAPITRE VI. *Si ce qu'on appelle ame est immortel.* 61

CHAPITRE VII. *Si l'homme eſt libre.* 65
CHAPITRE VIII. *De l'homme conſidéré comme un être ſociable.* 76
CHAPITRE IX. *De la vertu et du vice.* 82

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

Ire Queſtion. 97
II. *Notre faibleſſe.* 98
III. *Comment puis-je penſer ?* 99
IV. *M'eſt-il néceſſaire de ſavoir ?* 101
V. *Ariſtote, Deſcartes et Gaſſendi.* 102
VI. *Les bêtes.* 104
VII. *L'expérience.* 105
VIII. *Subſtance.* 106
IX. *Bornes étroites.* 107
X. *Découvertes impoſſibles,* 108
XI. *Déſeſpoir fondé.* 109
XII. *Faibleſſe des hommes.* 112
XIII. *Suis-je libre ?* 113
XIV. *Tout eſt-il éternel ?* 118
XV. *Intelligence.* 120
XVI. *Eternité.* 121
XVII. *Incompréhenſibilité.* 122
XVIII. *Infini.* 123
XIX. *Ma dépendance.* 124
XX. *Eternité encore.* 126

XXI. *Ma dépendance encore.* 128
XXII. *Nouvelle quéſtion.* 129
XXIII. *Un ſeul artiſan ſuprême.* 130
XXIV. *Spinoſa.* 132
XXV. *Abſurdités.* 141
XXVI. *Du meilleur des mondes.* 143
XXVII. *Des monades, &c.* 147
XXVIII. *Des formes plaſtiques.* 148
XXIX. *De Locke.* 149
XXX. *Qu'ai-je appris juſqu'à préſent?* 157
XXXI. *Y a-t-il une morale?* 158
XXXII. *Utilité réelle. Notion de la juſtice.* 160
XXXIII. *Conſentement univerſel eſt-il preuve de vérité?* 164
XXXIV. *Contre Locke.* 165
XXXV. *Contre Locke.* 167
XXXVI. *Nature par-tout la même.* 171
XXXVII. *De Hobbes.* 173
XXXVIII. *Morale univerſelle.* 174
XXXIX. *De Zoroaſtre.* 175
XL. *Des brachmanes.* 176
XLI. *De Confucius.* 177
XLII. *Des philoſophes grecs, et d'abord de Pythagore.* 179
XLIII. *De Zaleucus.* ibid.

XX. *Diſcours d'un manichéen.* 235
XXI. *Diſcours d'un païen.* 236
XXII. *Diſcours d'un juif.* 242
XXIII. *Diſcours d'un turc.* 247
XXIV. *Diſcours d'un théiſte.* 250
XXV. *Diſcours d'un citoyen.* 254

TOUT EN DIEU. Commentaire ſur Mallebranche. 259

Lois de la nature. 262
Mécanique des ſens. 263
Mécanique de nos idées. 266
Dieu fait tout. 270
Comment tout eſt-il action de Dieu? 271
Dieu inſéparable de toute la nature. 273
Réſultat. 279

DE L'AME. *Par Soranus, médecin de Trajan.* 283

Iere *ignorance.* ibid.
II. *L'ame eſt-elle une faculté?* 286
III. *Brachmanes, immortalité des ames.* 288
IV. *Ame corporelle.* 292
V. *Action de Dieu ſur l'homme.* 298

LETTRES DE MEMMIUS A CICERON. 309

Préface. 311

LETTRE I. 313

LETTRE II. 314

LETTRE III. 317

I. *Qu'il n'y a qu'un Dieu : contre Epicure, Lucrèce et autres philoſophes.* 320

II. *Suite des probabilités de l'unité de Dieu.* 322

III. *Contre les athées.* 323

IV. *Suite de la réfutation de l'athéiſme.* 325

V. *Raiſon des athées.* 326

VI. *Réponſe aux plaintes des athées.* 329

VII. *Si Dieu eſt infini, et s'il a pu empêcher le mal.* 330

VIII. *Si Dieu arrangea le monde de toute éternité.* 332

IX. *Des deux principes, et de quelques autres fables.* 334

X. *Si le mal eſt néceſſaire.* 336

XI. *Confirmation des preuves de la néceſſite des choſes.* 339

XII. *Réponſe à ceux qui objecteraient qu'on fait Dieu étendu, matériel, et qu'on l'incorpore avec la nature.* 340

XIII. *Si la nature de l'ame peut nous faire connaître la nature de Dieu.* 342

XIV. *Courte revue des systêmes sur l'ame, pour parvenir, si l'on peut, à quelque notion de l'intelligence suprême.* 345

XV. *Examen si ce qu'on appelle ame n'est pas une faculté qu'on a prise pour une substance.* 351

XVI. *Des facultés des animaux.* 354

XVII. *De l'immortalité.* 355

XVIII. *De la métempsycose.* 356

XIX. *Des devoirs de l'homme, quelque secte qu'on embrasse.* 357

XX. *Que, malgré tous nos crimes, les principes de la vertu sont dans le cœur de l'homme.* 358

XXI. *Si l'on doit espérer que les Romains deviendront plus vertueux.* 360

XXII. *Si la religion des Romains subsistera.* 361

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL. 363

Avertissement des Editeurs. 365

ADDITION *aux remarques sur les pensées de M. Pascal.* 428

Fin de la Table du Tome premier.